

HISTOIRE NATURELLE.

OISEAUX.

TOME DIX-HUITIEME.

HISTOIRE
NATURELLE

PAR BUFFON,

DÉDIÉE AU CITOYEN LACEPEDE,
MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL.

OISEAUX.

TOME DIX-HUITIEME.



A PARIS,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE
DE P. DIDOT L'AÎNÉ, GALERIES DU LOUVRE, N° 3,
ET FIRMIN DIDOT, RUE DE THIONVILLE, N° 116.

AN VII. — 1799.


BRITISH MUSEUM
HISTORY





LE TADORNE.

HISTOIRE NATURELLE.

LE TADORNE*.

Nous nous croyons fondés à croire que le *chenalopex* ou *vulpanser* (oie-renard) des anciens est le même oiseau que le tadorne. Belon a hésité et même varié sur l'application de ces noms : dans ses *Observations* il les rapporte au harle, et dans son livre *De la nature des oiseaux*, il les applique au cravant. Néanmoins on peut aisément reconnoître, par un de ces attri-

* Voyez les planches enluminées, n° 53.

En latin, *vulpanser* et *anas strepera ;* en allemand, *berg-enten* et *fuchs-gans*, noms qui répondent à celui de *vulpanser ;* en anglois, *sheldrake, burrough-duck, berg-ander ;* sur nos côtes de Picardie, *herclan*.

buts de nature plus décisifs que toutes les conjectures d'érudition, que ces noms appartiennent exclusivement à l'oiseau dont il est ici question, le tadorne étant le seul auquel on puisse trouver avec le renard un rapport unique et singulier, qui est de se gîter comme lui dans un terrier. C'est sans doute par cette habitude naturelle qu'on a d'abord désigné le tadorne, en lui donnant la dénomination de *renard-oie;* et non seulement cet oiseau se gîte comme le renard, mais il niche et fait sa couvée dans des trous qu'il dispute et enlève ordinairement aux lapins.

Élien attribue de plus au *vulpanser* l'instinct de venir, comme la perdrix, s'offrir et se livrer sous les pas du chasseur pour sauver ses petits; et c'étoit l'opinion de toute l'antiquité, puisque les Égyptiens, qui avoient mis cet oiseau au nombre des animaux sacrés, le figuroient dans les hiéroglyphes pour signifier la tendresse généreuse d'une mère. Et en effet, l'on verra par nos observations le tadorne offrir précisément ces mêmes traits d'amour et de dévouement maternel.

Les dénominations données à cet oiseau dans les langues du Nord, *fuchs-gans* ou plutôt *fuchs-ente* en allemand (canard-renard), en anglo-saxon *berg-ander* (canard-montagnard), en anglois *burrough-duck* (canard-lapin), n'attestent pas moins que son ancien nom l'habitude singulière de demeurer dans des terriers pendant tout le temps de la nichée. Ces derniers noms caractérisent même plus exactement que celui de *vulpanser* le tadorne, en le réunissant à la famille des canards, à laquelle en effet il appartient, et non pas à celle des oies. Il est, à la vérité, un peu plus grand que le canard commun, et il a les jambes un peu plus hautes; mais du reste, sa figure, son port et sa conformation sont semblables, et il ne diffère du canard que par son bec, qui est plus relevé, et par les couleurs de son plumage, qui sont plus vives, plus belles, et qui, vues de loin, ont le plus grand éclat. Ce beau plumage est coupé par grandes masses de trois couleurs, le blanc, le noir et le jaune cannelle. La tête et le cou, jusqu'à la moitié de sa longueur,

sont d'un noir lustré de verd ; le bas du cou est entouré d'un collier blanc ; au-dessous est une large zone de jaune cannelle qui couvre la poitrine et forme une bandelette sur le dos ; cette même couleur teint le bas-ventre ; au-dessous de l'aile, de chaque côté du dos, règne une bande noire dans un fond blanc ; les grandes et les moyennes pennes de l'aile sont noires ; les petites ont le même fond de couleur, mais elles sont luisantes et lustrées de verd ; les trois pennes voisines du corps ont leur bord extérieur d'un jaune cannelle et l'intérieur blanc ; les grandes couvertures sont noires, et les petites sont blanches. La femelle est sensiblement plus petite que le mâle, auquel du reste elle ressemble même par les couleurs ; on remarque seulement que les reflets verdâtres de la tête et des ailes sont moins apparens que dans le mâle.

Le duvet de ces oiseaux est très-fin et très-doux ; les pieds et leurs membranes sont de couleur de chair. Le bec est rouge, mais l'onglet de ce bec et les narines sont noires : sa forme est, comme nous l'avons

dit, *sime* ou *camuse*, sa partie supérieure étant très-arquée près de la tête, creusée en arc concave sur les narines, et se relevant horizontalement au bout en cuiller arrondie, bordée d'une rainure assez profonde et demi-circulaire; la trachée présente un double renflement à sa bifurcation.

Pline fait l'éloge de la chair du tadorne, et dit que les anciens Bretons ne connoissoient pas de meilleur gibier. Athénée donne à ses œufs le second rang pour la bonté après ceux du paon. Il y a toute apparence que les Grecs élevoient des tadornes, puisqu'Aristote observe que dans le nombre de leurs œufs il s'en trouve de clairs. Nous n'avons pas eu occasion de goûter de la chair ni des œufs de ces oiseaux.

Il paroît que les tadornes se trouvent dans les climats froids comme dans les pays tempérés, et qu'ils se sont portés jusqu'aux terres australes; cependant l'espèce ne s'est pas également répandue sur toutes les côtes de nos régions septentrionales.

Quoiqu'on ait donné aux tadornes le nom de *canards de mer*, et qu'en effet ils habitent de préférence sur les bords de la mer, on ne laisse pas d'en rencontrer quelques uns sur des rivières ou des lacs même assez éloignés dans les terres ; mais le gros de l'espèce ne quitte pas les côtes : chaque printemps il en aborde quelques troupes sur celles de Picardie ; et c'est là qu'un de nos meilleurs correspondans, M. Baillon, a suivi les habitudes naturelles de ces oiseaux, sur lesquels il a fait les observations suivantes, que nous nous faisons un plaisir de publier ici.

« Le printemps, dit M. Baillon, nous « amène les tadornes, mais toujours en « petit nombre. Dès qu'ils sont arrivés, ils « se répandent dans les plaines de sable « dont les terres voisines de la mer sont « ici couvertes ; on voit chaque couple « errer dans les garennes qui y sont ré- « pandues, et y chercher un logement « parmi ceux des lapins. Il y a vraisem- « blablement beaucoup de choix dans « cette espèce de demeure ; car ils entrent

« dans une centaine avant d'en trouver
« une qui leur convienne. On a remarqué
« qu'ils ne s'attachent qu'aux terriers qui
« ont au plus une toise et demie de pro-
« fondeur, qui sont percés contre des à-
« dos ou monticules et en montant, et
« dont l'entrée, exposée au midi, peut
« être apperçue du haut de quelque dune
« fort éloignée.

« Les lapins cèdent la place à ces nou-
« veaux hôtes, et n'y rentrent plus.

« Les tadornes ne font aucun nid dans
« ces trous : la femelle pond ses premiers
« œufs sur le sable nud ; et lorsqu'elle est
« à la fin de sa ponte, qui est de dix à
« douze pour les jeunes, et pour les
« vieilles de douze à quatorze, elle les
« enveloppe d'un duvet blanc fort épais
« dont elle se dépouille.

« Pendant tout le temps de l'incuba-
« tion, qui est de trente jours, le mâle
« reste assidument sur la dune ; il ne
« s'en éloigne que pour aller deux à trois
« fois le jour chercher sa nourriture à la
« mer. Le matin et le soir, la femelle
« quitte ses œufs pour le même besoin ;

« alors le mâle entre dans le terrier, sur-
« tout le matin; et lorsque la femelle
« revient, il retourne sur sa dune.

« Dès qu'on apperçoit au printemps un
« tadorne ainsi en vedette, on est assuré
« d'en trouver le nid; il suffit pour cela
« d'attendre l'heure où il va au terrier.
« Si cependant il s'en apperçoit, il s'en-
« vole du côté opposé, et va attendre la
« femelle à la mer. En revenant, ils volent
« long-temps au-dessus de la garenne,
« jusqu'à ce que ceux qui les inquiètent
« se soient retirés.

« Dès le lendemain du jour que la cou-
« vée est éclose, le père et la mère con-
« duisent les petits à la mer, et s'arrangent
« de manière qu'ils y arrivent ordinaire-
« ment lorsqu'elle est dans son plein. Cette
« attention procure aux petits l'avantage
« d'être plus tôt à l'eau, et de ce moment
« ils ne paroissent plus à terre. Il est diffi-
« cile de concevoir comment ces oiseaux
« peuvent, dès les premiers jours de leur
« naissance, se tenir dans un élément
« dont les vagues en tuent souvent des
« vieux de toutes les espèces.

« Si quelque chasseur rencontre la couvée dans ce voyage, le père et la mère « s'envolent; celle-ci affecte de culbuter « et de tomber à cent pas; elle se traîne « sur le ventre en frappant la terre de ses « ailes, et, par cette ruse, attire vers elle « le chasseur; les petits demeurent immobiles jusqu'au retour de leurs conducteurs, et on peut, si l'on tombe « dessus, les prendre tous, sans qu'aucun « fasse un pas pour fuir.

« J'ai été témoin oculaire de tous ces « faits; j'ai déniché plusieurs fois et vu « dénicher des œufs de tadornes. Pour « cet effet on creuse dans le sable en suivant le conduit du terrier jusqu'au bout; « on y trouve la mère sur ses œufs; on « les emporte dans une grosse étoffe de « laine, couverts du duvet qui les enveloppe, et on les met sous une cane: « elle élève ces petits étrangers avec beaucoup de soin, pourvu qu'on ait eu l'attention de ne lui laisser aucun de ses « œufs. Les petits tadornes ont en naissant le dos blanc et noir, avec le ventre « très-blanc, et ces deux couleurs bien

« nettes les rendent très-jolis ; mais bien-
« tôt ils perdent cette première livrée, et
« deviennent gris : alors le bec et les pieds
« sont bleus. Vers le mois de septembre,
« ils commencent à prendre leurs belles
« plumes ; mais ce n'est qu'à la seconde
« année que leurs couleurs ont tout leur
« éclat.

« J'ai lieu de croire que le mâle n'est
« parfaitement adulte et propre à la géné-
« ration que dans cette seconde année ;
« car ce n'est qu'alors que paroît le tuber-
« cule rouge sanguin qui orne leur bec
« dans la saison des amours, et qui, passé
« cette saison, s'oblitère. Or cette espèce
« de production nouvelle paroît avoir un
« rapport certain avec les parties de la
« génération.

« Le tadorne sauvage vit de vers de mer,
« de *grenades*, ou sauterelles qui s'y trou-
« vent à millions, et sans doute aussi du
« frai des poissons et des petits coquillages
« qui se détachent et s'élèvent du fond avec
« les écumes qui surnagent : la forme re-
« levée de son bec lui donne beaucoup
« d'avantage pour recueillir ces diverses

« substances, en écumant, pour ainsi dire, « la surface de l'eau beaucoup plus légè- « rement que ne peut faire le canard.

« Les jeunes tadornes élevés par une « cane s'accoutument aisément à la do- « mesticité et vivent dans les basses-cours « comme les canards : on les nourrit avec « de la mie de pain et du grain. On ne « voit jamais les tadornes sauvages ras- « semblés en troupes, comme les canards, « les sarcelles, les siffleurs : le mâle et la « femelle seulement ne se quittent point ; « on les apperçoit toujours ensemble, soit « dans la mer, soit sur les sables ; ils sa- « vent se suffire à eux-mêmes, et sem- « blent en s'appariant contracter un nœud « indissoluble : le mâle au reste se montre « fort jaloux. Mais, malgré l'ardeur de « ces oiseaux en amour, je n'ai jamais « pu obtenir une couvée d'aucune fe- « melle : une seule a pondu quelques œufs « au hasard ; ils étoient inféconds : leur « couleur ordinaire est une teinte très- « légère de blond sans aucune tache ; ils « sont de la grosseur de ceux des canes, « mais plus ronds.

« Le tadorne est sujet à une maladie sin-
« gulière ; l'éclat de ses plumes se ternit,
« elles deviennent sales et huileuses, et
« l'oiseau meurt après avoir langui pen-
« dant près d'un mois. Curieux de con-
« noître la cause du mal, j'en ai ouvert
« plusieurs ; je leur ai trouvé le sang dis-
« sous et les principaux viscères embar-
« rassés d'une eau rousse, visqueuse et
« fétide. J'attribue cette maladie au défaut
« de sel marin, que je crois nécessaire à
« ces oiseaux, au moins de temps en temps,
« pour diviser par ses pointes la partie
« rouge de leur sang, et entretenir son
« union avec la lymphe, en dissolvant les
« eaux ou humeurs visqueuses que les
« graines dont ils vivent dans les cours,
« amassent dans leurs intestins. »

Ces observations détaillées de M. Baillon ne nous laissent que fort peu de chose à ajouter à l'histoire de ces oiseaux, dont nous avons fait nourrir un couple sous nos yeux. Ils ne nous ont pas paru d'un naturel sauvage ; ils se laissoient prendre aisément : on les tenoit dans un jardin où on leur donnoit la liberté pendant le jour ;

et lorsqu'on les prenoit et qu'on les tenoit à la main, ils ne faisoient presque pas d'efforts pour s'échapper. Ils mangeoient du pain, du son, du blé, et même des feuilles de plantes et d'arbrisseaux. Leur cri ordinaire est assez semblable à celui du canard : mais il est moins étendu et beaucoup moins fréquent ; car on ne les entendoit crier que fort rarement. Ils ont encore un second cri plus foible quoiqu'aigu, *uute*, *uute*, qu'ils font entendre lorsqu'on les saisit brusquement, et qui ne paroît être que l'expression de la crainte. Ils se baignent fort souvent, sur-tout dans les temps doux et à l'approche de la pluie : ils nagent en se berçant sur l'eau ; et lorsqu'ils abordent à terre, ils se dressent sur leurs pieds, battent des ailes et se secouent comme les canards ; ils arrangent aussi très-souvent leur plumage avec le bec. Ainsi les tadornes, qui ressemblent beaucoup aux canards par la forme du corps, leur ressemblent aussi par les habitudes naturelles ; seulement ils ont plus de légèreté dans les mouvemens, et montrent plus de gaieté et de vivacité. Ils ont encore sur

tous les canards, même les plus beaux, un privilége de nature qui n'appartient qu'à cette espèce; c'est de conserver constamment et en toute saison les belles couleurs de leur plumage. Comme ils ne sont pas difficiles à priver, que leur beau plumage se remarque de loin et fait un très-bel effet sur les pièces d'eau, il seroit à desirer que l'on pût obtenir une race domestique de ces oiseaux; mais leur naturel et leur tempérament semblent les fixer sur la mer et les éloigner des eaux douces: ce ne pourroit donc être que dans les terrains très-voisins des eaux salées, qu'on pourroit tenter avec espérance de succès leur multiplication en domesticité.

LE MILLOUIN *.

Le millouin est ce canard que Belon désigne sous le nom de *cane à tête rousse.* Il a en effet la tête et une partie du cou d'un brun roux ou marron ; cette couleur coupée en rond au bas du cou est suivie par du noir ou brun noirâtre, qui se coupe de même en rond sur la poitrine et le haut du dos : l'aile est d'un gris teint de noirâtre et sans miroir ; mais le dos et les flancs sont joliment ouvragés d'un liséré très-fin, qui court transversalement par petits zigzags noirs dans un fond gris de perle. Selon Schwenckfeld, la tête de

* Voyez les planches enluminées, n° 803.

En Brie, *moreton ;* en Bourgogne, *rougeot ;* en catalan, *buixot ;* dans le Bolonois, *collo rosso ;* en allemand, *rot-hals*, *rot-ent*, *mittel-ent*, *wildegrawe-endt*, *braun koepfichte endte ;* en anglois, *pochard*, *red-headed widgeon*, *common grey widgeon.*

la femelle n'est pas rousse comme celle du mâle, et n'a que quelques taches roussâtres.

Le millouin est de la grandeur du tadorne, mais sa taille est plus lourde : sa forme trop ronde lui donne un air pesant ; il marche avec peine et de mauvaise grace, et il est obligé de battre de temps en temps des ailes pour conserver l'équilibre sur terre.

Son cri ressemble plus au sifflement grave d'un gros serpent qu'à la voix d'un oiseau : son bec large et creux est très-propre à fouiller dans la vase, comme font les souchets et les morillons, pour y trouver des vers et pour pêcher de petits poissons et des crustacées. Deux de ces oiseaux mâles que M. Baillon a nourris l'hiver dans une basse-cour, se tenoient presque toujours dans l'eau ; ils étoient forts et courageux sur cet élément, et ne s'y laissoient pas approcher par les autres canards ; ils les écartoient à coups de bec : mais ceux-ci en revanche les battoient lorsqu'ils étoient à terre ; et toute la défense du millouin étoit alors de fuir vers

l'eau. Quoiqu'ils fussent privés et même devenus familiers, on ne put les conserver long-temps, parce qu'ils ne peuvent marcher sans se blesser les pieds ; le sable des allées d'un jardin les incommode autant que le pavé d'une cour ; et quelque soin que prît M. Baillon de ces deux millouins, ils ne vécurent que six semaines dans leur captivité.

« Je crois, dit ce bon observateur, que « ces oiseaux appartiennent au Nord : les « miens restoient dans l'eau pendant la « nuit, même lorsqu'il geloit beaucoup ; « ils s'y agitoient assez pour empêcher « qu'elle ne se glaçât autour d'eux.

« Du reste, ajoute-t-il, les millouins, ainsi « que les morillons et les garrots, man- « gent beaucoup et digèrent aussi promp- « tement que le canard. Ils ne vécurent « d'abord que de pain mouillé ; ensuite « ils le mangeoient sec : mais ils ne l'ava- « loient ainsi qu'avec peine, et étoient « obligés de boire à chaque instant. Je n'ai « pu les accoutumer à manger du grain ; « les morillons seuls paroissent aimer la « semence du jonc de marais. »

M. Hébert, qui, en chasseur attentif et même ingénieux, a su trouver à la chasse d'autres plaisirs que celui de tuer, a fait sur ces oiseaux, comme sur beaucoup d'autres, des observations intéressantes. « C'est, dit-il, l'espèce du millouin qui, « après celle du canard sauvage, m'a paru « la plus nombreuse dans les contrées où « j'ai chassé. Il nous arrive en Brie, à la « fin d'octobre, par troupes de vingt à « quarante: il a le vol plus rapide que le « canard, et le bruit que fait son aile est « tout différent; la troupe forme en l'air « un peloton serré, sans former des trian- « gles comme les canards sauvages. A leur « arrivée ils sont inquiets, ils s'abattent « sur les grands étangs; l'instant d'après « ils en partent, en font plusieurs fois le « tour au vol, se posent une seconde fois « pour aussi peu de temps, disparoissent, « reviennent une heure après, et ne se « fixent pas davantage. Quand j'en ai tué, « c'a toujours été par hasard avec de très- « gros plomb, et lorsqu'ils faisoient leurs « différens tours en l'air. Ils étoient tous « remarquables par une grosse tête rousse,

« qui leur a valu le nom de *rougeots* dans « notre Bourgogne.

« On ne les approche pas facilement sur « les grands étangs ; ils ne tombent point « sur les petites rivières par la gelée, « ni à la chûte sur les petits étangs *, « et ce n'est que dans les canardières de « Picardie que l'on peut en tuer beaucoup ; « néanmoins ils ne laissent pas d'être assez « communs en Bourgogne, et on en voit à « Dijon aux boutiques des rôtisseurs pen- « dant presque tout l'hiver. J'en ai tué un « en Brie au mois de juillet, par une très-

* Comme on ne tue que rarement de ces oiseaux en Brie, il m'a été impossible d'en réunir plusieurs pour les comparer ; mais je suis fort porté à croire qu'on confond sous la même dénomination de *moreton*, *morillon*, etc. deux espèces, et même trois : le *millouin*, n° 803 des planches enluminées, le *chipeau*, n° 958, et le *canard siffleur*, n° 825. Ces trois espèces ont beaucoup de rapports ; leur plumage gris, plus ou moins rembruni, ondé de traits noirs, semblables à des traits de plume, leur donne un air de famille ; ils voyagent ensemble. Connoît-on bien les mâles et les femelles dans chacune de ces espèces ? (*Note de M. Hébert.*)

« grande chaleur : il me partit sur les « bords d'un étang au milieu des bois, « dans un endroit fort solitaire. Il étoit « accompagné d'un autre ; ce qui me feroit « croire qu'ils étoient appariés, et que « quelques couples de l'espèce couvent en « France dans les grands marais. »

Nous ajouterons que cette même espèce s'est portée bien au-delà de nos contrées ; car il nous est arrivé de la Louisiane un millouin tout semblable à celui de France ; et de plus, on reconnoît le même oiseau dans le *quapacheanauhtli* de Fernandès, que M. Brisson, par cette raison, a nommé *millouin du Mexique*. Quant à la variété dans l'espèce du millouin de France, donnée par ce dernier ornithologiste, sous l'indication de *millouin noir*, nous ne pouvons que nous en tenir à ce qu'il en dit, cette variété du millouin ne nous étant pas connue.

LE MILLOUINAN *.

Ce bel oiseau, dont nous devons la connoissance à M. Baillon, est de la taille du millouin, et ses couleurs, quoique différentes, sont disposées de même : par ce double rapport, nous avons cru pouvoir lui donner le nom de *millouinan*. Il a la tête et le cou recouverts d'un grand domino noir à reflets verd cuivreux, coupé en rond sur la poitrine et le haut du dos ; le manteau est joliment ouvragé d'une petite hachure noirâtre, courant légèrement dans un fond gris de perle ; deux pièces du même ouvrage, mais plus serré, couvrent les épaules ; le croupion est travaillé de même ; le ventre et l'estomac sont du plus beau blanc. On peut remarquer sur le milieu du cou l'empreinte obscure d'un collier roux. Le bec

* Voyez les planches enluminées, nº 1002.

du millouinan est moins long et plus large que celui du millouin.

L'individu que nous décrivons a été tué sur la côte de Picardie ; et depuis, un autre tout-à-fait semblable, sinon qu'il est un peu plus petit, nous est venu de la Louisiane. Ce n'est pas, comme on l'a déja vu, la seule espèce de la famille du canard qui se trouve commune aux deux continens ; néanmoins ce millouinan, qui n'avoit pas encore été remarqué ni décrit, ne paroît sans doute que rarement sur nos côtes.

LE GARROT *.

Le garrot est un petit canard dont le plumage est noir et blanc, et la tête remarquable par deux mouches blanches posées aux coins du bec, qui, de loin, semblent être deux yeux placés à côté des deux autres, dans la coiffe noire lustrée de verd qui lui couvre la tête et le haut du cou; et c'est de là que les Italiens lui ont donné le nom de *quatr'occhi*. Les Anglois le nomment *golden-eye* (œil d'or), à raison de la couleur jaune dorée de l'iris de ses yeux. La queue et le dos sont noirs, ainsi que les grandes pennes de l'aile, dont la plupart des couvertures

* Voyez les planches enluminées, n° 802.

En Lorraine, *canard de Hongrie;* en Alsace, *canard pie;* par les Italiens, *quattr'occhi;* en anglois, *golden-eye;* en allemand, *kobel-ente*, *straus-endte;* et aux environs de Strasbourg, *weisser dritt-vogel;* par quelques uns, *klinger*.

sont blanches ; le bas du cou avec tout le devant du corps, est d'un beau blanc ; les pieds sont très-courts, et les membranes qui en réunissent les doigts, s'étendent jusqu'au bout des ongles et y sont adhérentes.

La femelle est un peu plus petite que le mâle, et en diffère entièrement par les couleurs, qui, comme on l'observe généralement dans toute la grande famille du canard, sont plus ternes, plus pâles dans les femelles : celle-ci les a grises ou brunâtres où le mâle les a noires, et gris-blanches où il les a d'un beau blanc ; elle n'a ni le reflet verd à la tête, ni la tache blanche au coin du bec.

Le vol du garrot, quoiqu'assez bas, est très-roide et fait siffler l'air ; il ne crie pas en partant, et ne paroît pas être si défiant que les autres canards. On voit de petites troupes de garrots sur nos étangs pendant tout l'hiver : mais ils disparoissent au printemps, et sans doute vont nicher dans le Nord ; du moins Linnæus, dans une courte notice du *Fauna Suecica*, dit que ce canard se voit l'été en

Suède, et que dans cette saison, qui est celle de la nichée, il se tient dans des creux d'arbre.

M. Baillon, qui a essayé de tenir quelques garrots en domesticité, vient de nous communiquer les observations suivantes.

« Ces oiseaux, dit-il, ont maigri considérablement en peu de temps, et n'ont « pas tardé à se blesser sous les pieds, « lorsque je les ai laissé marcher en liber- « té. Ils restoient la plupart du temps cou- « chés sur le ventre : mais quand les autres « oiseaux venoient les attaquer, ils se « défendoient vigoureusement ; je puis « même dire que j'ai vu peu d'oiseaux « aussi méchans. Deux mâles que j'ai eus « l'hiver dernier, me déchiroient la main « à coups de bec toutes les fois que je les « prenois. Je les tenois dans une grande « cage d'osier, afin de les accoutumer à « la captivité, et à voir aller et venir « dans la cour les autres volailles; mais « ils ne marquoient dans leur prison que « de l'impatience et de la colère, et s'é- « lançoient contre leurs grilles vers les

« autres oiseaux qui les approchoient. J'é-
« tois parvenu, avec beaucoup de peine,
« à leur apprendre à manger du pain;
« mais ils ont constamment refusé toute
« espèce de grains.

« Le garrot, ajoute cet attentif obser-
« vateur, a de commun avec le millouin
« et le morillon, de ne marcher que d'une
« manière peinée et difficile, avec effort,
« et, ce semble, avec douleur; cependant
« ces oiseaux viennent de temps en temps
« à terre, mais pour s'y tenir tranquilles
« et en repos, debout ou couchés sur la
« grève, et pour y éprouver un plaisir
« qui leur est particulier. Les oiseaux de
« terre ressentent de temps en temps le
« besoin de se baigner, soit pour purger
« leur plumage de la poussière qui l'a
« pénétré, soit pour donner au corps une
« dilatation qui en facilite les mouvemens,
« et ils annoncent par leur gaieté en quit-
« tant l'eau, la sensation agréable qu'ils
« éprouvent : dans les oiseaux aquatiques,
« au contraire, dans ceux sur-tout qui
« restent un long temps dans l'eau, les
« plumes humectées et pénétrées à la

« longue, donnent insensiblement pas-
« sage à l'eau, dont quelques filets doivent
« gagner jusqu'à la peau ; alors ces oiseaux
« ont besoin d'un bain d'air qui dessèche
« et contracte leurs membres, trop dilatés
« par l'humidité ; ils viennent en effet au
« rivage prendre ce bain sec dont ils ont
« besoin, et la gaieté qui règne alors dans
« leurs yeux, et un balancement lent de
« la tête, font connoître la sensation
« agréable qu'ils éprouvent. Mais ce be-
« soin satisfait, et en tout autre temps,
« les garrots, et, comme eux, les millouins
« et les morillons, ne viennent pas volon-
« tiers à terre, et sur-tout évitent d'y
« marcher ; ce qui paroît leur causer une
« extrême fatigue. En effet, accoutumés
« à se mouvoir dans l'eau par petits élans,
« dont l'impulsion dépend d'un mouve-
« ment vif et brusque des pieds, ils ap-
« portent cette habitude à terre, et n'y
« vont que par bonds, en frappant si
« fortement le sol de leurs larges pieds,
« que leur marche fait le même bruit
« qu'un claquement de mains. Ils s'aident
« de leurs ailes pour garder l'équilibre,

« qu'ils perdent à tout moment; et si on « les presse, ils s'élancent en jetant leurs « pieds en arrière, et tombent sur l'esto- « mac : leurs pieds d'ailleurs se déchirent « et se fendent en peu de temps par le « frottement sur le gravier. Il paroît donc « que ces espèces, uniquement nées pour « l'eau, ne pourront jamais augmenter « le nombre des colonies que nous en « avons tirées pour peupler nos basses- « cours. »


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



LE MORILLON.

J. Pauquet S.

LE MORILLON *.

Le morillon est un joli petit canard, qui, pour toutes couleurs, n'offre, lorsqu'on le voit en repos, qu'un large bec bleu, un grand domino noir, un manteau de même couleur, et du blanc sur l'estomac, le ventre et le haut des épaules; ce blanc est net et pur, et tout le noir est luisant et relevé de beaux reflets pourprés et d'un rouge verdâtre; les plumes du derrière de la tête se redressent en panache; souvent le bas du domino, noir sur la poitrine, est ondé de blanc; et dans cette espèce, ainsi que dans les autres du genre du canard, les couleurs sont sujettes à certaines variations qui ne sont

* Voyez les planches enluminées, nº 1001.

En Brie, *le jacobin;* sur la Somme, du temps de Belon, *cotée;* en allemand, *scheel-ent*, *schilt-ent*, *skel-endt*, *lepel-ganz;* en anglois, *spoon-bill'd duck*.

nullement spécifiques, et qui n'appartiennent qu'à l'individu.

Lorsque le morillon vole, son aile paroît rayée de blanc : cet effet est produit par sept plumes qui sont en partie de cette couleur. Il a le dedans des pieds et des jambes rougeâtre, et le dehors noir. Sa langue est fort charnue, et si renflée à la racine, qu'il semble y en avoir deux. Dans les viscères, il n'y a point de vésicule du fiel. Belon regarde le morillon comme le *glaucium* des Grecs, *n'ayant*, dit-il, *trouvé onc oiseau qui eût l'œil de couleur si veronne*. Et en effet, le *glaucium*, dans Athénée, est ainsi nommé de la couleur *glauque* ou verd d'eau de ses yeux.

Le morillon fréquente les étangs et les rivières, et néanmoins se trouve aussi sur la mer. Il plonge assez profondément, et fait sa pâture de petits poissons, de crustacées et coquillages, ou de graines d'herbes aquatiques, sur-tout de celle du jonc commun. Il est moins défiant, moins prêt à partir que le canard sauvage; on peut l'approcher à la portée du fusil sur les étangs, ou mieux encore sur les rivières

quand il gèle; et lorsqu'il a pris son essor, il ne fait pas de longues traversées.

M. Baillon nous a communiqué ses observations sur cette espèce en domesticité. « La couleur du morillon, dit-il, « sa manière de se balancer en marchant « et en tenant le corps presque droit, lui « donnent un air d'autant plus singulier, « que la belle couleur bleu clair de son « bec toujours appliqué sur la poitrine, « et ses gros yeux brillans, tranchent « beaucoup sur le noir de son plumage.

« Il est assez gai, et barbote, comme « le canard, pendant des heures entières. « J'en ai privé facilement plusieurs dans « ma cour; ils sont devenus si familiers « en peu de temps, qu'ils entroient dans « la cuisine et dans les appartemens. On « les entendoit avant de les voir, à cause « du bruit qu'ils faisoient à chaque pas « en plaquant leurs larges pieds par terre « et sur les parquets. On ne les voyoit « jamais faire de pas inutiles; ce qui « prouve, comme je l'ai dit, que l'espèce « ne marche que par besoin et forcément; « et en effet ils s'écorchoient les pieds sur

« le pavé. Néanmoins ils ne maigrissoient « que fort peu, et ils auroient pu vivre « long-temps, si les autres oiseaux de la « basse-cour les avoient moins tourmen- « tés.

« Je me suis procuré, ajoute M. Bail- « lon, plus de trente morillons, pour voir « si la huppe, qui est très-apparente à « quelques individus, constitue une espèce « particulière ; j'ai reconnu qu'elle est un « des ornemens de tous les mâles.

« De plus, les jeunes sont, dans le pre- « mier temps, d'un gris enfumé. Cette « livrée reste jusqu'après la mue, et ils « n'ont toute leur belle couleur d'un noir « brillant qu'à la deuxième année. Ce « n'est que dans le même temps que le « bec devient bleu. Les femelles sont tou- « jours moins noires et n'ont jamais de « huppe. »

LE PETIT MORILLON *.

Après ce que nous venons de dire de la diversité que l'on remarque souvent dans le plumage des morillons, nous serions fort tentés de rapporter aux mêmes causes accidentelles la différence de grandeur sur laquelle on s'est fondé pour faire du petit morillon une espèce particulière et séparée de celle du morillon : cette différence en effet est si petite, qu'à la rigueur on pourroit la regarder comme nulle, ou du moins la rapporter à celles que l'âge et les divers temps d'accroissement mettent nécessairement entre les individus d'une même espèce. Néanmoins la plupart des ornithologistes ont indiqué ce petit morillon comme d'une espèce différente de l'autre; et ne pouvant les con-

* En anglois, *tuffted duck;* en allemand, *wollenten*, et par quelques uns, *rusgen*.

tredire par des faits positifs, nous consignons seulement ici nos doutes que nous ne croyons pas mal fondés. Belon même, que les autres ont suivi, et qui est le premier auteur de cette distinction d'espèces, semble nous fournir une preuve contre sa propre opinion ; car après avoir dit de son *petit plongeon*, qui est notre petit morillon, que *c'est un joli oiseau bien troussé, rond et raccourci, avec yeux si jaulnes et luisans qu'ils sont plus clares qu'airain poli*, et qu'avec le plumage semblable à celui du morillon, il a de même la ligne blanche par le travers de l'aile, il ajoute : « Si est-ce « qu'il s'en faut beaucoup qu'il soit vrai « morillon ; car il a la huppe derrière la « tête comme le bièvre et le pélican, et « toutefois le morillon n'en a point ». Or Belon se trompe ici *, et ce caractère de la

* Belon dit de plus qu'on nomme son petit plongeon *côtée;* nom que nous nous sommes crus en droit de rapporter au morillon. Il conjecture aussi que c'est le *colymbis* ou *colymbides* des anciens ; mais nous avons rapporté ce dernier, avec plus de vraisemblance, au *castagneux*.

huppe est une raison de plus de rapporter l'oiseau dont il s'agit au vrai morillon, qui a en effet une huppe.

M. Brisson donne encore une variété dans cette espèce, sous le nom de *petit morillon rayé ;* mais ce n'est certainement qu'une variété d'âge.

LA MACREUSE *.

On a prétendu que les macreuses naissoient, comme les bernaches, dans des coquilles ou dans du bois pourri : nous avons suffisamment réfuté ces fables, dont ici, comme ailleurs, l'histoire naturelle ne se trouve que trop souvent infectée. Les macreuses pondent, nichent et naissent comme les autres oiseaux; elles habitent de préférence les terres et les îles les plus septentrionales, d'où elles descendent en grand nombre le long des côtes de l'Écosse et de l'Angleterre, et arrivent sur les nôtres en hiver, pour y fournir un assez triste gibier, néanmoins attendu avec empressement par nos solitaires, qui, privés de tout usage de chair et réduits au poisson, se sont permis celle de ces oiseaux, dans l'opinion qu'ils ont le sang froid comme les poissons, quoiqu'en effet leur sang

* Voyez les planches enluminées, n° 978.

Les Anglois de la province d'Yorck l'appellent *scoter*.



LA MACREUSE.

J. Pauquet S.

soit chaud et tout aussi chaud que celui des autres oiseaux d'eau : mais il est vrai que la chair noire, sèche et dure de la macreuse est plutôt un aliment de mortification qu'un bon mets.

Le plumage de la macreuse est noir. Sa taille est à peu près celle du canard commun ; mais elle est plus ramassée et plus courte. Ray observe que l'extrémité de la partie supérieure du bec n'est pas terminée par un onglet corné, comme dans toutes les espèces de ce genre : dans le mâle, la base de cette partie, près de la tête, est considérablement gonflée, et présente deux tubercules de couleur jaune ; les paupières sont de cette même couleur ; les doigts sont très-longs, et la langue est fort grande ; la trachée n'a pas de labyrinthe, et les cœcums sont très-courts en comparaison de ceux des autres canards.

M. Baillon, cet observateur intelligent et laborieux, que j'ai eu si souvent occasion de citer au sujet des oiseaux d'eau, m'a envoyé les observations suivantes.

« Les vents du nord et du nord-ouest « amènent le long de nos côtes de Picardie,

« depuis le mois de novembre jusqu'en
« mars, des troupes prodigieuses de ma-
« creuses ; la mer en est, pour ainsi dire,
« couverte : on les voit voleter sans cesse
« de place en place et par milliers, pa-
« roître sur l'eau et disparoître à chaque
« instant. Dès qu'une macreuse plonge,
« toute la bande l'imite et reparoît quel-
« ques instans après. Lorsque les vents sont
« sud et sud-est, elles s'éloignent de nos
« côtes ; et ces premiers vents, au mois de
« mars, les font disparoître entièrement.

« La nourriture favorite des macreuses
« est une espèce de coquillage bivalve lisse
« et blanchâtre, large de quatre lignes et
« long de dix ou environ, dont les hauts-
« fonds de la mer se trouvent jonchés dans
« beaucoup d'endroits ; il y en a des bancs
« assez étendus, et que la mer découvre
« sur ses bords au reflux. Lorsque les pê-
« cheurs remarquent que, suivant leur
« terme, les macreuses *plongent aux vai-*
« *meaux* (c'est le nom qu'on donne ici à
« ces coquillages), ils tendent leurs filets
« horizontalement, mais fort lâches, au-
« dessus de ces coquillages, et à deux pieds

« au plus du sable; peu d'heures après, la « mer entrant dans son plein, couvre ces « filets de beaucoup d'eau, et les macreuses « suivant le reflux à deux ou trois cents « pas du bord, la première qui apperçoit « les coquillages plonge, toutes les autres « la suivent, et rencontrant le filet qui « est entre elles et l'appât, elles s'empê-« trent dans ces mailles flottantes; ou si « quelques unes plus défiantes s'en écar-« tent et passent dessous, bientôt elles « s'y enlacent comme les autres en vou-« lant remonter après s'être repues : toutes « s'y noyent; et lorsque la mer est retirée, « les pêcheurs vont les détacher du filet, « où elles sont suspendues par la tête, les « ailes ou les pieds.

« J'ai vu plusieurs fois cette pêche. Un « filet de cinquante toises de longueur, « sur une toise et demie de large, en prend « quelquefois vingt ou trente douzaines « dans une seule marée : mais en revanche « on tendra souvent ses filets vingt fois « sans en prendre une seule; et il arrive « de temps en temps qu'ils sont emportés « ou déchirés par des marsouins ou des « esturgeons.

« Je n'ai jamais vu aucune macreuse « voler ailleurs qu'au-dessus de la mer, et « j'ai toujours remarqué que leur vol est « bas et mou, et de peu d'étendue; elles « ne s'élèvent presque pas, et souvent « leurs pieds trempent dans l'eau en vo- « lant. Il est probable que les macreuses « sont aussi fécondes que les canards; car « le nombre qui en arrive tous les ans, est « prodigieux, et malgré la quantité que « l'on en prend, il ne paroît pas dimi- « nuer. »

Ayant demandé à M. Baillon ce qu'il pensoit sur la distinction du mâle et de la femelle dans cette espèce, et sur ces macreuses à plumage gris appelées *grisettes*, que quelques uns disent être les femelles, voici ce qu'il m'a répondu :

« La grisette est certainement une ma- « creuse; elle en a parfaitement la figure. « On voit toujours ces grisettes de com- « pagnie avec les autres macreuses; elles « se nourrissent des mêmes coquillages, « les avalent entiers, et les digèrent de « même. On les prend aux mêmes filets, « et elles volent aussi mal et de la même

« manière, particulière à ces oiseaux, qui « ont les os des ailes plus tournés en ar- « rière que les canards, et les cavités dans « lesquelles s'emboîtent les deux fémurs « très-près l'une de l'autre ; conformation « qui, leur donnant une plus grande faci- « lité pour nager, les rend en même temps « très-inhabiles à marcher ; et certaine- « ment aucune espèce de canards n'a les « cuisses placées de cette manière. Enfin « le goût de la chair est le même.

« J'ai ouvert trois de ces grisettes cet « hiver, et elles se sont trouvées femelles.

« D'un autre côté, la quantité de ces ma- « creuses grisettes est beaucoup moindre « que celle des noires ; souvent on n'en « trouve pas dix sur cent autres prises « au filet. Les femelles seroient - elles en « si petit nombre dans cette espèce ?

« J'avoue franchement que je n'ai pas « assez cherché à distinguer les mâles des « femelles macreuses. J'en ai empaillé « grand nombre ; je choisissois les plus « noires et les plus grosses : toutes se sont « trouvées mâles, excepté les grisettes. Je « crois cependant que les femelles sont

« un peu plus petites et moins noires, ou
« du moins qu'elles n'ont pas ce mat de
« velours qui rend le noir du plumage des
« mâles si profond.

« Il nous paroît qu'on peut conclure de
« cet exposé, que les femelles macreuses
« étant un peu moins noires et plus grises
« que les mâles, ces grisettes ou macreuses
« plus grises que noires, et qui ne sont
« pas en assez grand nombre pour repré-
« senter toutes les femelles de l'espèce,
« ne sont en effet que les plus jeunes fe-
« melles, qui n'acquièrent qu'avec le
« temps tout le noir de leur plumage. »

Après cette première réponse, M. Baillon nous a encore envoyé les notes suivantes, qui toutes sont intéressantes.

« J'ai eu, dit-il, cette année 1781, pen-
« dant plusieurs mois dans ma cour, une
« macreuse noire; je la nourrissois de
« pain mouillé et de coquillages. Elle
« étoit devenue très-familière.

« J'avois cru jusqu'alors que les ma-
« creuses ne pouvoient pas marcher, que
« leur conformation les privoit de cette
« faculté; j'en étois d'autant plus per-

« suadé, que j'avois ramassé plusieurs
« fois sur le bord de la mer, pendant la
« tempête, des macreuses, des pingouins
« et des macareux tout vivans, qui ne
« pouvoient se traîner qu'à l'aide de leurs
« ailes : mais ces oiseaux avoient sans
« doute été beaucoup battus par les va-
« gues. Cette circonstance, à laquelle je
« n'avois pas fait attention, m'avoit con-
« firmé dans mon erreur. Je l'ai reconnue
« en remarquant que la macreuse marche
« bien, et même moins lentement que le
« millouin ; elle se balance de même à
« chaque pas, en tenant le corps presque
« droit, et frappant la terre de chaque
« pied alternativement et avec force. Sa
« marche est lente ; si on la pousse, elle
« tombe, parce que les efforts qu'elle se
« donne lui font perdre l'équilibre. Elle
« est infatigable dans l'eau ; elle court sur
« les vagues comme le pétrel, et aussi
« légèrement : mais elle ne peut profiter
« à terre de la célérité de ses mouvemens ;
« la mienne m'a paru y être hors de la
« place que la Nature a assignée à chaque
« être.

« En effet, elle y avoit l'air fort gauche; « chaque mouvement lui donnoit dans « tout le corps des secousses fatigantes : « elle ne marchoit que par nécessité ; elle « se tenoit couchée ou debout, droite « comme un pieu, le bec posé sur l'es- « tomac. Elle m'a toujours paru mélan- « colique ; je ne l'ai pas vue une seule « fois se baigner avec gaieté, comme les « autres oiseaux d'eau dont ma cour est « remplie : elle n'entroit dans le bac qui « y est à fleur de terre, que pour y man- « ger le pain que je lui jetois. Lorsqu'elle « y avoit bu et mangé, elle restoit im- « mobile; quelquefois elle plongeoit au « fond pour ramasser les miettes qui s'y « précipitoient. Si quelque oiseau se met- « toit dans l'eau et l'approchoit, elle ten- « toit de le chasser à coups de bec : s'il « résistoit ou s'il se défendoit en l'atta- « quant, elle plongeoit; et après avoir « fait deux ou trois fois le tour du fond « du bac pour fuir, elle s'élançoit hors « de l'eau en faisant une espèce de siffle- « ment fort doux et clair, semblable au « premier ton d'une flûte traversière. C'est

« le seul cri que je lui ai connu ; elle « le répétoit toutes les fois qu'on l'appro- « choit.

« Curieux de savoir si cet oiseau peut « demeurer long-temps sous l'eau, je l'y « ai retenu de force ; elle se donnoit des « efforts considérables après deux ou trois « minutes, et paroissoit souffrir beau- « coup. Elle revenoit au-dessus de l'eau « aussi vîte que du liége. Je crois qu'elle « peut y demeurer plus long-temps, parce « qu'elle descend souvent à plus de trente « pieds de profondeur dans la mer, pour « ramasser les coquillages bivalves et « oblongs dont elle se nourrit.

« Ce coquillage blanchâtre, large de « quatre à cinq lignes, et long de près « d'un pouce, est la nourriture princi- « pale de cette espèce. Elle ne s'amuse « pas, comme la pie de mer, à l'ouvrir ; « la forme de son bec ne lui en donne « pas le moyen comme celui de cet oi- « seau : elle l'avale entier et le digère en « peu d'heures. J'en donnois quelquefois « vingt et plus à une macreuse ; elle en « prenoit jusqu'à ce que son œsophage

« en fût rempli jusqu'au bec : alors ses « excrémens étoient blancs ; ils prenoient « une teinte verte lorsqu'elle ne mangeoit « que du pain ; mais ils étoient toujours « liquides. Je ne l'ai jamais vue se repaître « d'herbes, de grains ou de semences de « plantes, comme le canard sauvage, « les sarcelles, les siffleurs, et d'autres de « ce genre. La mer est son unique élé- « ment : elle vole aussi mal qu'elle marche. « Je me suis amusé souvent à en considé- « rer des troupes nombreuses dans la mer, « et à les examiner avec une bonne lu- « nette d'approche : je n'en ai jamais vu « s'élever et parcourir au vol un espace « étendu ; elles voletoient sans cesse au- « dessus de la surface de l'eau.

« Les plumes de cet oiseau sont telle- « ment lissées et si serrées, qu'en se se- « couant au sortir de l'eau, il cesse d'être « mouillé.

« La même cause qui a fait périr tant « d'autres oiseaux dans ma cour, a donné « la mort à ma macreuse ; la peau molle et « tendre de ses pieds étoit blessée sans « cesse par les graviers qui y pénétroient ;

« des calus se sont formés sous chaque « jointure des articles ; ils se sont ensuite « usés au point que les nerfs étoient dé« couverts : elle n'osoit plus ni marcher « ni aller dans l'eau ; chaque pas aug« mentoit ses plaies. Je l'ai mise dans mon « jardin sur l'herbe, sous une cage ; elle « ne vouloit pas y manger. Elle est morte « dans ma cour peu de temps après. »

LA DOUBLE MACREUSE *.

Parmi le grand nombre des macreuses qui viennent en hiver sur nos côtes de Picardie, l'on en remarque quelques unes de beaucoup plus grosses que les autres, qu'on appelle *macreuses doubles*. Outre cette différence de taille, elles ont une tache blanche à côté de l'œil, et une bande blanche dans l'aile, tandis que le plumage des autres est entièrement noir. Ces caractères suffisent pour qu'on doive regarder ces grandes macreuses comme formant une seconde espèce, qui paroît être beaucoup moins nombreuse que la première, mais qui du reste lui ressemble par la conformation et par les habitudes naturelles. Ray a observé dans l'estomac et les intestins de ces grandes macreuses, des fragmens de coquillage, le même apparemment que celui dont M. Baillon dit que la macreuse fait sa nourriture de préférence.

* Voyez les planches enluminées, n° 956. En anglois, *great black duck*.

LA MACREUSE
A LARGE BEC*.

Nous désignons sous ce nom l'oiseau représenté dans nos planches enluminées, sous la dénomination de *canard du Nord*, appelé *le marchand*, qui certainement est de la famille des macreuses, et que peut-être, à comparer les individus, nous jugerions ne faire qu'une avec la précédente. Quoi qu'il en soit, celle-ci est bien caractérisée par la largeur de son bec applati, épaté, bordé d'un trait orangé qui, entourant les yeux, semble figurer des lunettes. Cette grosse macreuse aborde en hiver en Angleterre ; elle s'abat sur les prairies dont elle paît l'herbe : et M. Edwards pense la reconnoître dans une des figures du petit recueil d'oiseaux publié

* Voyez les planches enluminées, nº 995, sous le nom de *canard du Nord*, appelé *le marchand*.

à Amsterdam en 1679, par *Nicolas Vischer*, où elle est dénommée *turma anser*, nom qui semble avoir rapport à sa grosseur, qui surpasse celle du canard commun, et en même temps indiquer que ces oiseaux paroissent attroupés ; et comme ils se trouvent à la baie d'Hudson, les Hollandois pouvoient les avoir observés au détroit de Davis, où se faisoient alors leurs grandes pêches de la baleine.

LE BEAU CANARD HUPPE *.

Le riche plumage de ce beau canard paroît être une parure recherchée, une robe de fête que sa coiffure élégante assortit et rend plus brillante; une pièce d'un beau roux moucheté de petits pinceaux blancs couvre le bas du cou et la poitrine, et se coupe net sur les épaules par un trait de blanc, doublé d'un trait de noir; l'aile est recouverte de plumes d'un brun qui se fond en noir à riches reflets d'acier bruni; et celles des flancs, très-finement lisérées et vermiculées de petites lignes noirâtres sur un fond gris, sont joliment rubanées à la pointe de noir et de blanc, dont les traits se déploient alternativement, et semblent varier suivant le mouvement de l'oiseau; le dessous du corps est gris blanc de perle; un petit tour de

* Voyez les planches enluminées, nº 980, le *beau canard huppé de la Louisiane;* et nº 981, la femelle.

cou blanc remonte en mentonnière sous le bec et jette une échancrure sous l'œil, sur lequel un autre grand trait de même couleur passe en manière d'un long sourcil ; le dessus de la tête est relevé d'une superbe aigrette de longues plumes blanches, vertes et violettes, pendantes en arrière comme une chevelure, en panaches séparés par de plus petits panaches blancs ; le front et les joues brillent d'un lustre de bronze ; l'iris de l'œil est rouge ; le bec de même avec une tache noire au-dessus, et l'onglet de la même couleur ; sa base est comme ourlée d'un rebord charnu de couleur jaune.

Ce beau canard est moins grand que le canard commun, et sa femelle est aussi simplement vêtue qu'il est pompeusement paré ; elle est presque toute brune, *ayant néanmoins*, dit Edwards, *quelque chose de l'aigrette du mâle.* Cet observateur ajoute que l'on a apporté vivans plusieurs de ces beaux canards de la Caroline en Angleterre, mais sans nous apprendre s'ils se sont propagés. Ils aiment à se percher sur les plus hauts arbres ; d'où vient que plu-

sieurs voyageurs les indiquent sous le nom de *canards branchus*. Par celui de *canards d'été*, que leur donne Catesby, on peut juger qu'ils ne séjournent que pendant l'été en Virginie et à la Caroline *; effectivement ils y nichent, et placent leurs nids dans les trous que les pics ont faits aux grands arbres voisins des eaux, particulièrement aux cypres : les vieux portent les petits du nid dans l'eau, sur leur dos ; et ceux-ci au moindre danger s'y attachent avec le bec.

* Suivant le Page du Pratz, on les voit toute l'année à la Louisiane.

LE PETIT CANARD A GROSSE TÊTE.

Ce petit canard, qui est de taille moyenne entre le canard commun et la sarcelle, a toute la tête coiffée d'une touffe de longs effilés agréablement teints de pourpre avec reflets de verd et de bleu : cette touffe épaisse grossit beaucoup sa tête ; et c'est de là que Catesby a nommé tête de buffle (*buffle's head duck*) ce petit canard, qui fréquente les eaux douces à la Caroline. Il a derrière l'œil une large tache blanche ; les ailes et le dos sont marqués de taches longitudinales noires et blanches alternativement ; la queue est grise, le bec plombé, et les jambes sont rouges.

La femelle est toute brune avec la tête unie et sans touffe.

Ce canard ne paroît à la Caroline que

l'hiver : ce n'est pas une raison pour le nommer, comme a fait M. Brisson, *canard d'hiver* , parce que comme il existe nécessairement ailleurs pendant l'été, ceux qui pourroient l'observer dans ces contrées, auroient tout autant de raison de l'appeler *canard d'été*.

LE CANARD A COLLIER

DE TERRE-NEUVE *.

Ce canard de taille petite, courte et arrondie, et d'un plumage obscur, ne laisse pas d'être un des plus jolis oiseaux de son genre. Indépendamment des traits blancs qui coupent le brun de sa robe, sa face semble être un masque à long nez noir et joues blanches; et ce noir du nez se prolonge jusqu'au sommet de la tête, et s'y réunit à deux grands sourcils roux ou d'un rouge bai très-vif : le domino noir dont le cou est couvert, est bordé et coupé au bas par un petit ruban blanc, qui apparemment a offert à l'imagination des pêcheurs de Terre-Neuve l'idée d'un

* Voyez les planches enluminées, n° 798; et n° 799, sa femelle.

cordon de noblesse, puisqu'ils appellent ce canard *the lord*, ou le seigneur; deux autres bandelettes blanches, lisérées de noir, sont placées de chaque côté de la poitrine, qui est gris de fer; le ventre est gris brun; les flancs sont d'un roux vif, et l'aile offre un miroir bleu pourpré ou couleur d'acier bruni. On voit encore une mouche blanche derrière l'oreille, et une petite ligne blanche serpentante sur le côté du cou.

La femelle n'a rien de toute cette parure : son vêtement est d'un gris brun noirâtre sur la tête et le manteau, d'un gris blanc sur le devant du cou et la poitrine, et d'un blanc pur à l'estomac et au ventre. Leur grosseur est à peu près celle du morillon, et ils ont le bec fort court et petit pour leur taille.

On reconnoît l'espèce de ce canard dans l'*anas picta capite pulchrè fasciato* de Steller, ou *canard des montagnes du Kamtschatka*, et dans l'*anas histrionica* de Linnæus, qui paroît en Islande, suivant le témoignage de M. Brunnich, et qu'on retrouve non seulement dans le nord-est

de l'Asie, mais même sur le lac Baïkal, selon la relation de M. Georgi, quoique Kracheninnikow ait regardé cette espèce comme propre et particulière au Kamtschatka.

LE CANARD BRUN[1].

Sans une trop grande différence de taille, la ressemblance presque entière de plumage nous eût fait rapporter cette espèce à celle de la *sarcelle brune et blanche,* ou *canard brun et blanc de la baie d'Hudson* d'Edwards[2]: mais celui-ci n'a exactement que la taille de la sarcelle; et le canard brun est de grosseur moyenne entre le canard sauvage et le garrot. Au reste, il est probable que l'individu représenté dans la planche n'est que la femelle de cette espèce; car elle porte la livrée obscure, propre dans tout le genre des canards au sexe féminin. Un fond brun noirâtre sur le dos, et brun roussâtre nué de gris blanc au cou et à la poitrine; le ventre blanc avec une tache

[1] Voyez les planches enluminées, n° 1007.

[2] Voyez ci-après, parmi les sarcelles, la dix-septième espèce.

blanche sur l'aile, et une large mouche de même couleur entre l'œil et le bec, sont tous les traits de son plumage; et c'est peut-être celui que l'on trouve indiqué dans Rzaczynski par cette courte notice : *Lithuana Polesia alit innumeras anates inter quas sunt nigricantes.* Il ajoute que ces canards noirâtres sont connus des Russes sous le nom de *uhle.*

LE CANARD
A TÊTE GRISE.

Nous préférons cette dénomination donnée par Edwards, à celle de *canard de la baie d'Hudson*, sous laquelle M. Brisson indique cet oiseau : premièrement, parce qu'il y a plusieurs autres canards à la baie d'Hudson ; secondement, parce qu'une dénomination tirée d'un caractère propre de l'espèce est toujours préférable pour la désigner à une indication de pays, qui ne peut que très-rarement être exclusive. Ce canard à tête grise est coiffé assez singulièrement d'une calotte cendrée bleuâtre, tombant en pièce quarrée sur le haut du cou, et séparée par une double ligne de points noirs, semblables à des guillemets, de deux plaques d'un verd tendre qui couvrent les joues : le tout est coupé de cinq moustaches noires, dont

trois s'avancent en pointe sur le haut du bec, et les deux autres s'étendent en arrière sous ses angles. La gorge, la poitrine et le cou sont blancs ; le dos est d'un brun noirâtre avec reflet pourpré. Les grandes pennes de l'aile sont brunes ; les couvertures en sont d'un pourpre ou violet foncé, luisant, et chaque plume est terminée par un point blanc, dont la suite forme une ligne transversale ; il y a de plus une grande tache blanche sur les petites couvertures de l'aile, et une autre de forme ronde de chaque côté de la queue. Le ventre est noir ; le bec est rouge, et sa partie supérieure est séparée en deux bourlets, qui, dans leur renflement, ressemblent, suivant l'expression d'Edwards, à peu près à des féves. C'est, ajoute-t-il, la partie la plus remarquable de la conformation de ce canard, dont la taille surpasse celle du canard domestique. Néanmoins nous devons remarquer que la femelle du *canard à collier de Terre-Neuve*, planches enluminées, n° 799, a beaucoup de rapport avec ce canard à

tête grise d'Edwards : la principale différence consiste en ce que les teintes du dos sont plus noires dans la planche de ce naturaliste, et que la joue y est peinte de verdâtre.

LE CANARD A FACE BLANCHE*.

Nous désignons ce canard par le caractère de sa face blanche, parce que cette indication peut le faire reconnoître au premier coup d'œil. En effet, ce qui frappe d'abord en le voyant, est son tour de face tout en blanc, relevé sur la tête d'un voile noir, qui, embrassant le devant et le haut du cou, retombe en arrière. L'aile et la queue sont noirâtres; le reste du plumage est richement chamarré d'ondes et de festons de noirâtre, de roussâtre et de roux, dont la teinte, plus forte sur le dos, va jusqu'au rouge briqueté sur la poitrine et le bas du cou. Ce canard, qui se trouve au Maragnon, est de plus grande taille et de plus grosse corpulence que notre canard sauvage.

* Voyez les planches enluminées, nº 808, sous le nom de *canard du Maragnon*.

LE MAREC ET LE MARÉCA,

CANARDS DU BRESIL.

MARÉCA est, suivant Pison, le nom générique des canards au Bresil, et Marcgrave donne ce nom à deux espèces qui ne paroissent pas fort éloignées l'une de l'autre, et que, par cette raison, nous donnons ensemble, en les distinguant néanmoins sous les noms de *marec* et *maréca.* La première est, dit ce naturaliste, un canard de petite taille qui a le bec brun, avec une tache rouge ou orangée à chaque coin, la gorge et les joues blanches, la queue grise, l'aile parée d'un miroir verd avec un bord noir. Catesby, qui a décrit le même oiseau à Bahama, dit que ce miroir de l'aile est bordé de jaune : mais il y a d'autant moins de raison de désigner cette espèce sous le nom de *canard de Bahama*, comme a fait

M. Brisson, que Catesby remarque expressément qu'il y paroît très-rarement, n'y ayant jamais vu que l'individu qu'il décrit.

Le maréca, seconde espèce de Margrave, est de la même taille que l'autre, et il a le bec et la queue noirs; un miroir luisant de verd et de bleu sur l'aile, dans un fond brun; une tache d'un blanc jaunâtre, placée, comme dans l'autre, entre l'angle du bec et l'œil; les pieds d'un vermillon qui, même après la cuisson, teint les doigts en beau rouge. La chair de ce dernier, ajoute-t-il, est un peu amère; celle du premier est excellente : néanmoins les sauvages la mangent rarement, craignant, disent-ils, qu'en se nourrissant de la chair d'un animal qui leur paroît lourd, ils ne deviennent eux-mêmes plus appesantis et moins légers à la course.

LES SARCELLES.

La forme que la Nature a le plus nuancée, variée, multipliée dans les oiseaux d'eau, est celle du canard. Après le grand nombre des espèces de ce genre dont nous venons de faire l'énumération, il se présente un genre subalterne, presque aussi nombreux que celui des canards, et qui ne semble fait que pour les représenter et les reproduire à nos yeux sous un plus petit module : ce genre secondaire est celui des sarcelles qu'on ne peut mieux désigner en général qu'en disant que ce sont des canards bien plus petits que les autres, mais qui du reste leur ressemblent non seulement par les habitudes naturelles, par la conformation, et par toutes les proportions relatives de la forme, mais encore par l'ordonnance du plumage, et même par la grande différence des couleurs qui se trouvent entre les mâles et les femelles.

On servoit souvent des sarcelles à la



LA SARCELLE *Femelle*.

J. Pauquet S.

LA SARCELLE COMMUNE *.

Première espèce.

Sa figure est celle d'un petit canard, et sa grosseur celle d'une perdrix. Le plumage du mâle, avec des couleurs moins brillantes que celui du canard, n'en est pas moins riche en reflets agréables, qu'il ne seroit guère possible de rendre par une description. Le devant du corps présente

* Voyez les planches enluminées, n° 946, le mâle.

En grec, βόσκας; et chez les Grecs modernes, *pappi*, dénomination générique, appliquée à toutes les espèces du genre des canards. « Les Grecs « n'ont dictions en leur vulgaire pour distinguer « les oiseaux de rivière si proprement que nous « faisons; car ils nomment indifféremment les sar- « celles et morillons du nom de *canards*, qu'ils « appellent *pappi* ». (Observations de Belon, liv. I.) En italien, *sartella*, *cercedula*, *cercevolo*, *gar-*

un beau plastron tissu de noir sur gris, et comme maillé par petits quarrés tronqués, renfermés dans de plus grands, tous disposés avec tant de netteté et d'élégance, qu'il en résulte l'effet le plus piquant. Les côtés du cou et les joues, jusque sous les yeux, sont ouvragés de petits traits de blanc, vermiculés sur un fond roux. Le dessus de la tête est noir, ainsi que la gorge; mais un long trait blanc, prenant sur l'œil, va tomber au-dessous de la nuque. Des plumes longues et taillées en pointe couvrent les épaules et retombent sur l'aile en rubans blancs et noirs; les couvertures qui tapissent les ailes, sont ornées d'un petit miroir verd; les flancs et le croupion présentent des hachures

garcello; en espagnol, *cerceta;* en allemand, *murentlein, mittel-entle, scheckicht-endtlin, spreuglicht-endte;* en bas allemand, *crak kasona;* et dans quelques endroits, comme aux environs de Strasbourg, *kernell*, selon Gesner; en russe, *tchirka;* à Madagascar, *sirire;* dans quelques unes de nos provinces, *garsotte*, suivant Belon; en d'autres, *halbran;* dans l'Orléanois, la Champagne, la Lorraine, *arcanette;* dans le Milanois et dans notre province de Picardie, *garganey*.

de gris noirâtre sur gris blanc, et sont mouchetés aussi agréablement que le reste du corps.

La parure de la femelle est bien plus simple ; vêtue par-tout de gris et de gris brun, à peine remarque-t-on quelques ombres d'ondes ou de festons sur sa robe : il n'y a point de noir sur la gorge, comme dans le mâle ; et en général il y a tant de différence entre les deux sexes dans les sarcelles, comme dans les canards, que les chasseurs peu expérimentés les méconnoissent, et leur ont donné les noms impropres de *tiers*, *racanettes*, *mercanettes* ; en sorte que les naturalistes doivent, ici comme ailleurs, prendre garde aux fausses dénominations, pour ne pas multiplier les espèces sur la seule différence des couleurs qui se trouvent dans ces oiseaux : il seroit même très-utile, pour prévenir l'erreur, que l'on eût soin de représenter la femelle et le mâle avec leurs vraies couleurs, comme nous l'avons fait dans quelques unes de nos planches enluminées.

Le mâle, au temps de la pariade, fait

entendre un cri semblable à celui du râle. Néanmoins la femelle ne fait guère son nid dans nos provinces, et presque tous ces oiseaux nous quittent avant le 15 ou 20 d'avril * : ils volent par bandes dans le temps de leurs voyages, mais sans garder, comme les canards, d'ordre régulier ; ils prennent leur essor de dessus l'eau et s'envolent avec beaucoup de légéreté. Ils ne se plongent pas souvent, et trouvent à la surface de l'eau et vers ses bords la nourriture qui leur convient : les mouches et les graines des plantes aquatiques sont les alimens qu'ils choisissent de préférence. Gesner a trouvé dans leur estomac de petites pierres mêlées avec cette pâture ; et M. Frisch, qui a nourri quelques couples de ces oiseaux pris jeunes, nous donne les détails suivans sur leur manière de vivre dans cette espèce de domesticité commencée. « Je présentai d'abord à « ces sarcelles, dit-il, différentes graines,

* Comme la sarcelle ne paroît guère que l'hiver, Schwenckfeld en dérive son nom : *Querquedula, quoniam querquero, id est frigido et hiemali tempore, maximè apparet.*

« sans qu'elles touchassent à aucune :
« mais à peine eus-je fait poser à côté de
« leur vase d'eau un bassin rempli de
« millet, qu'elles y accoururent toutes ;
« chacune à chaque becquée alloit à l'eau,
« et dans peu elles en apportèrent assez
« dans leurs becs, pour que le millet fût
« tout mouillé. Néanmoins cette petite
« graine n'étoit pas encore assez trempée
« à leur gré, et je vis mes sarcelles se
« mettre à porter le millet aussi-bien que
« l'eau, sur le sol de l'enclos, qui étoit d'ar-
« gille ; et lorsque la terre fut amollie et
« trempée, elles commencèrent à barbo-
« ter, et il se fit par-là un creux assez pro-
« fond, dans lequel elles mangeoient leur
« millet mêlé de terre. Je les mis dans une
« chambre, et elles portoient de même,
« quoique plus inutilement, le millet et
« l'eau sur le plancher. Je les conduisis
« dans l'herbe, et il me parut qu'elles ne
« faisoient que la fouiller en y cherchant
« des graines sans en manger les feuilles,
« non plus que les vers de terre : elles pour-
« suivoient les mouches et les happoient
« à la manière des canards. Lorsque je

« tardois de leur donner la nourriture ac-
« coutumée, elles la demandoient par un
« petit cri enroué *quoak*, répété chaque
« demi-minute. Le soir, elles se gîtoient
« dans les coins; et même le jour, lors-
« qu'on les approchoit, elles se fourroient
« dans les trous les plus étroits. Elles vé-
« curent ainsi jusqu'à l'approche de l'hi-
« ver; mais le froid rigoureux étant venu,
« elles moururent toutes à la fois. »

LA PETITE SARCELLE *.

Seconde espèce.

CETTE sarcelle est un peu plus petite que la première, et elle en diffère encore par les couleurs de la tête, qui est rousse et rayée d'un large trait de verd bordé de blanc, qui s'étend des yeux à l'occiput : le reste du plumage est assez ressemblant à celui de la sarcelle commune, excepté que la poitrine n'est point aussi richement émaillée, mais seulement mouchetée.

Cette petite sarcelle niche sur nos étangs, et reste dans le pays toute l'année : elle cache son nid parmi les grands joncs, et le construit de leurs brins, de leur moelle

* Voyez les planches enluminées, n° 947.

On lui donne la plupart des noms de la sarcelle commune : les suivans paroissent lui être particuliers. En allemand, *troessel*, *krieg-enten*, *kruk-entle*, *graw-endtlin*; et la femelle, *brunn-kœpficht endtlin* : dans notre Bourgogne, par les chasseurs, *racanette*.

et de quantité de plumes: ce nid fait avec beaucoup de soin est assez grand et posé sur l'eau, de manière qu'il hausse et baisse avec elle. La ponte qui se fait dans le mois d'avril, est de dix et jusqu'à douze œufs de la grosseur de ceux du pigeon; ils sont d'un blanc sale, avec de petites taches couleur de noisette. Les femelles seules s'occupent du soin de la couvée : les mâles semblent les quitter et se réunir pour vivre ensemble pendant ce temps; mais en automne ils retournent à leur famille. On voit sur les étangs ces sarcelles par compagnies de dix à douze qui forment la famille; et, dans l'hiver, elles se rabattent sur les rivières et les fontaines chaudes : elles y vivent de cresson et de cerfeuil sauvage; sur les étangs, elles mangent les graines de jonc et attrapent de petits poissons.

Elles ont le vol très-prompt. Leur cri est une espèce de sifflement, *vouire*, *vouire*, qui se fait entendre sur les eaux dès le mois de mars. M. Hébert nous assure que cette petite sarcelle est aussi commune en Brie que l'autre y est rare, et que l'on en

tue grande quantité dans cette province. Suivant Rzaczynski, on en fait la chasse en Pologne, au moyen de filets tendus d'un arbre à l'autre ; les bandes de ces sarcelles donnent dans ces filets lorsqu'elles se lèvent de dessus les étangs à la brune.

Ray, par le nom qu'il donne à notre petite sarcelle (*the common teal*), paroît n'avoir pas connu la sarcelle commune. Belon, au contraire, n'a connu que cette dernière ; et quoiqu'il lui ait attribué indistinctement les deux noms grecs de *boscas* et *phascas*, le second paroît désigner spécialement la petite sarcelle ; car on lit dans Athénée, que la *phascas* est plus grande que le petit *colymbis*, qui est le grèbe castagneux ; or cette mesure de grandeur convient parfaitement à notre petite sarcelle. Au reste, son espèce a communiqué d'un monde à l'autre par le Nord ; car il est aisé de la reconnoître dans le *pepatzca* de Fernandès ; et plusieurs individus que nous avons reçus de la Louisiane, n'ont offert aucune différence d'avec ceux de nos contrées.

LA SARCELLE D'ÉTÉ [1].

Troisième espèce.

Nous n'eussions fait qu'une seule et même espèce de cette sarcelle et de la précédente, si Ray, qui paroît les avoir vues toutes deux, ne les eût pas séparées [2]; il distingue positivement la petite sarcelle et la sarcelle d'été : nous ne pouvons donc que le suivre dans sa description, et copier la notice qu'il en donne. Cette sarcelle d'été,

[1] En anglois, *summer teal;* en allemand, *birckilgen, graw-endilin;* dans notre province de Picardie, *criquard* ou *criquet,* si pourtant ce nom n'appartient pas à la petite sarcelle.

[2] *Minima,* dit-il, *in anatino genere, exceptâ sequente* (la sarcelle d'été); et celle dont il parle ici sous le nom de *minima*, est certainement notre petite sarcelle, comme la description qu'il en fait nous en a convaincus.

dit-il, est encore un peu moins grosse que la petite sarcelle, et c'est de tous les oiseaux de cette grande famille des sarcelles et canards, sans exception, le plus petit. Elle a le bec noir; tout le manteau cendré brun, avec le bout des plumes blanc sur le dos : il y a sur l'aile une bande large d'un doigt; cette bande est noire avec des reflets d'un verd d'émeraude et bordée de blanc : tout le devant du corps est d'un blanc lavé de jaunâtre, tacheté de noir à la poitrine et au bas-ventre; la queue est pointue; les pieds sont bleuâtres, et leurs membranes noires.

M. Baillon m'a envoyé quelques notes sur une *sarcelle d'été*, par lesquelles il me paroît qu'il entend par cette dénomination la petite sarcelle de l'article précédent, et non pas la sarcelle d'été décrite par Ray. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons que rapporter ici ses indications et ses observations, qui sont intéressantes.

« Nous nommons ici (à Montreuil-sur-« mer) la sarcelle d'été, *criquard* ou *cri-« quet*, dit M. Baillon : cet oiseau est bien « fait et a beaucoup de graces; sa forme est

« plus arrondie que celle de la sarcelle « commune ; elle est aussi mieux parée ; « ses couleurs sont plus variées et mieux « tranchées: elle conserve quelquefois de « petites plumes bleues , qu'on ne voit « que quand les ailes sont ouvertes. Peu « d'oiseaux d'eau sont d'une gaieté aussi « vive que cette sarcelle : elle est presque « toujours en mouvement, se baigne sans « cesse , et s'apprivoise avec beaucoup de « facilité ; huit jours suffisent pour l'ha- « bituer à la domesticité : j'en ai eu pen- « dant plusieurs années dans ma cour , et « j'en conserve encore deux qui sont très- « familières.

« Ces jolies sarcelles joignent à toutes « leurs qualités une douceur extrême. Je « ne les ai jamais vues se battre ensemble « ni avec d'autres oiseaux : elles ne se dé- « fendent même pas lorsqu'elles sont at- « taquées. Aussi délicates que douces , le « moindre accident les blesse ; l'agitation « que leur donne la poursuite d'un chien, « suffit pour les faire mourir : lorsqu'elles « ne peuvent fuir par le secours de leurs « ailes, elles restent étendues sur la place

« comme épuisées et expirantes. Leur « nourriture est du pain, de l'orge, du « blé, du son : elles prennent aussi des « mouches, des vers de terre, des lima- « çons et d'autres insectes.

« Elles arrivent dans nos marais voi- « sins de la mer, vers les premiers jours « de mars : je crois que le vent de sud les « amène. Elles ne se tiennent pas attrou- « pées comme les autres sarcelles et comme « les canards siffleurs : on les voit errer de « tous côtés et s'apparier peu de temps « après leur arrivée. Elles cherchent au « mois d'avril, dans des endroits fangeux « et peu accessibles, de grosses touffes de « joncs ou d'herbes fort serrées et un peu « élevées au-dessus du niveau du marais ; « elles s'y fourrent en écartant les brins « qui les gênent, et à force de s'y remuer « elles y pratiquent un petit emplacement « de quatre à cinq pouces de diamètre, « dont elles tapissent le fond avec des « herbes sèches ; le haut en est bien cou- « vert par l'épaisseur des joncs, et l'en- « trée est masquée par les brins qui s'y « rabattent : cette entrée est le plus sou-

« vent vers le midi. Dans ce nid, la fe-
« melle dépose de dix à quatorze œufs
« d'un blanc un peu sale, et presque aussi
« gros que les premiers œufs des jeunes
« poules. J'ai vérifié le temps de l'incuba-
« tion; il est, comme dans les poules, de
« vingt-un à vingt-trois jours.

« Les petits naissent couverts de du-
« vet, comme les petits canards : ils sont
« fort alertes; et dès les premiers jours
« après leur naissance le père et la mère
« les conduisent à l'eau : ils cherchent les
« vermisseaux sous l'herbe et dans la vase.
« Si quelque oiseau de proie passe, la mère
« jette un petit cri; toute la famille se
« tapit et reste immobile jusqu'à ce qu'un
« autre cri lui rende son activité.

« Les premières plumes dont les jeunes
« criquards se garnissent, sont grises
« comme celles des femelles : il est alors
« fort difficile de distinguer les sexes, et
« même cette difficulté dure jusqu'à l'ap-
« proche de la saison des amours; car il est
« un fait particulier à cet oiseau, que j'ai
« été à portée de vérifier plusieurs fois et
« que je crois devoir rapporter ici. Je me

« procure ordinairement de ces sarcelles
« dès le commencement de mars ; alors
« les mâles sont ornés de leurs belles
« plumes : le temps de la mue arrive, ils
« deviennent aussi gris que leurs femelles,
« et restent dans cet état jusqu'au mois de
« janvier. Dans l'espace d'un mois, à cette
« époque, leurs plumes prennent une
« autre teinte. J'ai encore admiré ce chan-
« gement cette année : le mâle que j'ai est
« présentement aussi beau qu'il peut l'être;
« je l'ai vu aussi gris que la femelle. Il
« semble que la Nature n'ait voulu le
« parer que pour la saison des amours.

« Cet oiseau n'est pas des pays septen-
« trionaux ; il est sensible au froid : ceux
« que j'ai eus alloient toujours coucher au
« poulailler, et se tenoient au soleil ou
« auprès du feu de la cuisine. Ils sont
« tous morts d'accident, la plupart des
« coups de bec que les oiseaux plus forts
« qu'eux leur donnoient. Néanmoins j'ai
« lieu de croire que naturellement ils ne
« vivent pas long-temps, vu que leur
« croissance entière est prise en deux
« mois ou environ. »

LA SARCELLE D'ÉGYPTE *.

Quatrième espèce.

Cette sarcelle est à peu près de la grosseur de notre sarcelle commune (*première espèce*); mais elle a le bec un peu plus grand et plus large. La tête, le cou et la poitrine sont d'un brun roux ardent et foncé; tout le manteau est noir; il y a un trait de blanc dans l'aile; l'estomac est blanc, et le ventre est du même brun roux que la poitrine.

La femelle, dans cette espèce, porte à peu près les mêmes couleurs que le mâle; seulement elles sont moins fortes et moins nettement tranchées; le blanc de l'estomac est brouillé d'ondes brunes, et les couleurs de la tête et de la poitrine sont plutôt brunes que rousses. On nous a assuré que cette sarcelle se trouvoit en Égypte.

* Voyez les planches enluminées, n° 1000.

LA SARCELLE
DE MADAGASCAR *.
Cinquième espèce.

CETTE sarcelle est à peu près de la taille de notre petite sarcelle (*seconde espèce*) ; mais elle a la tête et le bec plus petits. Le caractère qui la distingue le mieux, est une large tache verd pale ou verd d'eau, placée derrière l'oreille, et encadrée dans du noir qui couvre le derrière de la tête et du cou. La face et la gorge sont blanches ; le bas du cou, jusque sur la poitrine, est joliment ouvragé de petits lisérés bruns dans du roux et du blanc. Cette dernière couleur est celle du devant du corps. Le dos et la queue sont teints et lustrés de verd sur fond noir ou noirâtre. Cette sarcelle nous a été envoyée de Madagascar.

* Voyez les planches enluminées, n° 770, sous la dénomination de *sarcelle mâle de Madagascar.*

LA SARCELLE DE COROMANDEL *.

Sixième espèce.

Les n°s 949 et 950 de nos planches enluminées représentent le mâle et la femelle de ces jolies sarcelles, qui nous ont été envoyées de la côte de Coromandel. Elles sont plus petites au moins d'un quart que nos sarcelles communes (*première espèce*). Leur plumage est composé de blanc et de brun noirâtre : le blanc règne sur le devant du corps ; il est pur dans le mâle, et mêlé de gris dans la femelle ; le brun noirâtre forme une calotte sur la tête, colore tout le manteau, et se marque sur le cou du mâle par taches et mouchetures, et par petites ondes transversales au bas de celui de la femelle ; de plus, l'aile du mâle brille, sur sa teinte noirâtre, d'un reflet verd et rougeâtre.

* Voyez les planches enluminées, n° 949, le mâle ; et n° 950, la femelle.

LA SARCELLE DE JAVA *.

Septième espèce.

Le plumage de cette sarcelle, sur le devant du corps, le haut du dos, et sur le cou, est richement ouvragé de festons noirs et blancs ; le manteau est brun ; la gorge est blanche ; la tête est coiffée d'un beau violet pourpré, avec un reflet verd aux plumes de l'occiput, lesquelles avancent sur la nuque, et semblent s'en détacher en forme de panaches ; la teinte violette reprend au bas de cette petite touffe, et forme une large tache sur les côtés du cou : elle en marque une semblable, accompagnée de deux taches blanches, sur les plumes de l'aile les plus voisines du corps. Cette sarcelle, qui nous est venue de l'île de Java, est de la taille de la sarcelle commune (*première espèce*).

* Voyez les planches enluminées, nº 930.

LA SARCELLE
DE LA CHINE *.

Huitième espèce.

CETTE belle sarcelle est très-remarquable par la richesse et la singularité de son plumage. Il est peint des plus vives couleurs, et relevé sur la tête par un magnifique panache verd et pourpre, qui s'étend jusqu'au-delà de la nuque ; le cou et les côtés de la face sont garnis de plumes étroites et pointues, d'un rouge orangé ; la gorge est blanche, ainsi que le dessus des yeux ; la poitrine est d'un roux pourpré ou vineux ; les flancs sont agréablement ouvragés de petits liserés noirs, et les pennes des ailes élégamment bordées

* Voyez les planches enluminées, nº 805, sous la dénomination de *sarcelle mâle de la Chine ;* et nº 806, sa femelle.



LA SARCELLE DE LA CHINE.

J. Pauquet. S.


NATURAL HISTORY

de traits blancs. Ajoutez à toutes ces beautés une singularité remarquable ; ce sont deux plumes, une de chaque côté, entre celles de l'aile les plus près du corps, qui, du côté extérieur de leur tige, portent des barbes d'une longueur extraordinaire, d'un beau roux orangé, liséré de blanc et de noir sur le bord, et qui forment comme deux éventails ou deux larges ailes de papillon relevées au-dessus du dos. Ces deux plumes singulières distinguent suffisamment cette sarcelle de toutes les autres, indépendamment de la belle aigrette qu'elle porte ordinairement flottante sur sa tête, et qu'elle peut relever. Les belles couleurs de ces oiseaux ont frappé les yeux des Chinois ; ils les ont représentés sur leurs porcelaines et sur leurs plus beaux papiers. La femelle, qu'ils y représentent aussi, y paroît toujours toute brune, et c'est en effet sa couleur, avec quelque mélange de blanc, comme on peut le voir au n° 806 de nos planches enluminées. Tous deux ont également le bec et les pieds rouges.

Cette belle sarcelle se trouve au Japon

comme à la Chine; car on la reconnoît dans l'oiseau *kimnodsui*, de la beauté duquel Kæmpfer parle avec admiration; et Aldrovande raconte que les envoyés du Japon qui de son temps vinrent à Rome, apportèrent, entre autres raretés de leur pays, des figures de cet oiseau.

LA SARCELLE DE FÉROÉ *.

Neuvième espèce.

CETTE sarcelle, qui est un peu moins grande que notre sarcelle commune (*première espèce*), a tout le plumage d'un gris blanc uniforme sur le devant du corps, du cou et de la tête ; seulement il est légèrement taché de noirâtre derrière les yeux, ainsi que sur la gorge et aux côtés de la poitrine; tout le manteau, avec le dessus de la tête et du cou, est d'un noirâtre mat et sans reflets. Ce sont là les seules et tristes couleurs de cet oiseau du Nord, et qui se trouve à l'île Féroé.

Toutes les espèces précédentes de sarcelles sont de l'ancien continent : celles dont nous allons parler appartiennent au

* Voyez les planches enluminées, nº 999, *sarcelle de l'île Féroé.*

nouveau ; et quoique les mêmes espèces des oiseaux aquatiques soient souvent communes aux deux mondes, néanmoins chacune de ces espèces de sarcelles paroît propre et particulière à un continent ou à l'autre ; et à l'exception de notre grande et de notre petite sarcelle (*première et seconde espèces*), aucune autre ne paroît se trouver dans tous deux.

LA SARCELLE SOUCROUROU *.

Dixième espèce.

Pour désigner cette sarcelle, nous adoptons le nom de *soucrourou* qu'on lui donne à Cayenne, où l'espèce en est commune. Elle est à peu près de la taille de notre sarcelle (*première espèce*). Le mâle a le dos richement festonné et ondé ; le cou, la poitrine et tout le devant du corps sont mouchetés de noirâtre sur un fond brun roussâtre ; au haut de l'aile est une belle plaque d'un bleu clair, au-dessous de laquelle est un trait blanc, et ensuite un miroir verd ; il y a aussi un large trait de blanc sur les joues ; le dessus de la tête est noirâtre, avec des reflets verds

* Voyez les planches enluminées, nº 966, *sarcelle mâle de Cayenne*, dite *le soucrourou*.

et pourprés. La femelle est toute brune.

Ces oiseaux se trouvent aussi à la Caroline, et vraisemblablement en beaucoup d'autres endroits de l'Amérique. Leur chair, au rapport de Barrère, est délicate et de bon goût.

LA SARCELLE SOUCROURETTE *.

Onzième espèce.

Quoique la sarcelle de Cayenne, représentée n° 403 de nos planches enluminées, soit de moindre taille que celle que M. Brisson donne, d'après Catesby, sous le nom de *sarcelle de Virginie*, la grande ressemblance dans les couleurs du plumage nous fait regarder ces deux oiseaux comme de la même espèce ; et nous sommes encore fort portés à les rapprocher de celle de la sarcelle soucrourou de Cayenne, dont nous venons de parler. C'est par cette raison que nous lui avons donné un nom qui indique ce

* Voyez les planches enluminées, n° 403, *sarcelle de Cayenne.*

rapport. En effet, la soucrourette a sur l'épaule la plaque bleue avec la zone blanche au-dessous, et ensuite le miroir verd, tout comme le soucrourou; le reste du corps et la tête sont couverts de taches d'un gris brun ondé de gris blanc, dont la figure de Catesby ne rend pas le mélange, ne présentant que du brun étendu trop uniformément; ce qui conviendroit à la femelle, qui, selon lui, est toute brune. Il ajoute que ces sarcelles viennent en grand nombre à la Caroline au mois d'août, et y demeurent jusqu'au milieu d'octobre, temps auquel on ramasse dans les champs le riz dont elles sont avides; et il ajoute qu'en Virginie, où il n'y a point de riz, elles mangent une espèce d'avoine sauvage qui croît dans les marécages; qu'enfin elles s'engraissent extrêmement par l'une et l'autre de ces nourritures, qui donnent à leur chair un goût exquis.

LA SARCELLE

A QUEUE ÉPINEUSE *.

Douzième espèce.

Cette espèce de sarcelle, naturelle à la Guiane, se distingue de toutes les autres par les plumes de sa queue, qui sont longues et terminées par un petit filet roide comme une épine, et formé par la pointe de la côte, prolongée d'une ligne ou deux au-delà des barbes de ces plumes, qui sont d'un brun noirâtre. Le plumage du corps est assez monotone, n'étant composé que d'ondes ou taches noirâtres, plus foncées au-dessus du corps, plus claires en-dessous, et festonnées de gris blanc dans un fond gris roussâtre ou jau-

* Voyez les planches enluminées, n° 967, la *sarcelle à queue épineuse de Cayenne.*

nâtre ; le haut de la tête est noirâtre, et deux traits de la même couleur, séparés par deux traits blancs, passent, l'un à la hauteur de l'œil, l'autre plus bas sur la joue; les pennes de l'aile sont également noirâtres. Cette sarcelle n'a guère que onze ou douze pouces de longueur.

LA SARCELLE ROUSSE
A LONGUE QUEUE *.

Treizième espèce.

CELLE-CI est un peu plus grande que la précédente, et en diffère beaucoup par les couleurs; mais elle s'en rapproche par le caractère de la queue longue et de ses pennes terminées en pointe, sans cependant avoir le brin effilé aussi nettement prononcé. Ainsi, sans prétendre réunir ces deux espèces, nous croyons néanmoins les devoir rapprocher. Celle-ci a le dessus de la tête, la face et la queue noirâtres; l'aile est de la même couleur, avec quelques reflets bleus et verds, et porte une tache blanche; le cou est d'un beau roux marron; les flancs sont teints

* Voyez les planches enluminées, n° 968, sous la dénomination de *sarcelle de la Guadeloupe*.

de cette même couleur, et le dessus du corps en est ondé sur du noirâtre.

Cette sarcelle nous a été envoyée de la Guadeloupe; M. Brisson l'a reçue de Saint-Domingue, et il lui rapporte, avec toute apparence de raison, le *chilcanauhtli*, sarcelle de la nouvelle Espagne de Fernandès, qui semble désigner la femelle de cette espèce par le nom de *colcanauhtli*.

LA SARCELLE BLANCHE ET NOIRE*, OU LA RELIGIEUSE.

Quatorzième espèce.

Une robe blanche, un bandeau blanc, avec coiffe et manteau noirs, ont fait donner le surnom de *religieuse* à cette sarcelle de la Louisiane, dont la taille est à peu près celle de nôtre sarcelle (*première espèce*). Le noir de sa tête est relevé d'un lustre de verd et de pourpre, et le bandeau blanc l'entoure par-derrière depuis les yeux. « Les pêcheurs de Terre-Neuve, « dit Edwards, appellent cet oiseau

* Voyez les planches enluminées, nº 948, *sarcelle de la Louisiane*, dite *la religieuse*.

« *l'esprit*, je ne sais par quelle raison, si ce « n'est qu'étant très-vif plongeur, il peut « reparoître l'instant après avoir plongé, « à une très-grande distance ; faculté qui « a pu réveiller dans l'imagination du « vulgaire les idées fantastiques sur les « apparitions des esprits. »

LA SARCELLE
DU MEXIQUE.

Quinzième espèce.

FERNANDÈS donne à cette sarcelle un nom mexicain (*metzcanauhtli*), qu'il dit signifier *oiseau de lune*, et qui vient de ce que la chasse s'en fait la nuit au clair de la lune. C'est, dit-il, une des plus belles espèces de ce genre : presque tout son plumage est blanc pointillé de noir, sur-tout à la poitrine ; les ailes offrent un mélange de bleu, de verd, de fauve, de noir et de blanc ; la tête est d'un brun noirâtre, avec des reflets de couleurs changeantes ; la queue, bleue en-dessous, noirâtre en-dessus, est terminée de blanc ; il y a une tache noire entre les yeux et le bec, qui est noir en-dessous, et bleu dans sa partie supérieure.

La femelle, comme dans toutes les

espèces de ce genre, diffère du mâle par ses couleurs, qui sont moins nettes et moins vives; et l'épithète que lui donne Fernandès (*avis stertrix junceti*), semble dire qu'elle sait abattre et couper les joncs, pour en former ou y poser son nid.

LA SARCELLE DE LA CAROLINE.

Seizième espèce.

CETTE sarcelle se trouve à la Caroline, vers l'embouchure des rivières à la mer, où l'eau commence à être salée. Le mâle a le plumage coupé de noir et de blanc, comme une pie; et la femelle, que Catesby décrit plus en détail, a la poitrine et le ventre d'un gris clair; tout le dessus du corps et les ailes sont d'un brun foncé; il y a une tache blanche de chaque côté de la tête, derrière l'œil, et une autre au bas de l'aile. Il est clair que c'est d'après cette livrée de la femelle que Catesby a donné le nom de *petit canard brun* à cette sarcelle, qu'il eût mieux fait d'appeler *sarcelle pie*, ou *sarcelle noire et blanche*. Nous lui laissons la dénomination de *sarcelle de la Caroline*, parce que nous n'avons pas connoissance que cette espèce se trouve en d'autres contrées.

LA SARCELLE BRUNE ET BLANCHE.

Dix-septième espèce.

CET oiseau, qu'Edwards donne sous le nom de *canard brun et blanc*, doit néanmoins être rangé dans la famille des sarcelles, puisqu'il est à peu près de la taille et de la figure de notre sarcelle (*première espèce*); mais la couleur du plumage est différente : elle est toute d'un brun noirâtre sur la tête, le cou et les pennes de l'aile; le brun foncé s'éclaircit jusqu'au blanchâtre sur le devant du corps, qui de plus est rayé transversalement de lignes brunes; il y a une tache blanche sur les côtés de la tête, et une semblable au coin du bec. Cette sarcelle ne craint pas la plus grande rigueur du froid, puisqu'elle est du nombre des oiseaux qui habitent le fond de la baie d'Hudson.

ESPÈCES

QUI ONT RAPPORT AUX CANARDS ET AUX SARCELLES.

Après la description et l'histoire des espèces bien reconnues et bien distinctes dans le genre nombreux des canards et des sarcelles, il nous reste à indiquer celles que semblent désigner les notices suivantes, afin de mettre les observateurs et les voyageurs à portée, en complétant ces notices, de reconnoître à laquelle des espèces ci-devant décrites elles peuvent se rapporter, ou si elles en sont en effet différentes, et si elles peuvent indiquer des espèces nouvelles.

I. Nous devons d'abord faire mention de ces canards nommés vulgairement *quatre-ailes*, dont il est parlé dans la *Collection académique*, en ces termes : « Vers 1680, parut dans le Bolonois une

« espèce de canards qui ont les ailes tour-« nées différemment des autres; les grosses « plumes s'écartant du corps et se jetant « au dehors, cela donne lieu au peuple de « croire et de dire qu'ils ont quatre ailes ». (*Collection académique*, partie étrangère, tome I, page 304.) Nous croyons que ce caractère pouvoit n'être qu'accidentel, par la simple comparaison du passage précédent avec le suivant. « M. l'abbé « Nollet a vu en Italie une troupe d'oies, « parmi lesquelles il y en avoit plusieurs « qui sembloient avoir quatre ailes; mais « cette apparence, qui n'avoit pas lieu « quand l'oiseau voloit, étoit causée par « le renversement de l'aileron, ou der-« nière portion de l'aile, qui tenoit les « grandes plumes relevées, au lieu de les « coucher le long du corps. Ces oies « étoient venues d'une même couvée, « avec d'autres qui portoient leurs ailes « à l'ordinaire, ainsi que la mère; mais « le père avoit les ailerons repliés ». (*Histoire de l'académie*, 1750, page 7.)

Ainsi ces canards, comme ces oies à quatre ailes, ne doivent pas être consi-

dérés comme des espèces particulières, mais comme des variétés très-accidentelles, et même individuelles, qui peuvent se trouver dans toute espèce d'oiseaux.

II. Le canard ou plutôt la très-petite sarcelle qu'indique Rzaczynski dans le passage suivant: *Lithuana Polesia alit anates innumeras, inter quas.... sunt... in cavis arborum natæ, molem sturni non excedentes.* (*Hist.* pag. 269.) Si cet auteur est exact au sujet de la taille singulièrement petite qu'il donne à cette espèce, nous avouons qu'elle ne nous est pas connue.

III. Le canard de Barbarie à tête blanche, du docteur Shaw, qui n'est point le même que le canard musqué, et qui doit plutôt se rapporter aux sarcelles, puisqu'il n'est, dit-il, que de la *taille du vanneau* : il a le bec large, épais et bleu, la tête toute blanche et le corps couleur de feu.

IV. L'*anas platyrhinchos* du même docteur Shaw, qu'il appelle mal-à-propos *pélican de Barbarie*, puisque rien n'est plus éloigné d'un pélican qu'un canard ; celui-ci d'ail-

leurs est aussi petit que le précédent : il a les pieds rouges ; le bec plat, large, noir et dentelé ; la poitrine, le ventre et la tête de couleur de feu ; le dos est plus foncé, et il y a trois taches, une bleue, une blanche et une verte, sur l'aile.

V. L'espèce que le même voyageur donne également sous la mauvaise dénomination de *pélican de Barbarie à petit bec*. « Celui-ci, « dit-il, est un peu plus gros que le précé- « dent : il a le cou rougeâtre et la tête or- « née d'une petite touffe de plumes tan- « nées ; son ventre est tout blanc, et son « dos bigarré de quantité de raies blanches « et noires ; les plumes de la queue sont « pointues, et les ailes sont chacune mar- « quées de deux taches contiguës, l'une « noire et l'autre blanche ; l'extrémité du « bec est noire, et les pieds sont d'un bleu « plus foncé que ceux du vanneau ». Cette espèce nous paroît très-voisine de la précédente.

VI. Le *turpan* ou *tourpan*, canard de Sibérie, trouvé par M. Gmelin aux environs de Selengensk, et dont il donne une notice trop courte pour qu'on puisse le

reconnoître : cependant il paroît que ce même canard tourpan se retrouve à Kamtschatka, et que même il est commun à Ochotsk, où l'on en fait, à l'embouchure même de la rivière Ochotska, une grande chasse en bateaux, que décrit Krachenninikow. Nous observerons au sujet de ce voyageur, qu'il dit avoir rencontré onze espèces de canards ou sarcelles au Kamtschatka, dans lesquelles nous n'avons reconnu que le tourpan et le canard à longue queue de Terre-Neuve : les neuf autres se nomment, selon lui, *selosni*, *tchirki*, *krohali*, *gogoli*, *lutki*, *tcherneti*, *pulonosi*, *suasi* et *canard montagnard*. « Les quatre « premiers, dit-il, passent l'hiver dans les « environs des sources ; les autres arrivent « au printemps et s'en retournent en au- « tomne comme les oies ». On peut croire que plusieurs de ces espèces se reconnoîtroient dans celles que nous avons décrites, si l'observateur avoit pris soin de nous en dire autre chose que leurs noms.

VII. Le petit canard des Philippines, appelé à Lucon *saloyazir*, et qui n'étant

pas, suivant l'expression de Camel, *plus gros que le poing*, doit être regardé comme une espèce de sarcelle.

VIII. Le *woures-feique* ou *l'oiseau cognée* de Madagascar, espèce de canard, « ainsi « nommé par ces insulaires, dit François « Cauche, parce qu'il a sur le front une « excroissance de chair noire, ronde, « et qui va se recourbant un peu sur le « bec, à la manière de leurs cognées. Au « reste, ajoute ce voyageur, cette espèce « a la grosseur de nos oisons, et le plu- « mage de nos canards ». Nous ajouterons qu'il se pourroit que ce n'en fût qu'une variété *.

IX. Les deux espèces de canards et les deux de sarcelles que M. de Bougainville a vues aux îles Malouines ou Falkland, et

* Flaccourt nomme trois ou quatre espèces de sarcelles ou *sivire*, qu'il dit se trouver dans cette même île de Madagascar: *tahie*, son cri semble articuler ce nom; elle a les ailes, le bec et les pieds noirs; *halive*, a le bec et les pieds rouges; *hach*, a le plumage gris, avec les ailes rayées de verd et de blanc; *tatach*, est une espèce d'halive, mais plus petite.

dont il dit que les premiers ne diffèrent pas beaucoup de ceux de nos contrées, en ajoutant néanmoins qu'on en tua quelques uns de tout noirs, et d'autres tout blancs. Quant aux deux sarcelles, l'une est, dit-il, *de la taille du canard*, et a le bec bleu; l'autre est beaucoup plus petite, et l'on en vit de ces dernières qui avoient les plumes du ventre *teintes d'incarnat.* Du reste, ces oiseaux sont en grande abondance dans ces îles, et du meilleur goût.

X. Ces canards du détroit de Magellan qui, suivant quelques voyageurs, construisent leurs nids d'une façon toute particulière, d'un limon pétri et enduit avec la plus grande propreté; si pourtant cette relation est aussi vraie qu'à plusieurs traits elle nous paroît suspecte et peu sûre.

XI. Le *canard peint de la nouvelle Zélande*, ainsi nommé dans le *second Voyage du capitaine Cook*, et décrit dans les termes suivans : « Il est de la taille du canard « musqué, et les couleurs de son plumage « sont agréablement variées. Le mâle et

« la femelle portent une tache blanche « sur chaque aile. La femelle est blanche « à la tête et au cou ; mais toutes les « autres plumes, ainsi que celles de la « tête et du cou du mâle, sont brunes et « variées. »

XII. Le *canard sifflant à bec mou*, autrement appelé *canard gris bleu de la nouvelle Zélande*, remarquable en ce que le bec est d'une substance molle et comme cartilagineuse, de manière qu'il ne peut guère se nourrir qu'en ramassant et, pour ainsi dire, suçant les vers que le flot laisse sur la grève.

XIII. Le *canard à crête rouge*, encore de la nouvelle Zélande, mais dont l'espèce n'y est pas commune, et n'a été trouvée que sur la rivière, au fond de la baie Dusky. Ce canard, qui n'est qu'un peu plus gros que la sarcelle, est d'un gris noir très-luisant au-dessus du dos, et d'une couleur de suie grisâtre foncée au ventre ; le bec et les pieds sont couleur de plomb ; l'iris de l'œil est doré, et il a une crête rouge sur la tête.

XIV. Enfin Fernandès donne dix es-

pèces comme étant du genre du canard, dont nous ne pouvons faire mention, jusqu'à ce que de nouvelles observations ou l'inspection des objets viennent servir à les compléter et à les faire reconnoître.

LES PÉTRELS.

De tous les oiseaux qui fréquentent les hautes mers, les pétrels sont les plus marins : du moins ils paroissent être les plus étrangers à la terre, les plus hardis à se porter au loin, à s'écarter et même s'égarer sur le vaste océan; car ils se livrent, avec autant de confiance que d'audace, au mouvement des flots, à l'agitation des vents, et paroissent braver les orages. Quelque loin que les navigateurs se soient portés, quelqu'avant qu'ils aient pénétré, soit du côté des poles, soit dans les autres zones, ils ont trouvé ces oiseaux qui sembloient les attendre et même les devancer sur les parages les plus lointains et les plus orageux; par-tout ils les ont vus se jouer avec sécurité, et même avec gaieté, sur cet élément terrible dans sa fureur, et devant lequel l'homme le plus intrépide est forcé de pâlir, comme si la Nature l'attendoit là pour lui faire avouer

combien l'instinct et les forces qu'elle a départis aux êtres qui nous sont inférieurs, ne laissent pas d'être au-dessus des puissances combinées de notre raison et de notre art.

Pourvus de longues ailes, munis de pieds palmés, les pétrels ajoutent à l'aisance et à la légéreté du vol, à la facilité de nager, la singulière faculté de courir et de marcher sur l'eau, en effleurant les ondes par le mouvement d'un transport rapide, dans lequel le corps est horizontalement soutenu et balancé par les ailes, et où les pieds frappent alternativement et précipitamment la surface de l'eau. C'est de cette marche sur l'eau que vient le nom *pétrel* : il est formé de *Peter* (Pierre), ou de *Petrill* (Pierrot, ou petit Pierre), que les matelots anglois ont imposé à ces oiseaux, en les voyant courir sur l'eau comme l'apôtre saint Pierre y marchoit.

Les espèces de pétrels sont nombreuses. Ils ont tous les ailes grandes et fortes; cependant ils ne s'élèvent pas à une grande hauteur, et communément ils rasent l'eau dans leur vol. Ils ont trois

doigts unis par une membrane ; les deux doigts latéraux portent un rebord à leur partie extérieure ; le quatrième doigt n'est qu'un petit éperon qui sort immédiatement du talon, sans articulation ni phalange *.

Le bec, comme celui de l'albatross, est articulé et paroît formé de quatre pièces, dont deux, comme des morceaux surajoutés, forment les extrémités des mandibules ; il y a de plus le long de la mandibule supérieure, près de la tête, deux petits tuyaux ou rouleaux couchés, dans lesquels sont percées les narines. Par sa conformation totale, ce bec sembleroit être celui d'un oiseau de proie ; car il est épais, tranchant et crochu à son extrémité. Au reste, cette figure du bec n'est pas entièrement uniforme dans tous les pétrels ; il y a même assez de différence pour qu'on puisse en tirer un caractère qui établit une division dans la famille

* Willughby appelle cet éperon ou ergot, un *petit doigt de derrière*, n'ayant pas l'idée d'une pointe sortant immédiatement du talon.

de ces oiseaux. En effet, dans plusieurs espèces, la seule pointe de la mandibule supérieure est recourbée en croc; la pointe de l'inférieure, au contraire, est creusée en gouttière et comme tronquée en manière de cuiller, et ces espèces sont celles des pétrels simplement dits.

Dans les autres, les pointes de chaque mandibule sont aiguës, recourbées, et font ensemble le crochet. Cette différence de caractère a été observée par M. Brisson, et il nous paroît qu'on ne doit pas la rejeter ou l'omettre, comme le veut M. Forster, et nous nous en servirons pour établir dans la famille des pétrels la seconde division sous laquelle nous rangerons les espèces que nous appellerons *pétrels-puffins*.

Tous ces oiseaux, soit pétrels, soit puffins, paroissent avoir un même instinct et des habitudes communes pour faire leurs nichées. Ils n'habitent la terre que dans ce temps, qui est assez court; et comme s'ils sentoient combien ce séjour leur est étranger, ils se cachent ou plutôt ils s'enfouissent dans des trous sous les

rochers au bord de la mer. Ils font entendre du fond de cès trous leur voix désagréable, que l'on prendroit le plus souvent pour le croassement d'un reptile. Leur ponte n'est pas nombreuse. Ils nourrissent et engraissent leurs petits en leur dégorgeant dans le bec la substance à demi digérée et déja réduite en huile, des poissons dont ils font leur principale et peut-être leur unique nourriture. Mais une particularité dont il est très-bon que les dénicheurs de ces oiseaux soient avertis, c'est que quand on les attaque, la peur ou l'espoir de se défendre leur fait rendre l'huile dont ils ont l'estomac rempli : ils la lancent au visage et aux yeux du chasseur; et comme leurs nids sont le plus souvent situés sur des côtes escarpées, dans des fentes de rochers, à une grande hauteur, l'ignorance de ce fait a coûté la vie à quelques observateurs.

M. Forster remarque que Linnæus a peu connu les pétrels, puisqu'il n'en compte que six espèces, tandis que, par sa propre observation, M. Forster en a reconnu douze nouvelles espèces dans les

seules mers du Sud. Mais nous desirerions que ce savant navigateur nous eût donné les descriptions de toutes ces espèces ; et nous ne pouvons, en attendant, que présenter ce que nous en savons d'ailleurs.

LE PÉTREL CENDRÉ *.

Première espèce.

Ce pétrel habite dans les mers du Nord. Clusius le compare, pour la grandeur, à une poule moyenne ; M. Rolandson Martin, observateur suédois, le dit de la grosseur d'une corneille ; et le premier de ces auteurs lui trouve dans le port et dans la figure quelque chose du faucon. Son bec, fortement articulé et très-crochu, est en effet un bec de proie ; le croc de la partie supérieure et la gouttière tronquée qui termine l'inférieure, sont d'une couleur jaunâtre, et le reste du bec, avec les deux tuyaux des narines, sont noirâtres dans l'individu mort que nous

* Voyez les planches enluminées, n° 59, sous la dénomination de *pétrel de l'île de Saint-Kilda.*

Haff-hert, aux îles Féroé ; *hav-hest*, dans Pontoppidan ; *scepferd*, par les Allemands.



LE PÉTREL *Cendré* 9

J. Panquet. S.


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

décrivons : mais on assure que le bec est rouge par-tout, ainsi que les pieds, dans l'oiseau vivant. Le plumage du corps est d'un blanc cendré ; le manteau est d'un cendré bleu, et les pennes de l'aile sont d'un bleu plus foncé et presque noir. Les plumes sont très-serrées, très-fournies, et garnies en-dessous d'un duvet épais et fin, dont la peau du corps est par-tout revêtue.

Les observateurs s'accordent à donner le nom de *haff-hert* ou *hav-hest* (cheval de mer) à cet oiseau; et c'est, selon Pontoppidan, « parce qu'il rend un son semblable au hennissement du cheval, et « que le bruit qu'il fait en nageant, approche du trot de ce quadrupède ». Mais il n'est pas aisé de concevoir comment un oiseau qui nage, fait le bruit d'un cheval qui trotte; et n'est-ce pas plutôt à cause de la course du pétrel sur l'eau, qu'on lui aura donné cette dénomination? Le même auteur ajoute que ces oiseaux ne manquent pas de suivre les bateaux qui vont à la pêche des chiens de mer, pour attendre que les pêcheurs jettent

les entrailles de ces animaux. Il dit qu'ils s'acharnent aussi sur les baleines mortes ou blessées, dès qu'elles surnagent; que les pêcheurs tuent ces pétrels un à un à coups de bâton, sans que le reste de la troupe désempare. C'est d'après cet acharnement que M. Rolandson Martin leur applique le nom de *mallemucke;* mais, comme nous l'avons dit, ce nom appartient à un goéland.

On trouve ces pétrels cendrés depuis le soixante-deuxième degré de latitude nord, jusque vers le quatre-vingtième. Ils volent entre les glaces de ces parages; et lorsqu'on les voit fuir de la pleine mer pour chercher un abri, c'est, comme dans l'*oiseau de tempête* ou *petit pétrel**, un indice pour les navigateurs que l'orage est prochain.

* Voyez ci-après l'article de l'*oiseau de tempête*.


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



LE PÉTREL *Blanc et Noir*, ou LE DAMIER

J. J. Pauquet S.

LE PÉTREL BLANC ET NOIR,

OU

LE DAMIER *.

Seconde espèce.

Le plumage de ce pétrel, marqué de blanc et de noir, coupé symétriquement et en manière d'échiquier, l'a fait appeler *damier* par tous nos navigateurs. C'est dans le même sens que les Espagnols l'ont nommé *pardelas*, et les Portugais, *pintado*, nom adopté aussi par les Anglois, mais qui, pouvant faire équivoque avec celui de la *pintade*, ne doit point être admis ici, outre que celui de *damier* exprime et désigne mieux la distribution du blanc et du noir par taches nettes et tranchées dans le plumage de cet oiseau.

* Voyez les planches enluminées, n° 964.

Il est à peu près de la grosseur d'un pigeon commun; et comme dans son vol il en a l'air et le port, ayant le cou court, la tête ronde, quatorze ou quinze pouces de longueur, et seulement trente-deux ou trente-trois d'envergure, les navigateurs l'ont souvent appelé *pigeon de mer*.

Le damier a le bec et les pieds noirs. Le doigt extérieur est composé de quatre articulations; celui du milieu, de trois, et l'intérieur, de deux seulement; et à la place du petit doigt, est un ergot pointu, dur, long d'une ligne et demie, et dont la pointe se dirige en dedans. Le bec porte au-dessus les deux petits tuyaux ou rouleaux dans lesquels sont percées les narines. La pointe de la mandibule supérieure est courbée : celle de l'inférieure est taillée en gouttière et comme tronquée; et ce caractère place le damier dans la famille des pétrels, et le sépare de celle des puffins. Il a le dessus de la tête noir, les grandes plumes des ailes de la même couleur, avec des taches blanches. La queue est frangée de blanc et de noir; et

lorsqu'elle est développée, elle ressemble, dit Frezier, à une écharpe de deuil. Son ventre est blanc, et le manteau est régulièrement comparti par taches de blanc et de noir. Cette description se rapporte parfaitement à celle que Dampier a faite du *pintado*. Au reste, le mâle et la femelle ne diffèrent pas sensiblement l'un de l'autre par le plumage ni par la grosseur.

Le damier, ainsi que plusieurs autres pétrels, est habitant né des mers antarctiques; et si Dampier le regarde comme appartenant à la zone tempérée australe, c'est que ce voyageur ne pénétroit pas assez avant dans les mers froides de cette région, pour y suivre le damier; car il l'eût trouvé jusqu'aux plus hautes latitudes. Le capitaine Cook nous assure que ces pétrels, ainsi que les pétrels bleus, fréquentent chaque portion de l'Océan austral dans les latitudes les plus élevées. Les meilleurs observateurs conviennent même qu'il est très-rare d'en rencontrer avant d'avoir passé le tropique; et il paroît en effet, par plusieurs relations,

que les premières plages où l'on commence à trouver ces oiseaux en nombre, sont dans les mers voisines du cap de Bonne-Espérance; on les rencontre aussi vers les côtes de l'Amérique, à la latitude correspondante. L'amiral Anson les chercha inutilement à l'île de Juan-Fernandès; néanmoins il y remarqua plusieurs de leurs trous, et il jugea que les chiens sauvages qui sont répandus dans cette île, les en avoient chassés ou les avoient détruits : mais peut-être dans une autre saison y eût-il rencontré ces oiseaux, supposé que celle où il les chercha ne fût pas celle de la nichée; car, comme nous l'avons dit, il paroît qu'ils n'habitent la terre que dans ce temps, et qu'ils passent leur vie en pleine mer, se reposant sur l'eau lorsqu'elle est calme, et y séjournant même quand les flots sont émus; car on les voit se poser dans l'intervalle qui sépare deux lames d'eau, y rester les ailes ouvertes, et se relever avec le vent.

D'après ces habitudes d'un mouvement presque continuel, leur sommeil ne peut qu'être fort interrompu : aussi les entend-

on voler autour des vaisseaux à toutes les heures de la nuit [1]; souvent on les voit se rassembler le soir sous la poupe, nageant avec aisance, s'approchant du navire avec un air familier, et faisant entendre en même temps leur voix aigre et enrouée, dont la finale a quelque chose du cri du goéland [2].

Dans leur vol, ils effleurent la surface de l'eau, et y mouillent de temps en temps leurs pieds qu'ils tiennent pendans. Il paroît qu'ils vivent du frai de poisson qui flotte sur la mer [3]: néanmoins on voit le damier s'acharner, avec la foule des autres oiseaux de mer, sur les cadavres des baleines. On le prend à l'hameçon avec un morceau de chair; quelquefois aussi il s'embarrasse les ailes dans les lignes qu'on laisse flotter à l'arrière du vaisseau. Lorsqu'il est pris et qu'on le met

[1] Observations de M. le vicomte de Querhoent.

[2] Ce fait et les suivans sont tirés des mémoires communiqués par le même observateur.

[3] Dans l'estomac de ceux que j'ai ouverts, je n'ai jamais trouvé de poisson, mais un mucilage blanc et épais, que je crois être du frai de poisson.

à terre ou sur le pont du navire, il ne fait que sauter sans pouvoir marcher ni prendre son essor au vol; et il en est de même de la plupart de ces oiseaux marins, qui sans cesse volent et nagent au large : ils ne savent pas marcher sur un terrain solide, et il leur est également impossible de s'élever pour reprendre leur vol; on remarque même que sur l'eau ils attendent, pour s'en séparer, l'instant où la lame et le vent les soulèvent et les lancent.

Quoique les damiers paroissent ordinairement en troupes au milieu des vastes mers qu'ils habitent, et qu'une sorte d'instinct social semble les tenir rassemblés, on assure qu'un attachement plus particulier et très-marqué tient unis le mâle et la femelle; qu'à peine l'un se pose sur l'eau, que l'autre aussitôt vient l'y joindre; qu'ils s'invitent réciproquement à partager la nourriture que le hasard leur fait rencontrer; qu'enfin si l'un des deux est tué, la troupe entière donne, à la vérité, des signes de regret en s'abattant et demeurant quelques instans autour du mort, mais que celui qui survit donne des

marques évidentes de tendresse et de douleur : il becquète le corps de son compagnon, comme pour essayer de le ranimer, et il reste encore tristement et longtemps auprès du cadavre, après que la troupe entière s'est éloignée *.

* Suite des observations faites par M. le vicomte de Querhoent dans ses navigations, et qu'il a eu la bonté de nous communiquer.

LE PÉTREL ANTARCTIQUE,

OU

DAMIER BRUN.

Troisième espèce.

Ce pétrel ressemble au damier, à l'exception de la couleur de son plumage, dont les taches, au lieu d'être noires, sont brunes sur le fond blanc. La dénomination de *pétrel antarctique* que lui donne le capitaine Cook, semble lui convenir parfaitement, parce qu'on ne le rencontre que sous les hautes latitudes australes, et lorsque plusieurs autres espèces de pétrels, communes dans les latitudes inférieures, et en particulier celle du damier noir, ne paroissent plus.

Voici ce que nous lisons dans le second Voyage de ce grand navigateur, sur cette nouvelle espèce de pétrels : «Par soixante-

« sept degrés quinze minutes latitude sud, « nous apperçûmes plusieurs baleines « jouant autour des îles de glace ; deux « jours auparavant nous avions remar- « qué plusieurs troupes de *pintades* brunes « et blanches, que je nommai *pétrels an- « tarctiques*, parce qu'ils paroissoient in- « digènes à cette région : ils sont à tous « égards de la forme des *pintades* (damiers), « dont ils ne diffèrent que par la couleur ; « la tête et l'avant du corps de ceux-ci sont « bruns, et l'arrière du dos, la queue et « les extrémités des ailes sont de couleur « blanche ». Et dans un autre endroit, il dit : « Tandis qu'on ramassoit de la glace, « nous prîmes deux *pétrels antarctiques*, et « en les examinant nous persistâmes à les « croire de la famille des pétrels : ils sont « à peu près de la grandeur d'un gros pi- « geon ; les plumes de la tête, du dos, et « une partie du côté supérieur des ailes « sont d'un brun léger ; le ventre et le « dessous des ailes sont blancs ; les plumes « de la queue sont blanches aussi, mais « brunes à la pointe. Je remarquai que ces « oiseaux avoient plus de plumes que ceux

« que nous avions vus, tant la Nature a « pris soin de les vêtir suivant le climat « qu'ils habitent. Nous n'avons trouvé ces « pétrels que parmi les glaces. »

Néanmoins ces pétrels si fréquens entre les îles de glace flottantes, disparoissent, ainsi que tous les autres oiseaux, quand on approche de cette glace fixe, dont la formidable couche s'étend déja bien loin dans les régions polaires du continent austral : c'est ce que nous apprend ce grand navigateur, le premier et le dernier peut-être des mortels qui ait osé affronter les confins de cette barrière de glace que pose lentement la Nature à mesure que notre globe se refroidit. « Depuis « notre arrivée au milieu des glaces, dit-il, « aucun pétrel antarctique ne frappa plus « nos regards. »

LE PÉTREL BLANC,

OU

PETREL DE NEIGE.

Quatrième esp ce.

Ce pétrel est bien désigné par la dénomination de *pétrel de neige*, non seulement à cause de la blancheur de son plumage, mais parce qu'on le rencontre toujours dans le voisinage des glaces, et qu'il en est, pour ainsi dire, le triste avant-coureur dans les mers australes. Avant d'avoir vu de près ces oiseaux, M. Cook ne les désigna d'abord que sous le nom d'*oiseaux blancs ;* mais ensuite il les reconnut à la conformation de leur bec pour être du genre des pétrels. Leur grosseur est celle d'un pigeon ; le bec est d'un noir bleuâtre ; les pieds sont bleus, et il paroît que le plumage est entièrement blanc.

« Quand nous approchions d'une large

« traînée de glace solide, dit M. Forster, « savant et laborieux compagnon de l'il- « lustre Cook, nous observions à l'horizon » une réflexion blanche, qu'on appelle, « sur les vaisseaux du Groenland, le *cligno-* « *tement de la glace* ; de sorte qu'à l'appa- « rition de ce phénomène nous étions sûrs « de rencontrer les glaces à peu de lieues ; « et c'étoit alors aussi que nous apperce- « vions communément des volées de pé- « trels blancs de la grosseur des pigeons, « que nous avons appelés *pétrels de neige*, « et qui sont les avant-coureurs de la « glace. »

Ces pétrels blancs, mêlés aux pétrels antarctiques, paroissent avoir constamment accompagné ces courageux navigateurs dans toutes leurs traversées et dans leurs routes croisées au milieu des îles de glace, et jusqu'au voisinage de l'immense glacière de ce pole. Le vol de ces oiseaux sur les flots, et le mouvement de quelques cétacés dans cette onde glaciale, sont les derniers et les seuls objets qui répandent un reste de vie sur la scène de la Nature expirante dans ces affreux parages.

LE PÉTREL BLEU.

Cinquième espèce.

Le pétrel bleu, ainsi nommé parce qu'il a le plumage gris bleu, aussi-bien que le bec et les pieds, ne se rencontre non plus que dans les mers australes, depuis les vingt-huit ou trente degrés et au-delà, dans toutes les latitudes, en allant vers le pole. M. Cook fut accompagné depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au quarante-unième degré par des troupes de ces pétrels bleus et par des troupes de damiers, que la grosse mer et les vents sembloient ne rendre que plus nombreuses ; ensuite il revit les pétrels bleus par les cinquante-cinquième et jusqu'au cinquante-huitième degré ; et sans doute ils se trouvent de même dans tous les points intermédiaires de ces latitudes australes.

Ce qu'on remarque comme chose particulière dans ces pétrels bleus, c'est la

grande largeur de leur bec et la forte épaisseur de leur langue : ils sont un peu moins grands que les pétrels blancs. Dans la teinte de gris bleu qui couvre tout le dessus du corps, on voit une bande plus foncée, coupant en travers les ailes et le bas du dos ; le bout de la queue est aussi de cette même teinte bleu foncé ou noirâtre ; le ventre et le dessous des ailes sont d'un blanc bleuâtre ; leur plumage est épais et fourni.

« Les pétrels bleus qu'on voit dans cette « mer immense (entre l'Amérique et la « nouvelle Zélande), dit M. Forster, ne « sont pas moins à l'abri du froid que les « pinguins. Deux plumes au lieu d'une « sortent de chaque racine ; elles sont po-« sées l'une sur l'autre, et forment une « couverture très-chaude. Comme ils sont « continuellement en l'air, leurs ailes « sont très-fortes et très-longues. Nous « en avons trouvé entre la nouvelle Zé-« lande et l'Amérique à plus de sept cents « lieues de terre ; espace qu'il leur seroit « impossible de traverser, si leurs os et « leurs muscles n'étoient pas d'une fer-

« meté prodigieuse, et s'ils n'étoient point « aidés par de longues ailes.

« Ces oiseaux navigateurs, continue M. « Forster, vivent peut-être un temps con- « sidérable sans alimens...... Notre expé- « rience démontre et confirme, à quel- « ques égards, cette supposition. Lorsque « nous blessions quelques uns de ces pé- « trels, ils jetoient à l'instant une grande « quantité d'alimens visqueux, digérés « depuis peu, que les autres avaloient sur- « le-champ avec une avidité qui indi- « quoit un long jeûne. Il est probable « qu'il y a dans ces mers glaciales plu- « sieurs espèces de *mollusca* qui montent « à la surface de l'eau dans un beau « temps, et qui servent de nourriture à « ces oiseaux. »

Le même observateur retrouva ces pétrels en très-grand nombre, et rassemblés pour nicher, à la nouvelle Zélande. « Les uns voloient; d'autres étoient au « milieu des bois, dans des trous en terre, « sous des racines d'arbres, dans les cre- « vasses des rochers, où on ne pouvoit « les prendre, et où sans doute ils font

« leurs petits. Le bruit qu'ils faisoient « ressembloit au croassement des gre- « nouilles. Aucun ne se montroit pendant « le jour ; mais ils voloient beaucoup « pendant la nuit. »

Ces pétrels bleus étoient de l'espèce à large bec que nous venons de décrire ; mais M. Cook semble en indiquer une autre dans le passage suivant.

« Nous tuâmes des pétrels : plusieurs « étoient de l'espèce bleue ; mais ils n'a- « voient pas un large bec, comme ceux « dont j'ai parlé plus haut, et les extré- « mités de leur queue étoient teintes de « blanc, au lieu d'un bleu foncé. Nos na- « turalistes disputoient pour savoir si cette « forme de bec et cette nuance de couleur « distinguoient seulement le mâle de la « femelle. Il n'est pas probable qu'il y « ait une telle différence de conformation « dans le bec entre le mâle et la femelle « d'une même espèce ; et il paroît que l'on « doit admettre ici deux espèces de pétrel « bleu : la première à large bec, et la « seconde à bec étroit, avec la pointe de « la queue blanche. »

LE TRÈS-GRAND PÉTREL,

QUEBRANTAHUESSOS DES ESPAGNOLS.

Sixième espèce.

QUEBRANTAHUESSOS veut dire *briseur d'os*, et cette dénomination est sans doute relative à la force du bec de ce grand oiseau, que l'on dit approcher en grosseur de l'albatros. Nous ne l'avons pas vu ; mais M. Forster, naturaliste aussi savant qu'exact, indique sa grandeur, et le range sous le genre des pétrels. Dans un autre endroit il dit : « Nous trouvâmes à « la terre des États des pétrels gris, de la « taille des albatros, et de l'espèce que les « Espagnols nomment *quebrantahuessos*, « ou briseurs d'os ». Les matelots de l'équipage appeloient cet oiseau *mère carey ;* ils le mangeoient et le trouvoient assez bon. Un trait de naturel qui l'assimile encore

aux pétrels, c'est de ne guère paroître près des vaisseaux qu'à l'approche du gros temps. Ceci est rapporté dans l'*Histoire générale des voyages :* on y a joint, au sujet de cet oiseau, quelques détails de description, mais qui nous paroissent trop peu sûrs pour les adopter.

LE PÉTREL-PUFFIN *.

Septième espèce.

Le caractère de la branche des puffins, dans la famille des pétrels, est, comme nous l'avons dit, dans le bec, dont la mandibule inférieure a la pointe crochue et recourbée en bas, ainsi que la supérieure; conformation sans doute très-peu avantageuse à l'oiseau, et qui, dans l'usage de son bec et dans l'action de saisir, prête très-peu de force et d'appui à la mandibule supérieure sur cette partie fuyante de la mandibule inférieure. Du reste, les deux narines sont percées en forme de petits tuyaux, comme dans tous les pétrels; et la conformation des pieds avec l'ergot au talon, ainsi que toute l'habitude du corps, est la même. Ce

* Voyez les planches enluminées, nº 962, sous le nom de *puffin*.

pétrel-puffin a quinze pouces de longueur totale. Il a la poitrine et le ventre blancs ; une teinte de gris jetée sur tout le dessus du corps, assez claire sur la tête, et qui devient plus foncée et bleuâtre sur le dos : ce gris bleu devient tout-à-fait noirâtre sur les ailes et la queue, de manière cependant que chaque plume paroît frangée ou festonnée d'une teinte plus claire.

Ces oiseaux appartiennent à nos mers, et paroissent avoir leur rendez-vous aux îles *Sorlingues*, mais plus particulièrement encore à l'îlet ou écueil à la pointe sud de l'île de *Man*, appelé par les Anglois *the Calf of Man* : ils y arrivent en foule au printemps, et commencent par faire la guerre aux lapins, qui en sont les seuls habitans ; ils les chassent de leurs trous pour s'y nicher. Leur ponte est de deux œufs, dont l'un, dit-on, reste ordinairement infécond ; mais Willughby assure positivement qu'ils ne pondent qu'un seul œuf. Dès que le petit est éclos, la mère le quitte de grand matin pour ne revenir que le soir, et c'est pendant la nuit qu'elle le nourrit, en le gorgeant

par intervalles de la substance du poisson qu'elle pêche tout le jour à la mer. L'aliment, à demi digéré dans son estomac, se convertit en une sorte d'huile qu'elle donne à son petit. Cette nourriture le rend extrêmement gras ; et dans ce temps, quelques chasseurs vont cabaner sur la petite île, où ils font grande et facile capture de ces jeunes oiseaux en les prenant dans leurs terriers : mais ce gibier, pour devenir mangeable, a besoin d'être mis dans le sel, afin de tempérer en partie le mauvais goût de sa graisse excessive. Willughby, dont nous venons d'emprunter ces faits, ajoute que, comme les chasseurs ont coutume de couper un pied à chacun de ces oiseaux pour faire à la fin le compte total de leurs prises, le peuple s'est persuadé là-dessus qu'ils naissoient avec un seul pied.

Klein prétend que le nom de *puffin* ou *pupin* est formé d'après le cri de l'oiseau. Il remarque que cette espèce a ses temps d'apparition et de disparition ; ce qui doit être en effet pour des oiseaux qui ne surgissent guère sur aucune terre que pour

le besoin d'y nicher, et qui du reste se portent en mer, tantôt vers une plage, et tantôt vers une autre, toujours à la suite des colonnes des petits poissons voyageurs, ou des amas de leurs œufs, dont ils se nourrissent également.

Au reste, quoique les observations que nous venons de rapporter aient toutes été faites dans la mer du Nord, il paroît que l'espèce de ce pétrel-puffin n'est pas uniquement attachée au climat de notre pole, mais qu'elle est commune à toutes les mers; car on peut la reconnoître dans le *friseur d'eau* (shear-water) *de la Jamaïque* de Brown, et dans l'*artenna* d'Aldrovande; en sorte qu'il paroît fréquenter également les différentes plages de l'Océan, et même se porter sur la Méditerranée, et jusqu'au golfe Adriatique et aux îles *Tremiti*, autrefois nommées *îles de Diomède.* Tout ce qu'Aldrovande dit tant sur la figure que sur les habitudes naturelles de son *artenna,* convient à notre pétrel-puffin. Il assure que le cri de ces oiseaux ressemble, à s'y tromper, aux vagissemens d'un enfant nou-

veau-né [1]. Enfin il croit les reconnoître pour ces oiseaux de Diomède [2], fameux dans l'antiquité par une fable touchante : c'étoient des Grecs, qui, avec leur vaillant chef, poursuivis par la colère des

[1] Il raconte qu'un duc d'Urbin étant allé coucher par plaisir sur ces îles, se crut pendant toute la nuit environné de petits enfans, et n'en put revenir que lorsqu'au jour on lui apporta de ces pleureurs, qu'il vit être revêtus, non de maillots, mais de plumes.

[2] Ovide dit, en parlant de ces oiseaux de Diomède,

Si volucrum quæ sit dubiarum forma requiris,
Ut non [cygnorum, sic albis] proxima cygnis.
(*Metamorph.* lib. XIV, v. 508.)

Ce qui ne va pas trop à un pétrel; mais ici la poésie et la mythologie sont trop mêlées, pour qu'on doive espérer d'y retrouver exactement la Nature. Nous remarquerons de plus, que M. Linnæus ne fait pas un emploi heureux de son érudition, en donnant le nom de *diomedea* à l'albatros, puisque ce grand oiseau, qui ne se trouve que dans les mers australes et orientales, fut nécessairement inconnu des Grecs, et ne peut par conséquent pas être leur oiseau de Diomède.

dieux, s'étoient trouvés, sur ces îles, métamorphosés en oiseaux, et qui, gardant encore quelque chose d'humain et un souvenir de leur ancienne patrie, accouroient au rivage lorsque les Grecs venoient y débarquer, et sembloient, par des accens plaintifs, vouloir exprimer leurs regrets. Or cette intéressante mythologie, dont les fictions, trop blâmées par les esprits froids, répandoient, au gré des ames sensibles, tant de grace, de vie et de charme dans la Nature, semble en effet tenir ici à un point d'histoire naturelle, et avoir été imaginée d'après la voix gémissante que ces oiseaux font entendre.


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



LE FULMAR ou PÉTREL-PUFFIN.

de l'Isle S.t Kilda.

J. Pauquet. S.

LE FULMAR,

OU

PÉTREL-PUFFIN GRIS BLANC DE L'ILE SAINT-KILDA.

Huitième espèce.

FULMAR est le nom que cet oiseau porte à l'île *Saint-Kilda*. Il nous paroît qu'on peut le regarder comme étant d'une espèce très-voisine de la précédente ; elles ne diffèrent entre elles qu'en ce que ce pétrel fulmar a le plumage d'un gris blanc sur le dessus du corps, au lieu que l'autre l'a d'un gris bleuâtre.

« Le fulmar, dit le docteur Martin, « prend sa nourriture sur le dos des « baleines vivantes ; son éperon lui sert « à se tenir ferme et à s'ancrer sur leur « peau glissante, sans quoi il courroit

« risque d'être emporté par le vent tou-
« jours violent dans ces mers orageuses....
« Si l'on veut saisir ou même toucher le
« petit fulmar dans son nid, il jette par
« le bec une quantité d'huile, et la lance
« au visage de celui qui l'attaque. »

LE PÉTREL-PUFFIN BRUN.

Neuvième espèce.

EDWARDS, qui a décrit cet oiseau sous le nom de *grand pétrel noir*, remarque néanmoins que la couleur uniforme de son plumage est plutôt un brun noirâtre qu'un noir décidé. Il le compare, pour la grandeur, au corbeau, et décrit très-bien la conformation de bec, qui, caractérisant ce pétrel, place en même temps cette espèce parmi les pétrels-puffins. « Les narines, dit-il, semblent avoir été « alongées en deux tubes joints ensemble, « qui, sortant du devant de la tête, s'a- « vancent environ au tiers de la longueur « du bec, dont les pointes, toutes deux « recourbées en croc en bas, semblent « être deux pièces ajoutées et soudées. »

Edwards donne cette espèce comme naturelle aux mers voisines du cap de Bonne-Espérance; mais c'est une simple conjecture qui n'est peut-être pas assez fondée.

L'OISEAU DE TEMPÊTE [1].

Dixième espèce.

Quoique ce nom puisse convenir plus ou moins à tous les pétrels, c'est à celui-ci qu'il paroît avoir été donné de préférence et spécialement par tous les navigateurs. Ce pétrel est le dernier du genre en ordre de grandeur : il n'est pas plus gros qu'un pinson, et c'est de là que vient le nom de *storm-finch* [2] que lui donne Catesby. C'est le plus petit de tous les oiseaux palmipèdes, et on peut être surpris qu'un aussi petit oiseau s'expose dans les hautes mers à toute distance de terre. Il semble, à la vérité, conserver dans son audace le sentiment de sa foi-

[1] Voyez les planches enluminées, n° 993, le *pétrel* ou *oiseau de tempête*.

[2] Pinson de tempête.



L'OISEAU DE TEMPÊTE.

J Pauquet S


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

blesse ; car il est des premiers à chercher un abri contre la tempête prochaine : il semble la pressentir par des effets de nature sensibles pour l'instinct, quoique nuls pour nos sens, et ses mouvemens et son approche l'annoncent toujours aux navigateurs.

Lorsqu'en effet on voit, dans un temps calme, arriver une troupe de ces petits pétrels à l'arrière du vaisseau, voler en même temps dans le sillage, et paroître chercher un abri sous la poupe, les matelots se hâtent de serrer les manœuvres et se préparent à l'orage, qui ne manque pas de se former quelques heures après. Ainsi l'apparition de ces oiseaux en mer est à la fois un signe d'alarme et de salut, et il semble que ce soit pour porter cet avertissement salutaire que la Nature les a envoyés sur toutes les mers; car l'espèce de cet oiseau de tempête paroît être universellement répandue. « On la trouve, « dit M. Forster, également dans les mers « du Nord et dans celles du Sud, et pres- « que sous toutes les latitudes ». Plusieurs marins nous ont assuré avoir rencontré

ces oiseaux dans toutes les routes de leurs navigations. Ils n'en sont pas pour cela plus faciles à prendre, et même ils ont échappé long-temps à la recherche des observateurs, parce que, lorsqu'on parvient à les tuer, on les perd presque toujours dans le flot du sillage, au milieu duquel leur petit corps est englouti*.

Cet oiseau de tempête vole avec une singulière vîtesse, au moyen de ses longues ailes, qui sont assez semblables à celles de l'hirondelle, et il sait trouver des points de repos au milieu des flots tumultueux et des vagues bondissantes ; on le voit se mettre à couvert dans le creux profond que forment entre elles deux hautes lames de la mer agitée, et s'y tenir quelques instans, quoique la vague y roule avec une extrême rapidité. Dans ces sillons mobiles de flots, il court comme l'alouette dans les sillons des champs ; et

* Un de ces oiseaux, dit M. Linnæus, avoit été tiré au vol et manqué : le bruit ne l'effraya point; ayant apperçu la bourre, il se jeta dessus, croyant que c'étoit un aliment, et on le prit avec les mains.

ce n'est pas par le vol qu'il se soutient et se meut, mais par une course, dans laquelle, balancé sur ses ailes, il effleure et frappé de ses pieds, avec une extrême vîtesse, la surface de l'eau.

La couleur du plumage de cet oiseau est d'un brun noirâtre ou d'un noir enfumé, avec des reflets pourprés sur le devant du cou et sur les couvertures des ailes, et d'autres reflets bleuâtres sur leurs grandes pennes; le croupion est blanc. La pointe de ses ailes pliées et croisées dépasse la queue; ses pieds sont assez hauts. Il a, comme tous les pétrels, un éperon à la place du doigt postérieur; et par la conformation de son bec, dont les deux mandibules ont la pointe recourbée en bas, il appartient à la famille des pétrels-puffins.

Il paroît qu'il y a variété dans cette espèce. Le petit pétrel de Kamtschatka a la pointe des ailes blanche; celui des mers d'Italie, sur la description duquel M. Salerne s'étend, et qu'il sépare en même temps de notre oiseau de tempête, a, suivant cet ornithologiste, des cou-

leurs bleues, violettes et pourprées : mais nous pensons que ces couleurs ne sont autre chose que des reflets dont le fond sombre de son plumage est lustré ; et quant aux mouchetures blanches ou blanchâtres aux couvertures de l'aile, dont Linnæus fait mention dans sa description du petit pétrel de Suède, qui est le même que le nôtre, cette légère différence ne tient sans doute qu'à l'âge

Nous rapporterons à ce petit pétrel le *rotje* de Groenland et de Spitzberg, dont parlent nos navigateurs hollandois ; car quoique leurs notices présentent des traits mal assortis, il en reste d'assez caractérisés pour qu'on puisse juger de la ressemblance de ce rotje avec notre oiseau de tempête. « Le rotje, selon ces voya-« geurs, a le bec crochu.... Il n'a que trois « doigts, lesquels se tiennent par une « membrane...... Il est presque noir par « tout le corps, excepté qu'il a le ventre « blanc ; on en trouve aussi quelques uns « qui ont les ailes tachetées de noir et de « blanc..... Du reste il ressemble fort à une « hirondelle ». Anderson dit que *rotje* veut

dire *petit rat*, et que « cet oiseau a en effet « la couleur noire, la petitesse et le cri « d'un rat ». Il paroît que ces oiseaux n'abordent aux terres de Spitzberg et de Groenland que pour y faire leurs petits. Ils placent leurs nids, à la manière de tous les pétrels, dans des creux étroits et profonds, sous les débris des rocs écroulés, sur les côtes et tout près de la mer. Dès que les petits sont en état de sortir du nid, les père et mère partent avec eux, et se glissent du fond de leurs trous jusqu'à la mer, et ils ne reviennent plus à terre.

Quant au *petit pétrel plongeur* de MM. Cook et Forster, nous le rapporterions aussi à notre oiseau de tempête si ces voyageurs n'indiquoient pas par cette épithète, que ce petit pétrel a une habitude que nous ne connoissons pas à notre oiseau de tempête, qui est celle de plonger.

Enfin nous croyons devoir rapporter, non pas à l'oiseau de tempête, mais à la famille des pétrels en général, les espèces indiquées dans les notices suivantes.

I. Le pétrel que les matelots du capitaine Carteret appeloient *poulet de la mère Carey*, « qui semble, dit-il, se promener « sur l'eau, et dont nous vîmes plusieurs « depuis notre débouquement du détroit « (de Magellan), le long de la côte du « Chili ». Ce pétrel est vraisemblablement l'un de ceux que nous avons décrits, et peut être le *quebrantahuessos*, appelé *mère Carey* par les matelots de Cook. Un mot sur la grandeur de cet oiseau eût décidé la question.

II. Les *oiseaux diables* du P. Labat, dont on ne peut guère aussi déterminer l'espèce, malgré tout ce qu'en dit ce prolixe conteur de voyages. Voici son récit, que nous abrégerons beaucoup. « *Les diables* « ou *diablotins* commencent, dit-il, à pa- « roître à la Guadeloupe et à Saint-Do- « mingue vers la fin du mois de septembre : « on les trouve alors deux à deux dans « chaque trou ; ils disparoissent en no- « vembre, reparoissent de nouveau en « mars ; et alors on trouve la mère dans « son trou avec deux petits qui sont cou- « verts d'un duvet épais et jaune, et sont

« des pelotons de graisse : on leur donne « alors le nom de *cottons*. Ils sont en état « de voler, et partent vers la fin de mai : « durant ce mois on en fait de très-grandes « captures, et les nègres ne vivent d'autre « chose.... La grande montagne de la *Sou-« frière* à la Guadeloupe est toute percée, « comme une garenne, de trous que creu-« sent ces diables; mais comme ils se pla-« cent dans les endroits les plus escarpés, « leur chasse est très-périlleuse.... Toute « la nuit que nous passâmes à la Soufrière, « nous entendîmes le grand bruit qu'ils « faisoient en sortant et rentrant, criant « comme pour s'entr'appeler et se répon-« dre les uns les autres.... A force de nous « aider, en nous tirant avec des lianes, « aussi-bien que nos chiens, nous par-« vînmes enfin aux lieux peuplés de ces « oiseaux. En trois heures, nos quatre « nègres avoient tiré de leurs trous cent « trente-huit diables, et moi dix-sept .... « C'est un mets délicieux qu'un jeune « diable mangé au sortir de la broche.... « L'oiseau diable adulte est à peu près de « la grosseur d'une *poule à fleur :* c'est ainsi

« qu'on appelle aux îles les jeunes poules « qui doivent pondre bientôt. Son plu- « mage est noir : il a les ailes longues et « fortes ; les jambes assez courtes ; les doigts « garnis de fortes et longues griffes ; le bec « dur et fort courbé, pointu, long d'un « bon pouce et demi. Il a de grands yeux « à fleur de tête, qui lui servent admira- « blement bien pendant la nuit, mais qui « lui sont tellement inutiles pendant le « jour, qu'il ne peut supporter la lumière « ni discerner les objets ; de sorte que « quand il est surpris par le jour hors de « sa retraite, il heurte contre tout ce qu'il « rencontre, et enfin tombe à terre : .... « aussi ne va-t-il à la mer que la nuit. »

Ce que le P. du Tertre dit de l'*oiseau diable*, ne sert pas plus à le faire reconnoître : il n'en parle que sur le rapport des chasseurs ; et tout ce qu'on peut inférer des habitudes naturelles de cet oiseau, c'est que ce doit être un pétrel.

III. L'*alma de maestro* des Espagnols, qui paroît être un pétrel, et que l'on pourroit même rapporter au damier, si la notice où nous le trouvons désigné,

étoit un peu plus précise, et ne commençoit pas par une erreur, en appliquant le nom de *pardelas*, qui constamment appartient au damier, à deux pétrels, l'un gris, l'autre noir, auxquels il ne convient pas.

IV. Le *majagué* des Brasiliens, que Pison décrit comme il suit : « Il est, dit-« il, de la taille de l'oie ; mais son bec à « pointe crochue lui sert à faire capture « de poissons : il a la tête arrondie, l'œil « brillant ; son cou se courbe avec grace « comme celui du cygne ; les plumes du « devant de cette partie sont jaunâtres ; le « reste du plumage est d'un brun noirâtre. « Cet oiseau nage et plonge avec célérité, « et se dérobe ainsi facilement aux em-« bûches. On le voit en mer *vers l'em-« bouchure des fleuves* ». Cette dernière circonstance, si elle étoit constante, feroit douter que cet oiseau fût du nombre des pétrels, qui tous affectent de s'éloigner des côtes et de se porter en haute mer.

L'ALBATROS *.

Voici le plus gros des oiseaux d'eau, sans même en excepter le cygne; et quoique moins grand que le pélican ou le flammant, il a le corps bien plus épais, le cou et les jambes moins alongés et mieux proportionnés. Indépendamment de sa très-forte taille, l'albatros est encore remarquable par plusieurs autres attributs qui le distinguent de toutes les autres espèces d'oiseaux : il n'habite que les mers australes, et se trouve dans toute leur étendue, depuis la pointe de l'Afrique à

* Voyez les planches enluminées, n° 237, sous la dénomination d'*albatros du cap de Bonne-Espérance.*

Est nommé le *mouton* ou le *mouton du Cap* par nos navigateurs; *jean de jenten*, par les Hollandois du voyage de Lemaire et Schouten. C'est mal-à-propos, suivant la remarque d'Edwards, que quelques uns l'ont nommé *le vaisseau de guerre*, ce nom étant approprié à la frégate.



L'ALBATROS.

J Pauquet S


NATURAL HISTORY

celles de l'Amérique et de la nouvelle Hollande. On ne l'a jamais vu dans les mers de l'hémisphère boréal, non plus que les manchots, et quelques autres qui paroissent être attachés à cette partie maritime du globe, où l'homme ne peut guère les inquiéter, où même ils sont demeurés très-long-temps inconnus; c'est au-delà du cap de Bonne-Espérance, vers le sud, qu'on a vu les premiers albatros, et ce n'est que de nos jours qu'on les a reconnus assez distinctement pour en indiquer les variétés, qui, dans cette grosse espèce, semblent être plus nombreuses que dans les autres espèces majeures des oiseaux et de tous les animaux.

La très-forte corpulence de l'albatros lui a fait donner le nom de *mouton du Cap,* parce qu'en effet il est presque de la grosseur d'un mouton. Le fond de son plumage est d'un blanc gris brun sur le manteau, avec de petites hachures noires au dos et sur les ailes, où ces hachures se multiplient et s'épaississent en mouchetures : une partie des grandes pennes de l'aile et l'extrémité de la queue sont

noires. La tête est grosse et de forme arrondie. Le bec est d'une structure semblable à celle du bec de la frégate, du fou et du cormoran; il est de même composé de plusieurs pièces qui semblent articulées et jointes par des sutures, avec un croc surajouté, et le bout de la partie inférieure ouvert en gouttière et comme tronqué: ce que ce bec, très-grand et très-fort, a encore de remarquable, et en quoi il se rapproche de celui des pétrels, c'est que les narines en sont ouvertes en forme de petits rouleaux ou étuis, couchés vers la racine du bec, dans une rainure qui de chaque côté le sillonne dans toute sa longueur; il est d'un blanc jaunâtre, du moins dans l'oiseau mort. Les pieds, qui sont épais et robustes, ne portent que trois doigts engagés par une large membrane, qui borde encore le dehors de chaque doigt externe. La longueur du corps est de près de trois pieds; l'envergure au moins de dix; et suivant la remarque d'Edwards, la longueur du premier os de l'aile est égale à la longueur du corps entier.

Avec cette force de corps et ces armes, l'albatros sembleroit devoir être un oiseau guerrier : cependant on ne nous dit pas qu'il attaque les autres oiseaux qui croisent avec lui sur ces vastes mers; il paroît même n'être que sur la défensive avec les mouettes, qui, toujours hargneuses et voraces, l'inquiètent et le harcèlent; il n'attaque pas même les grands poissons; et, selon M. Forster, il ne vit guère que de petits animaux marins, et sur-tout de poissons mous et de zoophytes mucilagineux, qui flottent en quantité sur ces mers australes : il se repaît aussi d'œufs et de frai de poissons que les courans charient, et dont il y a quelquefois des amas d'une grande étendue. M. le vicomte de Querhoent, observateur exact et judicieux, nous assure n'avoir jamais trouvé dans l'estomac de ceux de ces oiseaux qu'il a ouverts, qu'un mucilage épais, et point du tout de débris de poissons.

Les gens de l'équipage du capitaine Cook prenoient les albatros, qui souvent environnoient le vaisseau, en leur jetant un hameçon amorcé grossièrement d'un

morceau de peau de mouton. C'étoit pour ces navigateurs une capture d'autant plus agréable, qu'elle venoit s'offrir à eux au milieu des plus hautes mers, et lorsqu'ils avoient laissé toutes terres bien loin derrière eux ; car il paroît que ces gros oiseaux se sont trouvés dans toutes les longitudes et sur toute l'étendue de l'Océan austral, du moins sous les latitudes élevées, et qu'ils fréquentent les petites portions de terres qui sont jetées dans ces vastes mers antarctiques, aussi-bien que la pointe de l'Amérique et celle de l'Afrique.

Ces oiseaux, comme la plupart de ceux des mers australes, dit M. de Querhoent, effleurent en volant la surface de la mer, et ne prennent un vol plus élevé que dans le gros temps et par la force du vent : il faut bien même que lorsqu'ils se trouvent portés à de grandes distances des terres, ils se reposent sur l'eau. En effet, l'albatros non seulement se repose sur l'eau, mais y dort; et les voyageurs Lemaire et Schouten sont les seuls qui disent avoir vu ces oiseaux venir se poser sur les navires.

Le célèbre Cook a rencontré des albatros assez différens les uns des autres, pour qu'il les ait regardés comme des espèces diverses; mais, d'après ses propres indications, il nous paroît que ce sont plutôt de simples variétés. Il en indique distinctement trois : l'albatros *gris*, qui paroît être la grande espece dont nous venons de parler; l'albatros d'un *brun foncé*, ou *couleur de chocolat;* et l'albatros *à plumage gris brun*, et qu'à cause de cette couleur les matelots nommoient l'*oiseau quaker*. Or cet albatros nous paroît être celui qui est représenté dans nos planches enluminées n° 963, sous la dénomination d'*albatros de la Chine*. Il est un peu moins grand que le premier; son bec ne paroît pas avoir les sutures aussi fortement prononcées : sur quoi nous devons observer que ce dernier albatros, moins grand que les premiers, et dont les sutures du bec n'étoient pas aussi fortement exprimées, pourroit bien être un oiseau jeune, qui différoit aussi des adultes par les teintes de son plumage. Il se pourroit de même que des deux premiers albatros, l'un gris

moucheté et l'autre brun, celui-ci fût le mâle et l'autre la femelle; et ce qui nous fait insister sur ces présomptions, c'est que toutes les premières et très-grandes espèces, tant dans les animaux quadrupèdes que dans les oiseaux, sont toujours uniques, isolées, et n'ont que rarement des espèces voisines; en sorte que nous ne compterons qu'une espèce d'albatros, jusqu'à ce que nous soyons mieux informés.

Ces oiseaux ne se rencontrent nulle part en plus grand nombre qu'entre les îles de glace des mers australes, depuis le quarantième degré jusqu'aux glaces solides qui bornent ces mers sous le soixante-cinquième ou le soixante-sixième degré. M. Forster a tué un albatros à plumage brun vers le soixante-quatrième degré douze minutes; et dès le cinquante-troisième, ce même navigateur en avoit vu plusieurs de différentes couleurs; il en avoit même trouvé au quarante-huitième degré. D'autres voyageurs en ont rencontré à quelque distance du cap de Bonne-Espérance. Il semble même que ces oiseaux

s'avancent quelquefois encore plus près du tropique austral, qui paroît être leur barrière dans l'Océan atlantique; mais ils l'ont franchie, et même ont traversé la zone torride dans la partie occidentale de la mer Pacifique, si le passage suivant de la relation du troisième voyage du capitaine Cook est exact : les vaisseaux partoient de la hauteur du Japon, et marchoient au sud : « Nous approchions, dit « ce relateur, des parages où l'on ren« contre les albatros avec les bonites, les « dauphins et les poissons volans. »

LE GUILLEMOT *.

Le guillemot nous présente les traits par lesquels la Nature se prépare à terminer la suite nombreuse des formes variées du genre entier des oiseaux. Ses ailes sont si étroites et si courtes, qu'à peine peut-il fournir un vol foible au-dessus de la surface de la mer, et que, pour atteindre à son nid posé sur les rochers, il ne peut que voleter ou plutôt sauter de pointe en pointe sur la roche, en prenant à chaque fois un instant de repos; et cette habitude, ou plutôt cette nécessité, lui est commune avec le macareux, le pingouin et autres oiseaux à courtes ailes, dont les espèces, presque bannies des contrées tempérées de l'Europe, se sont réfugiées à la pointe de l'Écosse et sur les côtes de la Norvége, de l'Islande et des

* Voyez les planches enluminées, n° 903.

Le nom de *guillemot* en anglois signifie un oiseau niais, et qui se laisse leurrer aisément.



LE GUILLEMOT.

L J Pauquet S.



îles de Féroé, dernières terres des habitans de notre nord, où ces oiseaux semblent lutter contre le progrès et l'envahissement des glaces : il est même impossible qu'ils occupent ces parages en hiver. Ils sont, à la vérité, assez accoutumés aux plus grandes rigueurs du froid, et se tiennent volontiers sur les glaçons flottans ; mais ils ne peuvent trouver leur subsistance que dans une mer ouverte, et ils sont forcés de la quitter dès qu'elle se glace en entier.

C'est dans cette migration, ou plutôt dans cette dispersion pendant l'hiver, et après avoir quitté leur séjour dans la région de notre nord, qu'ils descendent le long des côtes d'Angleterre, et que même quelques familles y restent et s'établissent sur des écueils et des îlets déserts, et notamment dans une petite île inhabitée faute d'eau, qui est en face de l'île d'Anglesey. Ils y nichent sur les rebords saillans des rochers, au sommet desquels ils se portent tout le plus haut qu'ils peuvent. Leurs œufs sont de couleur bleuâtre, et plus ou moins brouillés de macula-

tures noires. Ils sont fort pointus par un bout, et très-gros pour la grandeur de l'oiseau, qui est à peu près celle du morillon. Il a le corps court, rond et ramassé; le bec droit, pointu, long de trois doigts, et noir dans toute sa longueur; la mandibule supérieure présente à sa pointe deux petits prolongemens qui débordent de chaque côté sur l'inférieure. Ce bec est en grande partie couvert d'un duvet ras, du même cendré brun ou noir enfumé qui couvre toute la tête, le cou, le dos et les ailes; tout le devant du corps est d'un [illegible] de neige. Les pieds n'ont que trois [illegible], et sont placés tout à l'arrière du corps; situation qui rend cet oiseau aussi bon nageur et plongeur qu'il est mauvais marcheur et foible pour le vol : aussi sa seule retraite, lorsqu'il est poursuivi ou qu'il se sent blessé, est-elle sous l'eau et même sous la glace : mais il faut pour cela que le danger soit pressant, car cet oiseau est très-peu défiant; il se laisse approcher et prendre avec une grande facilité; et c'est de cette apparence de stupidité que vient l'étymologie angloise de son nom *guillemot*.

LE PETIT GUILLEMOT [1],

IMPROPREMENT NOMMÉ

COLOMBE DE GROENLAND [2].

Dans ces contrées glacées où l'aquilon seul règne, où l'haleine du zéphyr ne se fait jamais sentir, les doux gémissemens de la tendre colombe ne se font plus entendre : elle fuit toute terre trop froide pour l'amour ; et cette prétendue colombe de Groenland n'est qu'un triste oiseau d'eau qui ne sait que nager et plonger, en criant sans cesse, d'un ton sec et

[1] Voyez les planches enluminées, n° 917, le *petit guillemot femelle.*

Cette indication, donnée sur une conjecture d'Edwards, n'est pas certaine; c'est peut-être ici un individu jeune, ou entre sa livrée d'hiver et sa livrée d'été. Voyez l'article ci-dessus.

[2] En anglois, *Groenland dove, sea-turtle.*

redoublé, *rotetet, tet, tet, tet.* Il n'a de rapport avec notre colombe que par sa grosseur, qui est à peu près la même. C'est un véritable guillemot, plus petit que le précédent, et dont les ailes sont aussi plus courtes à proportion. Il a les jambes placées de même dans l'abdomen; la démarche également foible et chancelante : seulement le bec est un peu plus court, plus renflé et moins pointu. Ses plumes toutes effilées ne semblent être qu'un chevelu soyeux. Ses couleurs ne sont que du noir enfumé, avec une tache blanche sur chaque aile, et plus ou moins de blanc sur le devant du cou et du corps; et ce dernier caractère varie au point que certains individus sont tout noirs, et d'autres presque tout blancs. C'est en hiver, dit Willughby, qu'il s'en trouve d'entièrement blancs; et comme, dans le passage d'une de ces livrées à l'autre, il doit nécessairement y en avoir de plus ou moins mélangés ou variés de noir et blanc, l'on ne doit faire qu'une seule et même espèce de la *colombe tachetée du Groenland* de M. Edwards, et des

deux oiseaux représentés dans sa planche 91, parce qu'ils n'offrent entre eux et avec les précédens, d'autres différences que celles du plus ou moins de noir ou de blanc dans le plumage. Nous devons donc également réduire à une seule les trois espèces de petits guillemots données par M. Brisson.

Ces oiseaux volent ordinairement par couples, et en rasant de près la surface de la mer, comme fait le grand guillemot, avec un battement vif de leurs petites ailes. Ils posent leurs nids dans des crevasses de rochers peu élevés, d'où les petits peuvent se jeter à l'eau, et éviter de devenir la proie des renards, qui ne cessent de les guetter. Ces oiseaux ne pondent que deux œufs : on en trouve quelques nids sur les côtes du pays de Galles et d'Écosse, ainsi qu'en Suède dans la province de Gothland; mais le grand nombre des nichées se fait sur des terres bien plus septentrionales, au Spitzberg et en Groenland, où se tient le gros de l'espèce taut du grand que du petit guillemot.

Nous croyons devoir rapporter à cette dernière espèce le *kaiover* ou *kaior* de Kamtschatka, puisque Kracheninnikow lui applique, d'après Steller, la dénomination de *columba Groenlandica Batavorum*. Il a, dit-il, le bec et les pieds rouges; il construit son nid au haut des rochers dont la mer baigne le pied, et crie ou siffle fort haut, d'où vient que les Cosaques l'ont surnommé *ivoskik* ou *le postillon*.



LE MACAREUX.

J Pauquet. S.

LE MACAREUX *.

Le bec, cet organe principal des oiseaux, et duquel dépend l'exercice de leurs forces, de leur industrie et de la plupart de leurs facultés; le bec, qui est à la fois pour eux la bouche et la main, l'arme pour attaquer, l'instrument pour saisir, doit par conséquent être la partie de leur corps dont la conformation influe le plus sur leur instinct, et décide la nécessité de la plupart de leurs habitudes; et si ces habitudes sont infiniment variées dans les innombrables peuplades du genre volatile, si leurs différentes inclinations les dispersent dans l'air, sur la terre et les eaux, c'est que la Nature a de même varié à l'infini, et dessiné sous tous les contours possibles, le trait du bec. Un croc aigu et déchirant arme la tête des fiers oiseaux de proie; l'appétit de la chair et

* Voyez les planches enluminées, nº 275.

la soif du sang, joints aux moyens d'y satisfaire, font qu'ils se précipitent du haut des airs sur tous les autres oiseaux, et même sur tous les animaux foibles ou craintifs, dont ils font également des victimes. Un bec en forme de cuiller large et plate détermine l'instinct d'un autre genre d'oiseaux, et les oblige à chercher et ramasser leur subsistance au fond des eaux; tandis qu'un bec en cône, court et tronqué, en donnant à nos oiseaux gallinacés la facilité de ramasser les graines sur la terre, les disposoit de loin à se rassembler autour de nous, et sembloit les inviter à recevoir cette nourriture de notre main. Le bec en forme de sonde grêle et ployante, qui alonge la face du courlis, de la bécasse, de la barge et de la plupart des autres oiseaux de rivage et de marais, les oblige à se porter sur les terres marécageuses pour y fouiller la vase molle et le limon humide; le bec tranchant et acéré des pics fait qu'ils s'attachent au tronc des arbres pour en percer le bois; et enfin le petit bec en alène de la plupart des oiseaux des champs ne

leur permet que de saisir les moucherons ou d'autres menus insectes, et leur interdit toute autre nourriture. Ainsi la différente forme du bec modifie l'instinct et nécessite la plupart des habitudes de l'oiseau; et cette forme du bec se trouve être infiniment variée, non seulement par nuances, comme tous les autres ouvrages de la Nature, mais encore par degrés et par sauts assez brusques. L'énorme grandeur du bec du toucan, la monstrueuse enflure de celui du calao, la difformité de celui du flammant, la figure bizarre du bec de la spatule, la courbure à contre-sens de celui de l'avocette, etc. nous démontrent assez que toutes les figures possibles ont été tracées, et toutes les formes remplies; et pour que dans cette suite il ne reste rien à desirer ni même à imaginer, l'extrême de toutes ces formes s'offre dans le bec en lame verticale de l'oiseau dont il est ici question. Qu'on se figure deux lames de couteau très-courtes, appliquées l'une contre l'autre par le tranchant; c'est le bec du macareux. La pointe de ce bec est rouge

et cannelée transversalement par trois ou quatre petits sillons, tandis que l'espace près de la tête est lisse et teint de bleu. Les deux mandibules étant réunies sont presque aussi hautes que longues, et forment un triangle à peu près isocèle : le contour de la supérieure est bordé près de la tête, et comme ourlé d'un rebord de substance membraneuse ou calleuse, criblée de petits trous, et dont l'épanouissement forme une rosette à chaque angle du bec *.

* M. Geoffroy de Valognes, qui me paroît être bon observateur, a bien voulu m'envoyer la note suivante au sujet du macareux.

« On m'a apporté, dit-il, un macareux qui a « été pris dans les premiers jours de ce mois (de « mai) à son passage sur nos côtes. Cet oiseau a « été vu avec étonnement, même par les personnes « qui fréquentent le plus souvent les rivages de la « mer ; ce qui me fait croire qu'il est étranger à « notre pays.

« La position des pieds du macareux près de « l'anus, me fait présumer qu'il ne peut marcher « qu'avec peine, et qu'il est plus fait pour nager

Ce rapport imparfait avec le bec du perroquet, qui est aussi bordé d'une membrane à sa base, et le rapport non moins éloigné du cou raccourci et de la taille

« sur l'eau. Le cendré, le noir et le blanc con-
« trastent sensiblement dans son plumage : la pre-
« mière de ces couleurs distingue les joues, les côtés
« de la tête, le dessous de la gorge, où elle prend
« une nuance un peu plus forte ; la seconde domine
« sur la tête, le cou, le dos, les ailes, la queue,
« et s'étend à la gorge pour former un large collier,
« qui sépare à cet endroit le gris du blanc pur
« qu'on apperçoit seul au-dessous du corps, dont
« les plumes dérobent à la vue un duvet gris et
« épais qui garnit le ventre ; le noir du dessus de
« la tête s'éclaircit un peu vers la naissance du cou,
« sur les pennes des ailes, et à la terminaison des
« plumes qui couvrent le dos. Au haut des ailes
« règne une bordure blanche, qui n'est bien appa-
« rente que lorsqu'elles sont ouverte.

« Le bec a moins de longueur que de largeur, si
« on le mesure à sa naissance. Sa forme est presque
« triangulaire ; les deux pièces en sont mobiles ;
« le gris-de-fer dont il est peint en partie, est
« comme séparé, par un demi-cercle blanc, d'un
« rouge vif qui en couvre la pointe et qui achève

arrondie, ont suffi pour faire donner au macareux le nom de *perroquet de mer;* dénomination aussi impropre que celle de *colombe* pour le petit guillemot.

Le macareux n'a pas plus d'ailes que

« de l'embellir. La pièce supérieure présente quatre « stries; l'inférieure trois, qui correspondent aux « trois dernières de la pièce supérieure : toutes ces « stries forment des espèces de demi-cercles. La « pièce du dessus est munie à sa base d'un bour- « let blanchâtre, sur lequel on apperçoit de petits « trous disposés irrégulièrement : il sort de quel- « ques uns de ces trous de fort petites plumes. Les « narines sont placées sur les bords du bec supé- « rieur, et sont alongées de trois lignes dans le « sens de la longueur du bec. J'ai apperçu dans le « palais de l'oiseau plusieurs rangées de pointes « charnues, dirigées vers l'entrée du gosier, dont « l'extrémité transparente et luisante m'a paru « un peu plus dure que le reste. Les yeux, bordés « d'un rouge vermillon, ont de particulier qu'ils « occupent le centre d'une excroissance triangulaire « et de couleur grise. Les jambes courtes sont « d'un orangé vif ainsi que les pieds. Les ongles « sont noirs et luisans; celui du doigt du milieu « est le plus long et le plus large. »

ce guillemot, et, dans ses petits vols courts et rasans, il s'aide du mouvement rapide de ses pieds, avec lesquels il ne fait qu'effleurer la surface de l'eau : c'est ce qui a fait dire que pour se soutenir il la frappoit sans cesse de ses ailes. Les pennes en sont très-courtes, ainsi que celles de la queue *; et le plumage de tout le corps est plutôt un duvet qu'une véritable plume. Quant à ses couleurs, qu'on se figure, dit Gesner, un oiseau habillé d'une robe blanche avec un froc ou manteau noir, et un capuchon de cette même couleur, comme le sont certains moines, et l'on aura le portrait du macareux, que par cette raison, ajoute-t-il, j'ai surnommé le petit moine, *fratercula*.

Ce petit moine marin vit de langoustes, de chevrettes, d'étoiles et d'araignées de mer, et de divers petits poissons et coquillages, qu'il saisit en plongeant dans

* On y en compte douze, quoique M. Edwards dise en avoir compté seize à un individu de cette espèce.

l'eau, sous laquelle il se retire volontiers, et qui lui sert d'abri dans le danger : on prétend même qu'il entraîne le corbeau, son ennemi, sous l'eau ; et cet acte de force ou d'adresse paroît être au-dessus des forces de son corps, dont la grosseur n'est tout au plus qu'égale à celle d'un pigeon *. On ne peut donc attribuer cet effort qu'à la puissance de ses armes ; et en effet son bec est très-offensif par le tranchant de ses lames et par le croc qui le termine.

Les narines sont assez près de la tranche du bec, et ne paroissent que comme deux fentes oblongues. Les paupières sont rouges, et on voit à celles d'en haut une petite excroissance de forme triangulaire : il y a aussi une semblable caroncule, mais de figure oblongue, à la paupière inférieure. Les pieds sont orangés, garnis d'une membrane de même couleur entre les doigts. Le macareux, non plus que

* Un pied de la pointe du bec au bout de la queue ; treize pouces du bec aux ongles. L'échelle est omise dans la planche enluminée.

le guillemot, n'a point de doigt postérieur : ses ongles sont forts et crochus. Ses jambes courtes, cachées dans l'abdomen, l'obligent à se tenir absolument debout, et font que, dans sa marche chancelante, il semble se bercer : aussi ne le trouve-t-on sur terre que retiré dans les cavernes ou dans les trous creusés sous les rivages, et toujours à portée de se jeter à l'eau lorsque le calme des flots l'invite à y retourner; car on a remarqué que ces oiseaux ne peuvent tenir la mer ni pêcher que quand elle est tranquille, et que si la tempête les surprend au large, soit dans leur départ en automne, soit dans leur retour au printemps, ils périssent en grand nombre. Les vents amènent ces macareux morts au rivage, quelquefois même jusque sur nos côtes, où ces oiseaux ne paroissent que rarement.

Ils occupent habituellement les îles et les pointes les plus septentrionales de l'Europe et de l'Asie, et vraisemblablement aussi celles de l'Amérique, puisqu'on les trouve en Groenland ainsi qu'au Kamtschatka. Leur départ des

Orcades et autres îles voisines de l'Écosse se fait régulièrement au mois d'août, et l'on prétend que, dès les premiers jours d'avril, on en voit reparoître quelques uns qui semblent venir reconnoître les lieux, et qui disparoissent après deux ou trois jours pour aller chercher la grande troupe, qu'ils ramènent au commencement de mai.

Ces oiseaux ne font point de nid ; la femelle pond sur la terre nue, et dans des trous qu'ils savent creuser et agrandir. La ponte n'est jamais, dit-on, que d'un seul œuf très-gros, fort pointu par un bout, et de couleur grise ou roussâtre. Les petits qui ne sont point assez forts pour suivre la troupe au départ d'automne, sont abandonnés, et peut-être périssent-ils. Cependant ces oiseaux, à leur retour au printemps, ne remontent pas absolument tous jusqu'aux pointes les plus avancées vers le Nord ; de petites troupes s'arrêtent en différentes îles ou îlets le long des côtes de l'Angleterre, et l'on en trouve avec des guillemots et des pingouins sur ces rochers

nommés par les Anglois *the Needles* (les Aiguilles), à la pointe occidentale de l'île de Wight. M. Edwards passa plusieurs jours aux environs de ces rochers, pour observer et décrire ces oiseaux.

LE MACAREUX

DE KAMTSCHATKA [1].

Les femmes kamtschadales, dit Steller, se font avec la peau de goulu un ornement de tête taillé en croissant, alongé de deux oreilles ou barbes blanches, et disent qu'avec cette parure elles ressemblent au *mitchagatchi*, c'est-à-dire, à un oiseau tout noir et coiffé de deux aigrettes tombantes ou touffes de filés blancs, qui forment comme deux tresses de cheveux sur les côtés du cou. A ces traits non équivoques, on reconnoît le macareux de Kamtschatka, donné, dans nos planches enluminées, sous le nom de *mitchagatchi* [2],

[1] Voyez les planches enluminées, n° 761.

[2] Ou *monichagatka*, car c'est ainsi que ce mot est écrit, page 270 du tome XIX de l'*Histoire générale des voyages;* tandis que, page 253 du même tome, il est écrit *mitchagatchi*.

qu'il porte dans cette contrée. Cependant cette terre, qui fait la pointe du nord-est de l'Asie, n'est peut-être pas la seule où se trouve cette seconde espèce de macareux ; car le *kallingak* des Groenlandois nous paroît être le même oiseau : il a, comme celui-ci, les deux tresses et les joues blanches, et le reste du plumage noir ou noirâtre, avec une teinte de bleu foncé sur le dos, et de brun obscur sur le ventre ; son bec est sillonné sur la lame supérieure, et les narines sont posées près de la tranche; enfin il y a de petites rosettes aux angles de ce bec, comme sur celui de notre macareux : seulement la taille du kallingak, ou macareux à aigrettes du Groenland, est un peu moins forte que celle du macareux de Kamtschatka.

LES PINGOÜINS
ET LES MANCHOTS,
OU
LES OISEAUX SANS AILES.

L'oiseau sans ailes est sans doute le moins oiseau qu'il soit possible; l'imagination ne sépare pas volontiers l'idée du vol du nom d'oiseau : néanmoins le vol n'est qu'un attribut et non pas une propriété essentielle, puisqu'il existe des quadrupèdes avec des ailes, et des oiseaux qui n'en ont point. Il semble donc qu'en ôtant les ailes à l'oiseau, c'est en faire une espèce de monstre produit par une erreur ou un oubli de la Nature; mais ce qui nous paroît être un dérangement dans ses plans ou une interruption dans sa marche, en est pour elle l'ordre et la suite, et sert à remplir ses vues dans toute leur étendue : comme elle prive le

quadrupède de pieds, elle prive l'oiseau d'ailes; et, ce qu'il y a de remarquable, elle paroît avoir commencé dans les oiseaux de terre, comme elle finit dans les oiseaux d'eau, par cette même défectuosité. L'autruche est, pour ainsi dire, sans ailes; le casoar en est absolument privé, il est couvert de poils et non de plumes; et ces deux grands oiseaux semblent, à plusieurs égards, s'approcher des animaux terrestres; tandis que les pingouins et les manchots paroissent faire la nuance entre les oiseaux et les poissons. En effet, ils ont, au lieu d'ailes, de petits ailerons, que l'on diroit couverts d'écailles plutôt que de plumes, et qui leur servent de nageoires, avec un gros corps uni et cylindrique, à l'arrière duquel sont attachées deux larges rames, plutôt que deux pieds : l'impossibilité d'avancer loin sur terre, la fatigue même de s'y tenir autrement que couchés*, le besoin, l'habitude d'être presque toujours en mer, tout semble rappeler au genre de vie

* Voyez ci-après les détails et les preuves dans la description des manchots.

des animaux aquatiques ces oiseaux informes, étrangers aux régions de l'air qu'ils ne peuvent fréquenter, presque également bannis de celles de la terre, et qui paroissent uniquement appartenir à l'élément des eaux.

Ainsi entre chacune de ces grandes familles, entre les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, la Nature a ménagé des points d'union, des lignes de prolongement, par lesquelles tout s'approche, tout se lie, tout se tient; elle envoie la chauve-souris voleter parmi les oiseaux, tandis qu'elle emprisonne le tatou sous le têt d'un crustacé; elle a construit le moule du cétacé sur le modèle du quadrupède, dont elle a seulement tronqué la forme dans le morse, le phoque, qui, de la terre où ils naissent, se plongeant dans l'onde, vont se rejoindre à ces mêmes cétacés, comme pour démontrer la parenté universelle de toutes les générations sorties du sein de la mère commune. Enfin elle a produit des oiseaux qui, moins oiseaux par le vol que le poisson volant, sont aussi poissons que lui par

l'instinct et par la manière de vivre : telles sont les deux familles des pingouins et des manchots, qu'on doit néanmoins séparer l'une de l'autre, comme elles le sont en effet dans la Nature, non seulement par la conformation, mais par la différence des climats.

On a donné indistinctement le nom de *pingouin* ou *pinguin* à toutes les espèces de ces deux familles, et c'est ce qui les a fait confondre. On peut voir dans le *Synopsis* de Ray (pages 118 et 119) quel étoit l'embarras des ornithologistes pour concilier les caractères attribués par Clusius à son pingouin magellanique, avec les caractères qu'offroient les pingouins du Nord. Edwards a cherché le premier à concilier ces contradictions : il dit avec raison que loin de croire, comme Willughby, le pingouin du Nord de la même espèce que le pingouin du Sud, on seroit bien plutôt porté à les ranger dans deux classes différentes, ce dernier ayant quatre doigts, et le premier n'ayant pas même de vestige du doigt postérieur, et *n'ayant les ailes couvertes de rien*

qui puisse être appelé plumes; au lieu que le pingouin du Nord a de très-petites ailes, couvertes de véritables pennes.

A ces différences nous en ajoutons une autre encore plus essentielle, c'est que dans les espèces de ces oiseaux du Nord le bec est applati, sillonné de cannelures par les côtés, et relevé en lame verticale, au lieu que dans celles du Sud il est cylindrique, effilé et pointu. Ainsi tous les *pingouins* des voyageurs au Sud sont des *manchots*, qui sont réellement séparés des véritables *pingouins* du Nord autant par des différences essentielles de conformation que par la distance des climats.

Nous allons le prouver par la comparaison des témoignages des voyageurs, et par l'examen des passages dans lesquels nos manchots sont indiqués sous le nom de *pingouins.* Tous les navigateurs au Sud, depuis Narborough, l'amiral Anson, le commodore Byron, M. de Bougainville, MM. Cook et Forster, s'accordent pour décrire ces manchots sous les mêmes traits, et tous différens de ceux des pingouins du Septentrion.

« Le genre des *pingouins* (manchots), dit « M. Forster, a été mal-à-propos confondu « avec celui des *diomedea* (albatros), et « des *phaëtons* (paille-en-queue) : quoi- « que l'épaisseur du bec varie, il a cepen- « dant le même caractère dans tous (cylin- « drique et pointu), excepté que, dans « quelques espèces, la pointe de la partie « inférieure est tronquée. Les narines sont « toujours des ouvertures linéaires ; ce « qui prouve de nouveau qu'ils sont dis- « tingués des *diomedea* *. Ils ont tous les « pieds exactement de la même forme « (trois doigts en avant, sans vestige de « doigt postérieur) ; les moignons des ailes « étendus en nageoires par une mem- « brane, et couverts de *plumules* placées « si près les unes des autres, qu'elles res- « semblent à des écailles ; et par ce carac- « tère, ainsi que par la forme du bec et « des pieds, ils sont distingués du genre

* M. Forster prodigue ici les preuves, et il n'en faut pas tant pour voir qu'un oiseau qui n'a que des moignons au lieu d'ailes, n'est pas du genre des oiseaux à grande envergure et à grand vol, tels que l'albatros ou le paille-en-queue.

« des *alcæ* (vrais pingouins), qui sont in« capables de voler, non qu'ils manquent « absolument de plumes aux ailes, mais « parce que ces plumes sont trop courtes. »

C'est donc au manchot qu'on peut spécialement donner le nom d'*oiseau sans ailes;* et même, s'en tenant au premier coup-d'œil, on pourroit aussi l'appeler l'*oiseau sans plumes.* En effet, non seulement ses ailerons pendans semblent couverts d'écailles, mais tout son corps n'est revêtu que d'un duvet pressé, offrant toute l'apparence d'un poil serré et ras, sortant par pinceaux courts de petits tuyaux luisans, et qui forment comme une cotte de mailles impénétrable à l'eau.

Néanmoins, en y regardant de très-près, on reconnoît dans ces *plumules*, et même dans les écailles des ailerons, la structure de la plume, c'est-à-dire, une tige et des barbes ; d'où Feuillée a raison de reprendre Frézier, d'avoir dit, sans modification, que les manchots étoient couverts d'*un poil tout semblable au poil des loups marins.*

Au contraire, le pingouin du Nord a le corps revêtu de véritables plumes, courtes

à la vérité, et sur-tout infiniment courtes aux ailes, mais qui offrent sans équivoque l'apparence de la plume, et non celle de poil, de duvet, ni d'écaille.

Voilà donc une distinction bien établie et fondée sur des différences essentielles dans la conformation extérieure du bec et du plumage entre les manchots ou prétendus pingouins du Sud et les vrais pingouins du Nord; et de même que ceux-ci occupent les plages des mers les plus septentrionales, sans s'avancer que fort peu dans la zone tempérée, les manchots remplissent de même les vastes mers australes, se trouvent sur la plupart des portions de terre semées dans cette mer immense, et s'établissent, comme pour dernier asyle, le long de ces formidables glaces qui, après avoir envahi toute la région du pole du Sud, s'avancent déja jusque sous le soixantième et le cinquantième degré.

« Le corps des manchots *, dit M. Fors- « ter, est entièrement couvert de *plu-*

* L'anglois dit toujours *pinguin* (qui se prononce *pingouin*), mais qui doit par-tout se traduire *manchot*.

« *mules* oblongues, épaisses, dures et lui-
« santes..., placées aussi près l'une de
« l'autre que les écailles des poissons.... :
« cette cuirasse leur est nécessaire, aussi-
« bien que l'épaisseur de graisse dont ils
« sont enveloppés, pour les mettre en état
« de résister au froid ; car ils vivent con-
« tinuellement dans la mer, et sont con-
« finés spécialement aux zones froides et
« tempérées : du moins je n'en connois
« point entre les tropiques. »

Et en suivant cet observateur et l'illustre Cook au milieu des glaces australes, où ils ont pénétré avec plus d'audace et plus loin qu'aucun navigateur avant eux, nous trouvons par-tout les manchots, et en d'autant plus grand nombre, que la latitude est plus élevée et le climat plus glacial, jusque sous le cercle antarctique, aux bords de la glace fixe, au milieu des glaces flottantes, à la *terre des États*, à celle de *Sandwich*, terres désolées, désertes, sans verdure, ensevelies sous une neige éternelle ; nous les voyons, avec quelques pétrels, habiter ces plages devenues inaccessibles à

toutes les autres espèces d'animaux, et où ces seuls oiseaux semblent réclamer contre la destruction et l'anéantissement, dans ces lieux où toute la Nature vivante a déja trouvé son tombeau. *Pars mundi damnata à rerum natura; æternâ mersa caligine* (Pline).

Lorsque les glaces sur lesquelles les manchots sont gîtés, viennent à flotter, ils voyagent avec elles, et sont transportés à d'immenses distances de toute terre. « Nous vîmes, dit M. Cook, au sommet « de l'île de glace qui passoit près de nous, « quatre-vingt-six *pingouins* (manchots): « ce banc étoit d'environ un demi-mille « de circuit, et de cent pieds et plus de « hauteur; car il *nous mangea le vent* pen- « dant quelques minutes, malgré toutes « nos voiles. Le côté qu'occupoient les « pingouins s'élevoit en pente de la mer, « de manière qu'ils grimpoient par là »: d'où ce grand navigateur conclut, avec raison, que la rencontre des manchots en mer n'est point un indice certain, comme on le croit, de la proximité des terres, si ce n'est dans les parages où il n'y a point de glaces flottantes.

Encore paroît-il qu'ils peuvent aller très-loin à la nage, et passer les nuits ainsi que les jours en mer ; car l'élément de l'eau convient mieux que celui de la terre à leur naturel et à leur structure. A terre leur marche est lourde et lente : pour avancer et se soutenir sur leurs pieds courts et posés tout à l'arrière du ventre, il faut qu'ils se tiennent debout, leur gros corps redressé en ligne perpendiculaire avec le cou et la tête. Dans cette attitude, dit Narborough, *on les prendroit de loin pour de petits enfans avec des tabliers blancs.*

Mais autant ils sont pesans et gauches à terre, autant ils sont vifs et prestes dans l'eau. « Ils plongent, et restent long-temps « plongés, dit M. Forster ; et quand ils se « remontent, ils s'élancent en ligne droite « à la surface de l'eau, avec une vîtesse si « prodigieuse, qu'il est difficile de les ti- « rer ». Outre que l'espèce de cuirasse ou de cotte de mailles dure, luisante et comme écailleuse, dont ils sont revêtus, et leur peau très-forte, les font souvent résister aux coups de feu.

Quoique la ponte des manchots ne soit que de deux ou trois œufs au plus, ou même d'un seul, cependant, comme ils ne sont jamais troublés sur les terres inhabitées où ils se rassemblent, et dont ils sont les seuls et paisibles possesseurs, l'espèce, ou plutôt les espèces de ces demi-oiseaux, ne laissent pas d'être fort nombreuses. « On descendit dans une « île, dit Narborough, où l'on prit trois « cents *pingouins* (manchots) dans l'espace « d'un quart d'heure : on en auroit pris « aussi facilement trois mille, si la cha- « loupe avoit pu les contenir : on les « chassoit en troupeaux devant soi, et « on les tuoit d'un coup de bâton sur la « tête. »

« Ces *pingouins* (manchots), dit Wood, « qu'on place mal-à-propos au rang des « oiseaux, puisqu'ils n'ont ni plumes ni « ailes, couvent leurs œufs, comme l'on « m'assura, vers la fin de septembre ou le « commencement d'octobre : c'est alors « qu'on en pourroit prendre assez pour « ravitailler une flotte.... A notre retour « au Port-Desiré, nous ramassâmes en-

« viron cent mille de ces œufs, dont quel-
« ques uns furent gardés à bord près de
« quatre mois sans qu'ils se gâtassent. »

« Le 15 de janvier, dit le rédacteur des « navigations aux terres australes, le vais-« seau s'avança vers la grande *île des Pin-« gouins*, afin d'y prendre de ces oiseaux : « en effet on y en trouva une si prodigieuse « quantité, qu'il y auroit eu de quoi en « pourvoir plus de vingt-cinq navires ; et « l'on en prit neuf cents en deux heures. »

Aucun navigateur ne manque l'occasion de s'approvisionner de ces œufs, qu'on dit fort bons, et de la chair même de ces oiseaux, qui ne doit pas être excellente, mais qui s'offre comme une ressource sur ces côtes dénuées de tout autre rafraîchissement. Leur chair, dit-on, ne sent pas le poisson, quoique, suivant toute apparence, ils ne vivent que de pêche ; et si on les voit fréquenter dans les touffes du gramen, l'unique et dernier reste de végétation qui subsiste sur leurs terres glacées, c'est moins, comme on l'a cru, pour en faire leur nourriture, que pour y trouver un abri.

M. Forster nous décrit leur établissement dans cette espèce d'asyle, qu'ils partagent avec les phoques. Pour nicher, dit-il, ils se creusent des trous ou des terriers, et choisissent à cet effet une dune ou plage de sable : le terrain en est par-tout si criblé, que souvent en marchant on y enfonce jusqu'aux genoux ; et si le manchot se trouve dans son trou, il se venge du passant en le saisissant aux jambes, qu'il pince bien serré.

Les manchots se rencontrent non seulement dans toutes les plages australes de la grande mer Pacifique, et sur toutes les terres qui y sont éparses ; mais on les voit aussi dans l'Océán atlantique, et, à ce qu'il paroît, à de moins hautes latitudes. Il y en a de grandes peuplades vers le cap de Bonne-Espérance, et même plus au nord. Il nous paroît que les *plongeons* rencontrés par les vaisseaux *l'Aigle* et *la Marie*, par le quarante-huitième degré cinquante minutes de latitude australe, avec les premières glaces flottantes, étoient des manchots ; et il faut qu'ils se soient portés jusque dans les mers de l'Inde, si Pyrard est

exact en les plaçant dans les *atollons* des Maldives, et si M. Sonnerat les a en effet trouvés à la nouvelle Guinée. Mais excepté ces points avancés, on peut dire avec M. Forster, qu'en général le tropique est la limite que les manchots n'ont guère franchie, et que le gros de leurs espèces affecte les hautes et froides latitudes des terres et des mers australes.

De même les vrais pingouins, nos pingouins du Nord, paroissent habiter de préférence la mer Glaciale, quoiqu'ils en descendent pour nicher jusqu'à l'île de Wight; néanmoins les îles Féroé et les côtes de Norvége paroissent être leur terre natale dans l'ancien continent, ainsi que le Groenland, le Labrador et Terre-Neuve dans le nouveau. Ils sont, comme les manchots, entièrement privés de la faculté de voler, n'ayant que de petits bouts d'ailes, garnies, à la vérité, de pennes, mais si courtes qu'elles ne peuvent servir qu'à voleter.

Les pingouins, comme les manchots, se tiennent presque continuellement à la mer, et ne viennent guère à terre que

pour nicher ou se reposer en se couchant à plat, la marche et même la position debout leur étant également pénibles, quoique leurs pieds soient un peu plus élevés et placés un peu moins à l'arrière du corps que dans les manchots.

Enfin les rapports dans le naturel, le genre de vie et la conformation mutilée et tronquée, sont tels entre ces deux familles, malgré les différences caractéristiques qui les séparent, qu'on voit suffisamment que la Nature, en les produisant, paroît avoir voulu rejeter aux deux extrémités du globe les deux extrêmes des formes du genre volatile, de même qu'elle y reléguoit ces grands amphibies, extrêmes du genre des quadrupèdes, les phoques et les morses; formes imparfaites et tronquées, incapables de figurer avec des modèles plus parfaits au milieu du tableau, et rejetées dans le lointain sur les confins du monde.

Nous allons présenter l'énumération et la description de chacune des espèces de ces deux genres d'oiseaux sans ailes, les pingouins et les manchots.

LE PINGOUIN *.

Première espèce.

QUOIQUE l'aile du pingouin de cette première espèce ait encore quelque longueur, et qu'elle soit garnie de plusieurs petites pennes, néanmoins on assure qu'il ne peut point voler, même assez pour se dégager de l'eau. Il a la tête, le cou et tout le dessus du corps noirs : mais la partie inférieure, plongée dans l'eau quand il nage, est entièrement blanche ; un petit trait de blanc se trace du bec à l'œil, et un autre semblable trait traverse obliquement l'aile.

Nous avons dit que les pieds du pingouin n'ont que trois doigts, et que cette conformation, ainsi que celle du bec, le

* Voyez les planches enluminées, n° 1003; et 1004 sa femelle.



LE PINGOUIN.

J. J. Fauguet S.





LE PINGOUIN *Femelle.*

J. Pauquet S.

distingue bien sensiblement du manchot. Le bec de ce premier pingouin est noir, tranchant par les bords, très-applati par les côtés, qui sont cannelés de trois sillons, dont celui du milieu est blanc ; tout à côté de son ouverture et sous le velouté qui revêt la base du bec, les narines sont ouvertes en fentes longues. La femelle n'a pas le petit trait blanc entre le bec et l'œil ; mais sa gorge est blanche.

Ce pingouin, dit Edwards, se trouve également dans les parties septentrionales de l'Amérique et de l'Europe. Il vient nicher aux îles Féroé, le long de la côte occidentale d'Angleterre, et jusqu'à l'île de Wight, où il grossit la foule des oiseaux de mer qui peuplent ces grands rochers que les Anglois ont appelés les Aiguilles (*the Needles*). On assure que cet oiseau ne pond qu'un œuf très-gros par rapport à sa taille.

On ignore encore dans quel asyle les pingouins, et particulièrement celui-ci, passent l'hiver. Comme ils ne peuvent tenir la mer dans le fort de cette saison, que néanmoins ils ne paroissent point

alors à la côte, et que d'ailleurs il est constant qu'ils ne se retirent pas vers les terres du Midi, Edwards imagine qu'ils passent l'hiver dans des cavernes de rochers, dont l'ouverture est submergée, mais dont l'intérieur s'élève assez au-dessus des flots pour leur fournir une retraite où ils restent dans un état de torpeur, et sustentés par la graisse dont ils sont abondamment chargés.

Nous ajouterions, d'après Pontoppidan, quelques particularités à ce que nous venons de dire de cette première espèce de pingouin, qu'il est grand pêcheur de harengs, qu'il se prend aux hameçons amorcés de ces poissons, etc., si le récit de cet écrivain n'offroit ici les mêmes disparates qui se trouvent ordinairement dans ses autres narrations, comme quand il dit « que ces oiseaux, en sortant tous « à la fois des grottes où ils s'abritent et « où ils nichent, obscurcissent le soleil « par leur nombre, et font de leurs ailes « un bruit semblable à celui d'un orage. ». Tout ceci ne convient point à des pingouins, qui tout au plus ne peuvent que voleter.

Nous reconnoissons plus distinctement le pingouin dans l'*esarokitsok* ou *petite aile* des Groenlandois, « espèce de plongeon, « dit le relateur, qui a les ailes d'un demi-« pied de long tout au plus, si peu four-« nies de plumes, qu'il ne peut voler, et « dont les pieds sont d'ailleurs si loin de « l'avant-corps, et si portés en arrière, « qu'on ne conçoit pas comment il peut « se tenir debout et marcher ». En effet, l'attitude droite est pénible pour le pingouin ; il a la marche lourde et lente, et sa position ordinaire est de nager et de flotter sur l'eau, ou d'être couché en repos sur les rochers ou sur les glaces.

LE GRAND PINGOUIN *.

Seconde espèce.

WILLUGHBY dit que la taille de ce pingouin approche de celle de l'oie ; ce qu'il faut entendre de la hauteur à laquelle il porte sa tête, et non de la grosseur et du volume du corps, qui a beaucoup moins d'épaisseur. Il a la tête, le cou et tout le manteau d'un beau noir, en petites plumes courtes, mais douces et lustrées comme du satin ; une grande tache blanche ovale se marque entre le bec et l'œil, et le rebord de cette tache s'élève comme en bourlet de chaque côté du sommet de la tête, qui est fort applatie ; le bec, dont la coupe ressemble, suivant la comparaison d'Edwards, au bout d'un large coutelas, a ses côtés

* Voyez les planches enluminées, nº 367.
Par les Anglois, *northern penguin.*



LE GRAND PINGOUIN.

J. Pauquet S.


NATURAL HISTORY

applatis et creusés d'entaillures. Les plus grandes pennes des ailes n'ont pas trois pouces de longueur : on juge aisément que, dans cette proportion avec la masse du corps, elles ne peuvent lui servir pour s'élever en l'air. Il ne marche guère plus qu'il ne vole, et il demeure toujours sur l'eau, à l'exception du temps de la ponte et de la nichée.

L'espèce en paroît peu nombreuse; du moins ces grands pingouins ne se montrent que rarement sur les côtes de Norvége. Ils ne viennent pas tous les ans visiter les îles de Féroé, et ne descendent guère plus au sud dans nos mers d'Europe : celui qu'Edwards décrit avoit été pris par les pêcheurs sur le banc de Terre-Neuve. Du reste, on ignore dans quelle plage ils se retirent pour nicher.

L'*akpa* des Groenlandois, oiseau grand comme le canard, avec le dos noir et le ventre blanc, et qui ne peut ni courir ni voler, paroît devoir se rapporter à notre grand pingouin. Pour les prétendus pingouins décrits dans le Voyage de la Martinière, ce sont évidemment des pélicans.

LE PETIT PINGOUIN,

OU

LE PLONGEON DE MER DE BELON.

Cet oiseau est indiqué dans Belon sous le nom de *plongeon de mer*, et par M. Brisson, sous celui de *petit pingouin*. Néanmoins il nous reste un doute très-fondé sur cette dernière dénomination; car, en examinant la figure donnée par cet ornithologiste, on voit qu'il a beaucoup de ressemblance avec le petit guillemot, n° 917 de nos planches enluminées, et tout au moins il est certain que son bec n'est pas celui d'un pingouin : et en même temps la plage où Belon dit avoir observé cet oiseau, savoir, la mer de Crète, est un nouveau sujet de douter qu'il appartienne en effet au genre des pingouins, qui ne paroît pas s'être porté dans la

Méditerranée, et que tout nous représente comme indigène aux mers du Nord ; en sorte que si nous osions soupçonner ici de peu de justesse un observateur d'ailleurs aussi instruit et toujours aussi exact que l'est Belon, nous croirions, malgré ce qu'il dit de la conformation des pieds de son *uttamaria* de Crète, qu'il appartient plutôt à quelque espèce de plongeon ou de castagneux qu'à la famille des pingouins. Quoi qu'il en soit, il faut rapporter ce que dit notre vieux et docte naturaliste, de cet oiseau, dont lui seul a parlé, Dapper et Aldrovande n'en ayant fait mention que d'après lui.

« Il y a, dit-il, en Crète une particu-
« lière espèce de plongeon de mer, nageant
« entre deux eaux, différente au cormo-
« ran et aux autres plongeons nommés
« *mergi*, et que j'estime être celui qu'A-
« ristote a nommé *ethia*. Les habitans du
« rivage de Crète l'appellent *vuttamaria*
« et *calicatczu*. Il est de la grosseur d'une
« sarcelle, blanc par-dessous le ventre,
« et noir par tout le dessus du corps. Il
« n'a nul ergot derrière : aussi est-il seul

« entre tous oiseaux ayant le pied plat, à « qui cela convienne. Son bec est moult « tranchant par les bords, noir dessus, « blanc dessous, creux et quasi plat, et « couvert de duvet jusque bien avant...... « qui provient d'un toffet de plumes noires « qui lui croît sur quelque chose qu'il a « sur le bec joignant la tête, eslevé gros « comme une demi-noix..... Il a le sommet « de la tête large, mais la queue si courte, « qu'il semble quasi qu'il n'en ait point. « Il est tout couvert de fin duvet, qui « tient si fort à la peau, qu'on jugeroit « proprement que c'est du poil, et qui se « montre aussi fin que velours, tellement « que si on l'escorche, on lui trouvera la « peau bien épaisse ; et si on la fait cour- « royer, semblera une peau de quelque « animal terrestre. »


NATURAL HISTORY



LE GRAND MANCHOT.

J. Pauquet. S.

LE GRAND MANCHOT *.

Première espèce.

Clusius semble rapporter la première connoissance des manchots à la navigation des Hollandois dans la mer du Sud en 1598. Ces navigateurs, dit-il, étant parvenus à certaines îles voisines du Port-Desiré, les trouvèrent remplies d'une sorte d'oiseaux inconnus, qui y venoient faire leur ponte. Ils nommèrent ces oiseaux *pingouins* (*à pinguedine*), à raison de la quantité de leur graisse, et ils imposèrent à ces îles le nom d'*îles des Pingouins*.

« Ces singuliers oiseaux, ajoute Clusius,
« sont sans ailes, et n'ont à la place que
« deux espèces de membranes qui leur
« tombent de chaque côté comme de
« petits bras; leur cou est gros et court,
« leur peau dure et épaisse comme le cuir

* Voyez les planches enluminées, nº 975, sous la dénomination de *manchot des îles Malouines*.

« du cochon. On les trouvoit trois ou « quatre dans un trou. Les jeunes étoient « du poids de dix à douze livres ; mais les « vieux en pesoient jusqu'à seize, et en « général ils étoient de la taille de l'oie. »

A ces proportions, il est aisé de reconnoître le manchot représenté dans nos planches enluminées, sous le nom de *manchot des îles Malouines*, et qui se trouve non seulement dans tout le détroit de Magellan et les îles voisines, mais encore à la nouvelle Hollande, et qui de là a gagné jusqu'à la nouvelle Guinée. C'est en effet l'espèce la plus grande du genre des manchots : l'individu que nous avons fait représenter a vingt-trois pouces de hauteur, et ces manchots parviennent à un beaucoup plus grand accroissement, puisque M. Forster en a mesuré plusieurs de trente-neuf pouces (anglois), et qui pesoient jusqu'à trente livres.

« Diverses troupes de ces pingouins, « les plus gros que j'aie jamais vus, dit-« il, erroient sur la côte (à la nouvelle « Georgie). Leur ventre étoit d'une gros-« seur énorme, et couvert d'une grande

« quantité de graisse. Ils portent de chaque « côté de la tête une tache d'un jaune « brillant ou couleur orangée, bordée de « noir; tout le dos est d'un gris noirâtre; « le ventre, le dessous des nageoires et « l'avant du corps sont blancs. Ils étoient « si stupides, qu'ils ne fuyoient point, et « nous les tuâmes à coups de bâton....... « Ce sont, je pense, ceux que nos Anglois « ont nommés aux îles Falkland, *pingouins* « *jaunes* ou *pingouins rois.* »

Cette description de M. Forster convient parfaitement à notre grand manchot, en observant qu'une teinte bleuâtre est répandue sur son manteau cendré, et que le jaune de la gorge est plutôt citron ou couleur de paille qu'orangé. Nos François l'ont en effet trouvé aux îles Falkland ou Malouines, et M. de Bougainville en parle dans les termes suivans: « Il aime la « solitude et les endroits écartés; son bec « est plus long et plus délié que celui des « autres espèces de manchots, et il a le « dos d'un bleu plus clair; son ventre est « d'une blancheur éblouissante; une pa- « latine jonquille, qui, partant de la tête,

« coupe ces masses de blanc et de bleu « (gris bleu), et va se terminer sur « l'estomac, lui donne un grand air de « magnificence. Quand il lui plaît de « chanter, il alonge le cou..... On espéra « de pouvoir le transporter en Europe, et « d'abord il s'apprivoisa jusqu'à connoître « et suivre la personne qui étoit chargée « de le nourrir, mangeant indifféremment « le pain, la viande et le poisson ; mais « on s'apperçut que cette nourriture ne lui « suffisoit pas, et qu'il absorboit sa graisse. « Quand il fut amaigri à un certain point, « il mourut. »

LE MANCHOT MOYEN *.

Seconde espèce.

De tous les caractères d'après lesquels on pourroit dénommer cette seconde espèce de manchots, nous n'avons cru pouvoir énoncer que la grandeur, parce que les autres caractères, quoique sensibles, ne sont peut-être pas constans, ou ne sont pas exclusifs. Ce sont ces manchots qu'Edwards appelle *pingouins aux pieds noirs ;* mais les pieds du grand manchot sont noirs aussi. On les trouve indiqués sous le nom de *manchots du cap de Bonne-Espérance* ou *des Hottentots*, dans nos planches enluminées : mais l'espèce s'en trouve bien ailleurs qu'au Cap, et

* Voyez les planches enluminées, n° 382, le *manchot du cap de Bonne-Espérance ;* et n° 1005, le *manchot des Hottentots*, que nous jugeons être la femelle du premier.

paroît se rencontrer également aux terres Magellaniques. Nous avions pensé à l'appeler *manchot à collier ;* en effet, le manteau noir du dos embrasse le devant du cou par un collier, et laisse tomber sur les flancs deux longues bandes en manière de scapulaire : mais cette livrée ne paroît bien constante que dans le mâle ; et la femelle, telle que nous la croyons représentée n° 1005 de nos planches enluminées, porte à peine quelque trace obscure de collier. Tous deux ont le bec coloré, vers le bout, d'une bandelette jaune ; mais peut-être ce trait ne se marque-t-il qu'avec l'âge. Ainsi nous sommes réduits à les indiquer par leur taille, qui est en effet moyenne dans ce genre, et ne s'élève guère au-dessus d'un pied et demi.

Du reste, tout le dessus du corps est ardoisé, c'est-à-dire, d'un cendré noirâtre, et le devant avec les côtés du corps sont d'un beau blanc, excepté le collier et le scapulaire ; le bout de la mandibule inférieure du bec paroît un peu tronqué ; et le quatrième doigt, quoique libre et non engagé dans la membrane, est néanmoins

tourné plus en devant qu'en arrière; l'aileron est tout plat, et semble recouvert d'une peau de chagrin, tant les pinceaux de plumes qui le revêtent sont petits, roides et pressés : les plus grandes de ces plumules n'ont pas six lignes de longueur; et, suivant la remarque d'Edwards, on en peut compter plus de cent à la première rangée de l'aile.

Ces manchots sont très-nombreux au cap de Bonne-Espérance et dans les parages voisins. M. le vicomte de Querhoent, qui les a observés à la rade du Cap, nous a communiqué la notice suivante. « Les « pingouins (manchots) du Cap sont « noirs et blancs, et de la grosseur d'un « canard. Leurs œufs sont blancs; ils n'en « font que deux à chaque ponte, et dé- « fendent courageusement leur nichée. « Ils la font sur les petites îles le long de « la côte; et un observateur digne de « foi m'a assuré que dans une de ces « petites îles étoit un monticule élevé, où « ces oiseaux nichoient de préférence, « quoiqu'éloigné de plus d'une demi-lieue « de la mer. Comme ils marchent fort

« lentement, il jugea qu'il n'étoit pas « possible qu'ils allassent tous les jours « chercher à manger à la mer : il en prit « donc quelques uns pour voir combien « de temps ils supporteroient la diète ; il « les garda quatorze jours sans boire ni « manger, et au bout de ce temps ils « étoient encore vivans et assez forts pour « pincer vigoureusement. »

M. de Pagès, dans la relation manuscrite de son voyage au pole austral, s'accorde sur les mêmes faits. « La grosseur « des manchots du Cap, dit-il, est pa- « reille à celle de nos plus gros canards. « Ils ont deux cravates oblongues de cou- « leur noire, l'une à l'estomac, l'autre au « cou. ous trouvions ordinairement dans « chaque nid deux œufs ou deux petits, « rangés tête à queue, et l'un toujours « au moins d'un quart plus gros que « l'autre. Les vieux n'étoient pas moins « aisés à prendre que les jeunes ; ils ne « pouvoient marcher que lentement, et « cherchoient à se tapir contre les ro- « chers. »

Un fait qu'ajoute le même voyageur,

c'est que les ailerons des manchots leur servent de temps en temps de pattes de devant, et qu'alors, marchant comme à quatre, ils vont plus vîte ; mais, suivant toute apparence, cela n'arrive que lorsqu'ils culbutent, et ce n'est point une véritable marche.

Du reste, nous croyons reconnoître ce même manchot d'espèce moyenne dans la seconde de celles que M. de Bougainville décrit aux îles Malouines ; car il la dit la même que celle de l'amiral Anson, laquelle est aussi celle de Narborough. Or, au poids et aux couleurs que Narborough attribue à son manchot, on peut le regarder comme de l'espèce dont nous parlons ; et nous croyons encore que cette espèce est celle que M. Forster désigne comme la plus commune au détroit de Magellan, laquelle, dit-il, est de la grosseur d'une petite oie, et surnommée par les Anglois, aux îles Falkland ou Malouines, *jumping jacks*.

M. Forster observa ces manchots sur la terre des États, où ils lui offrirent une petite scène. « Ils étoient endormis, dit-

« il, et leur sommeil est très-profond ; « car le docteur Sparman tomba sur un, « qu'il roula à plusieurs verges sans l'é- « veiller. Pour le tirer de son assoupisse- « ment, on fut obligé de le secouer à dif- « férentes reprises. Enfin ils se levèrent en « troupes ; et quand ils virent que nous « les entourions, ils prirent du courage ; « ils se précipitèrent avec violence sur « nous et mordirent nos jambes et nos « habits. Après en avoir laissé un grand « nombre sur le champ de bataille qui « paroissoient morts, nous poursuivîmes « les autres ; mais les premiers se relevèrent « tout d'un coup, et piétonnèrent gra- « vement derrière nous. »

LE MANCHOT SAUTEUR *.

Troisième espèce.

Ce manchot n'a guère qu'un pied et demi de hauteur du bec aux pieds, et à peu près autant quand, la tête et le corps droits, il est posé et comme assis sur le croupion ; ce qui est son attitude de nécessité à terre. Il a le bec rouge, ainsi que l'iris de l'œil, sur lequel passe une ligne d'un blanc teint de jaune, qui se dilate et s'épanouit en arrière en deux petites touffes de filets hérissés, lesquels se relèvent sur les deux côtés du sommet de la tête. Cette partie est noire ou d'un cendré noirâtre très-foncé, ainsi que la gorge, la face, le dessus du cou, du dos et des ailerons ; le reste, c'est-à-dire, tout le devant du corps, est d'un blanc de neige.

* Voyez les planches enluminées, n° 984, sous la dénomination de *manchot huppé de Sibérie*.

Nos planches enluminées ont indiqué cet oiseau sous le nom de *manchot de Sibérie.* Nous n'adoptons pas aujourd'hui cette dénomination, vu la grande division que paroît avoir fait la Nature, des pingouins au Nord, et des manchots au Sud; et M. de Bougainville l'ayant reconnu sur les terres Magellaniques, nous pensons qu'il ne se trouve pas en Sibérie, mais seulement dans les îles australes, où le même navigateur l'a décrit sous le nom de *pingouin sauteur*..... « La troisième « espèce de ces demi-oiseaux, dit-il, ha« bite par familles, comme la seconde, « sur de hauts rochers, où ils pondent. « Les caractères qui distinguent ceux-ci « des deux autres, sont leur petitesse, « leur couleur fauve, un toupet de plumes « de couleur d'or, plus courtes que celles « des aigrettes, et qu'ils relèvent lorsqu'ils « sont irrités, et enfin d'autres petites « plumes de même couleur qui leur servent « de sourcils. On les nomma *pingouins* « *sauteurs* : en effet ils ne se transportent « que par sauts et par bonds. Cette espèce « a dans sa contenance plus de vivacité « que les deux autres. »

C'est, suivant toute apparence, ce même manchot sauteur à aigrette et à bec rouge que le capitaine Cook indique dans le passage suivant.... « Jusqu'ici (cinquante-« trois degrés cinquante-sept minutes lati-« tude sud) nous avions eu continuelle-« ment autour du vaisseau un grand « nombre de pingouins, qui sembloient « être différens de ceux que nous vîmes « près de la glace ; ils étoient plus petits, « avec des becs rougeâtres et des têtes « brunes. La rencontre d'un si grand nom-« bre de ces oiseaux me donnoit quelque « espérance de trouver terre ». . . . Et dans un autre endroit. . . . . « Le 2 décembre, « par quarante-huit degrés vingt-trois « minutes latitude sud, et cent soixante-« dix-neuf degrés seize minutes de longi-« tude, nous apperçûmes plusieurs pin-« gouins au bec rouge, qui demeurèrent « autour de nous le lendemain. »

LE MANCHOT A BEC TRONQUÉ.

Quatrième espèce.

Le bec des manchots se termine généralement en pointe : dans cette espèce, l'extrémité de la mandibule inférieure est tronquée. Ce caractère a suffi à M. Brisson pour faire de ce manchot un genre à part, sous le nom de *gorfou;* de quoi il étoit fort le maître, suivant l'ordre hypothétique et systématique de ses divisions : mais ce qui n'étoit pas également arbitraire, c'est l'application qu'il a faite à ce même manchot, du nom de *catarractes* ou *catarracta*, par lequel Aristote a désigné un oiseau de proie aquatique, qui n'est certainement pas un manchot, genre duquel Aristote ne connut aucune espèce.

Quoi qu'il en soit, Edwards, qui nous a



MANCHOT *à bec Tronqué.*

J Pauquet S



fait connoître cette espèce de manchot, lui applique ce passage du chevalier Roë dans son Voyage aux Indes. « Dans l'*île* « *Pinguin* (au cap de Bonne-Espérance), « il y a un oiseau de ce nom qui marche « tout droit ; les ailes sont sans plumes, « pendantes comme des manches, avec « le plastron blanc : ces oiseaux ne volent « point, mais se promènent en petites « troupes, chacune gardant régulièrement « son quartier. »

Cependant M. Edwards n'assure pas que ce manchot soit du Cap plutôt que du détroit de Magellan. Il étoit, dit-il, *gros comme une oie*, et avoit le bec ouvert jusque sous les yeux, et rouge ainsi que les pieds ; la face d'un brun obscur ; tout le devant du corps blanc ; le derrière de la tête, le haut du cou et le dos, d'un pourpre terne, et couvert de très-petites plumes roides et serrées. « Ces plumes, ajoute Edwards, « ressemblent plus à des écailles de serpent « qu'à des plumes. Les ailes, continue- « t-il, sont petites et plates comme des « planchettes brunes, et couvertes de « plumes si petites et si roides, qu'on les

« prendroit de quelque distance pour du « chagrin. Il n'y a d'apparence de queue « que quelques soies courtès et noires au « croupion. »

Telles sont les quatre espèces de manchots que nous pouvons présenter comme connues et bien décrites. Si ce genre est plus nombreux, ainsi que paroît l'insinuer M. Forster, chaque espèce nouvelle viendra naturellement prendre ici sa place. En attendant, il nous semble en voir quelques unes d'indiquées, mais imparfaitement et confusément dans les notices suivantes.

I. « Entre les îles Maldives, dit un de « nos anciens voyageurs*, il y en a une « infinité qui sont entièrement inhabi-« tées......, et toutes couvertes de gros « crabes, et d'une quantité d'oiseaux « nommés *pingui*, qui font là leurs œufs et « leurs petits ; et il y en a une multitude « si prodigieuse, qu'on ne sauroit mettre « le pied en quelque endroit que ce soit « sans toucher leurs œufs et leurs petits,

* François Pyrard.

« ou les oiseaux mêmes. Les insulaires « n'en mangent point, et toutefois ils sont « bons à manger, *et sont gros comme pi-« geons,* de plumage blanc et noir. »

Nous ne connoissons pas d'espèce de manchot aussi petite qu'un pigeon ; et néanmoins une semblable petite espèce d'oiseau sans ailes, sous le nom de *cal-camar,* se retrouve à la côte du Bresil. « Le calcamar est de la grosseur d'un « pigeon ; ses ailes ne lui servent point à « voler, mais à nager fort légèrement : « il ne quitte point les flots ; les Bresiliens « assurent même qu'il y dépose ses œufs, « mais sans expliquer comment ils y pour-« roient éclore *. »

II. Les *aponars* ou *aponats* de Thevet, « lesquels, dit-il, ont petites ailes, pour-« quoi ils ne peuvent voler ; ont le ventre « blanc, le dos noir, le bec semblable à « celui d'un cormoran ou autre corbeau, « et quand on les tue, crient ainsi que « pourceaux ». Ce sont, suivant toute apparence, des manchots. Thevet les

* *Histoire générale des voyages,* tome XIV, page 303.

trouva à l'île de l'Ascension ; mais il fait sous le nom d'*aponar* la même confusion que l'on a faite sous celui de *pingouin*, lorsqu'il parle des *aponars que rencontrent les navires allant de France en Canada.* Ces derniers aponars sont des pingouins.

III. L'oiseau des mers Magellaniques, que les matelots de l'équipage du capitaine Wallis, et ensuite ceux de Cook, appelèrent *race-horse* ou *cheval de course*, parce qu'il couroit sur l'eau avec une extrême vîtesse, en frappant les flots de ses pieds et de ses ailes, trop petites pour qu'elles pussent lui servir à voler. Cet oiseau sembleroit, à ces caractères, être un manchot : néanmoins M. Forster lui donne le nom de *canard*, en le rapportant au *logger-head duck* des *Transactions philosophiques* (vol. LXVI, partie 1). Voici comme il en parle : « Il ressembloit, dit-il, « au canard, excepté l'extrême briéveté « de ses ailes, et sa grosseur, qui étoit « celle d'une oie. Il avoit le plumage gris, « et un petit nombre de plumes blanches; « le bec et les pieds jaunes, et deux « grandes bosses calleuses nues, de la

« même couleur, à la jointure de chaque « aile. Nos matelots l'appelèrent *race-horse* « (cheval de course) à cause de sa vîtesse; « mais aux îles Falkland, les Anglois lui « ont donné le nom de *canard lourdaud.* »

IV. Enfin, selon d'autres voyageurs *, on trouve sur les îles de la côte du Chili, après avoir passé Chiloé, et en approchant du détroit de Magellan, « une es- « pèce d'oie qui ne vole point, mais qui « court sur les eaux aussi vîte que les « autres volent. Cet oiseau a un duvet « très-fin, que les femmes américaines « filent, et dont elles font des couvertures, « qu'elles vendent aux Espagnols ». Si ces particularités sont exactes, elles indiquent dans ce genre une espèce moyenne entre les oiseaux à grandes plumes et les manchots à plumules écailleuses, qui ressemblent peu à un duvet, et ne paroissent pas susceptibles d'être filées.

* *Voyage à la mer du Sud* par l'équipage du *Wager*, à la suite du *Voyage de l'amiral Anson*.

NOTICES ET INDICATIONS

DE QUELQUES ESPÈCES D'OISEAUX

INCERTAINES OU INCONNUES.

Quelque attention que nous ayons eue dans tout le cours de cet ouvrage, de discuter, d'éclaircir et de rapporter à leurs véritables objets les notices imparfaites ou confuses des voyageurs ou des naturalistes sur les différentes espèces réelles ou nominales des oiseaux, quelqu'étendues et même quelqu'heureuses qu'aient été nos recherches, nous devons néanmoins avouer qu'il reste encore un certain nombre d'espèces que nous n'avons pu reconnoître avec certitude, parce qu'elles ne sont indiquées que par des noms que rien ne rappelle aux noms connus, ou qu'elles sont désignées par des traits obscurs ou vagues, et qui ne cadrent exactement avec aucun objet réel.

Ce sont ces noms même et ces traits, tout confus qu'ils peuvent être, que nous recueillons ici, non seulement pour ne rien négliger, mais encore pour empêcher qu'on ne regarde comme certaines ces notices douteuses, et sur-tout pour mettre les observateurs à portée de les vérifier ou de les éclaircir.

Nous suivrons dans cette exposition sommaire la marche de l'ouvrage, commençant par les oiseaux de terre, passant à ceux de rivage et finissant par les oiseaux d'eau.

I. Le *grand oiseau du Port-Desiré* aux terres Magellaniques, lequel est bien certainement un oiseau de proie, et dont la notice, telle que la donne le commodore Byron, paroît indiquer un *vautour*. « Sa tête, dit-il, seroit parfaitement ressemblante à celle de l'aigle, si l'espèce « de huppe dont elle est ornée étoit un « peu moins touffue. Un cercle de plumes « d'une blancheur éclatante forme autour « de son cou un collier naturel de la plus « grande beauté; sur le dos son plumage

« est d'un noir de jais, et non moins « brillant que ce minéral que l'art a su « polir. Ses jambes sont remarquables par « leur grosseur et leur force ; mais les « serres en sont moins acérées que celles « de l'aigle. Cet oiseau a près de douze « pieds d'envergure [1]. »

II. L'*oiseau de la nouvelle Calédonie*, indiqué dans la relation du second voyage de Cook comme une *espèce de corbeau*, quoiqu'il soit dit en même temps *qu'il est de moitié plus petit que le corbeau, et que ses plumes sont nuancées de bleu*. Au reste, cette terre nouvelle n'a offert aux navigateurs qui l'ont découverte que peu d'oiseaux, entre lesquels étoient de *belles tourterelles et plusieurs petits oiseaux inconnus* [2].

III. L'*avis venatica* de Belon, le seul peut-être que ce judicieux naturaliste n'ait pas rendu reconnoissable dans ses nombreuses observations. « Nous veimes « aussi (vers Gaza) un oiseau qui, à notre

[1] *Voyage du commodore Byron*, tome I du premier Voyage de Cook, page 19.

[2] Cook, second Voyage, tome III, page 300.

« advis, passe tous les autres en plaisant « chant ramage, et croyons qu'il a été « nommé par les anciens *venatica avis*. Il « est un peu plus gros qu'un estourneau. « Son plumage est blanc par-dessous le « ventre, et est cendré dessus le dos, « comme celui de l'oiseau *molliceps*, qu'on « appelle en françois un *gros-bec*; la queue « noire, qui lui passe les aeles, comme à « une pie. Il vole à la façon d'un pic-« verd [1]. »

A la taille, aux couleurs, au nom d'*avis venatica*, on pourroit prendre cet oiseau pour une espèce de pie-grièche; mais le *plaisant ramage* est un attribut qui paroît ne convenir à aucune de ces espèces méchantes et cruelles.

IV. Le *moineau de mer*, « que les habi-« tans de Terre-Neuve nomment, dit-on, « l'*oiseau des glaces*, parce qu'il y habite « toujours : il n'est pas plus grand qu'une « grive; il ressemble au moineau par le « bec, et a le plumage blanc et noir [2]. »

[1] *Observations* de Belon, page 139.

[2] *Histoire générale des voyages*, tome XIX, page 46.

Malgré le nom de *moineau de mer*, on juge par la conformation du bec, qu'il s'agit ici d'un oiseau de terre, dont l'espèce nous paroît voisine de celle de l'ortolan de neige.

V. Le petit *oiseau jaune*, appelé ainsi au cap de Bonne-Espérance, et que le capitaine Cook a retrouvé à la nouvelle Georgie [1]. Il est peut-être connu des ornithologistes, mais il ne l'est pas sous ce nom ; et quant aux *petits oiseaux à joli plumage*, que ce même navigateur a trouvés à *Tanna*, l'une des nouvelles Hébrides, nous croyons aisément avec lui, que sur une terre aussi isolée et aussi lointaine, leurs espèces sont absolument nouvelles.

VI. L'oiseau auquel les observateurs embarqués pour le premier voyage du capitaine Cook, donnèrent le nom de *motacilla velificans*, en le voyant venir se poser sur les agrès du vaisseau en pleine mer, à dix lieues du cap Finistère [2], et que l'on sauroit certainement être une

[1] *Second Voyage de Cook*, tome IV, pages 86 et 87.

[2] *Premier Voyage de Cook*, t. II, page 117.

bergeronnette, si Linnæus, d'après lequel parloient ces observateurs, n'avoit appliqué, comme générique, le surnom de *motacilla* à des oiseaux tout différens les uns des autres, et à tous ceux en général qui ont un mouvement de secousse ou de balancement dans la queue.

VII. L'*ococolin* de Fernandès, que nous aurions dû placer avec les pics ; car il dit expressément que *c'est un pic de la taille de l'étourneau, et dont le plumage est agréablement varié de noir et de jaune* *.

VIII. Les *oiseaux vus par Dampier à Céram*, et qui, à la forme et à la grosseur de leur bec, paroissent être des *calaos*. Il les décrit en ces termes : « Ils avoient le « corps noir et la queue blanche ; leur « grosseur étoit celle d'une corneille ; ils « avoient le cou assez long et couleur « de safran ; leur bec ressembloit à la « corne d'un belier ; ils avoient la jambe « courte et forte, les pieds de pigeon, et « les ailes d'une longueur ordinaire, quoi-« qu'elles fissent beaucoup de bruit dans

* Fernandès, *Hist. avium nov. Hisp.* pag. 54, cap. 202.

« leur vol : ils se nourrissent de baies sau-
« vages, et se perchent sur les plus grands
« arbres. Dampier trouva leur chair de si
« bon goût, qu'il parut regretter de n'a-
« voir vu de ces oiseaux qu'à Céram et à
« la nouvelle Guinée [1]. »

IX. Le *hoitzitzillin de Tepuscullula* de Fernandès, et le *nexhoitzillin* du même auteur, que l'on reconnoît pour être des colibris, vivant, dit-il, du miel des fleurs qu'ils sucent de leur petit bec courbé, presque aussi long que le corps, et des plumes brillantes desquels des mains adroites composent de petits tableaux précieux [2].

Quant à l'*hoitzitzil-papalotl* du même naturaliste espagnol [3], quoiqu'il le compare à l'*hoitzitzillin*, il dit néanmoins expressément que c'est une sorte de papillon.

X. Le *quauchichil* ou *petit oiseau à tête rouge*, encore de Fernandès [4], qu'il dit

[1] *Histoire générale des voyages*, tome II, page 244.

[2] Fernandès, page 47, chap. 174; et page 31, chap. 82.

[3] *Ibid.* chap. 55, page 25.

[4] *Ibid.* chap. 17, page 18.

n'être qu'un peu plus grand que le *hoitzitzillin*, et qui néanmoins ne paroît pas être un colibri ni un oiseau-mouche : *car il se trouve aussi dans les régions froides ; il vit et chante en cage;* caractères qui ne conviennent pas à ces deux genres d'oiseaux.

XI. L'oiseau demi-aquatique décrit par M. Forster, et qu'il dit être d'un *nouveau genre*. « Cet oiseau que nous rencon« trâmes dans notre excursion, étoit de la « grosseur d'un pigeon, et parfaitement « blanc : il appartient à la classe des oi« seaux aquatiques qui marchent *à gué*. « Il avoit les pieds à demi palmés, et ses « yeux ainsi que la base du bec entourés « de petites glandes ou verrues blanches ; « il exhaloit une odeur si insupportable, « que nous ne pûmes en manger la chair, « quoiqu'alors les plus mauvais alimens « ne nous causassent pas aisément du dé« goût (c'étoit sur la terre des États)[1]. »

XII. Le *corbijeau* de le Page du Pratz[2], lequel n'est pas autre que le *courlis*, et

[1] Forster, *second Voyage de Cook*, tome IV, page 59.

[2] *Histoire de la Louisiane*, tome II, page 128.

dont nous ne rapportons ici le nom que pour compléter le système entier de dénominations relatives à cet oiseau et à l'ornithologie en général.

XIII. Le *chochopitli* de Fernandès *, *oiseau*, dit ce naturaliste, *du genre de celui que les Espagnols appellent* chorlito (qui est le courlis), et dans lequel on reconnoît notre *grand courlis blanc et brun de Cayenne,* espèce nouvelle, donnée n° 976 de nos planches enluminées. Cet oiseau, ajoute Fernandès, est de passage sur le lac de Mexique, et sa chair a un mauvais goût de poisson.

XIV. *L'ayaca*, qui, tant par le rapport de son nom avec celui d'*ayaia* que porte la spatule au Bresil, que par la ressemblance des traits, à l'altération près que souffrent toujours les objets en passant par les mains des rédacteurs de voyages, paroît être en effet une spatule. Quoi qu'il en soit, voici ce qui est dit de l'*ayaca*. « Cet oiseau du Bresil est d'une industrie « singulière à prendre les petits poissons ;

* Page 19, chap. 23.

« jamais on ne le voit fondre inutilement « sur l'eau : sa grosseur est celle d'une pie ; « il a le plumage blanc, marqueté de ta- « ches rouges, et le bec fait en cuiller [1]. »

L'aboukerdan de Monconys [2] est aussi notre spatule.

XV. L'*acacahoactli* ou *l'oiseau du lac du Mexique à voix rauque* de Fernandès, qu'il dit être une espèce d'alcyon ou de martin-pêcheur, mais qui, suivant la remarque de M. Adanson, est plutôt une espèce de héron ou de butor, puisqu'il *a un très-long cou, qu'il plie souvent en le ramenant entre ses épaules :* sa taille est un peu moindre que celle du canard sauvage; son bec est long de trois doigts, pointu et acéré; le fond de son plumage est blanc tacheté de brun, plus brun en-dessus, plus blanc en-dessous du corps; les ailes sont d'un fauve vif et rougeâtre, avec la pointe noire. On peut, suivant Fernandès, apprivoiser cet oiseau en le nourrissant de poisson et même de chair ;

[1] *Histoire générale des voyages*, tome IV, page 303.

[2] Première partie, page 198.

et ce qui pourtant s'accorde peu avec une voix rauque, *son chant*, dit-il, *n'est pas désagréable* [1]. C'est le même que l'*avis aquatica raucum sonans* de Nieremberg [2].

XVI. L'*atototl*, petit oiseau du même lac de Mexico, de la forme et de la taille du moineau, avec le plumage blanc dessous le corps, varié en-dessus de blanc, de fauve et de noir, qui niche dans les joncs, et qui, du matin au soir, y fait entendre un petit cri pareil au cri aigu du rat. On mange la chair de ce petit oiseau [3].

Il est difficile de dire si cet *atototl* est vraiment un oiseau de rivage, ou seulement un habitant des marais, comme le sont la rousserolle et la fauvette de roseaux. Quoi qu'il en soit, il est fort différent d'un autre *atototl* donné par Faber à la suite de Hernandès (page 672), et qui est l'*alcatraz* ou *pélican du Mexique*.

XVII. Le *mentavaza* de Madagascar,

[1] Fernandès, chap. 2, page 16.
[2] Liv. X, chap. 236.
[3] Fernandès, chap. 8, page 15.

« oiseau à bec crochu, grand comme « une perdrix, qui fréquente les bords de « la mer », et dont le voyageur Flaccourt ne dit rien davantage *.

XVIII. Le *chungar* des Turcs, *kratzhot* des Russes, au sujet duquel nous ne pouvons que rapporter la narration de l'historien des voyages, sans néanmoins adopter ses conjectures. « Les plaines de « la grande Tartarie, dit-il, produisent « quantité d'oiseaux d'une beauté rare. « Celui dont on trouve la description dans « Abulghazi-khan, est apparemment une « espèce de héron qui fréquente cette par-« tie du Mogol qui touche à la Chine. Il « est tout-à-fait blanc, excepté par le « bec, les ailes et la queue, qu'il a d'un « beau rouge. Sa chair est délicate, et tire « pour le goût sur celle de la gélinotte. « Cependant, comme l'auteur dit qu'il est « fort rare, on peut croire que c'est le « butor, qui est en effet très-rare dans la « Russie, la Sibérie et la grande Tartarie, « mais qui se trouve quelquefois dans le « pays des Mogols, vers la Chine, et qui

* *Voyage à Madagascar;* Paris, 1661; p. 165.

« est presque toujours blanc. Abulghazi-« khan dit que ses yeux, ses pieds et son « bec sont rouges (page 37), et il ajoute « (page 86) que la tète est de la même « couleur. Il dit que cet oiseau s'appelle « *chungar* en langue turque, et que les « Russiens le nomment *kratzhot;* ce qui « fait conjecturer au traducteur anglois « que c'est le même qui porte le nom « de *chon-kui* dans l'Histoire de Timur-« Bek, et qui fut présenté à Jenghiz-khan « par les ambassadeurs de Kadjak *. »

XIX. *L'okeitsok* ou la *courte-langue*, qui, dit-on, « est une poule de mer de Groen-« land, laquelle, n'ayant presque point « de langue, garde un silence éternel, « mais qui, en revanche, a le bec et la « jambe si longs, qu'on pourroit l'appe-« ler la *cigogne de mer*. Cet oiseau glou-« ton dévore un nombre incroyable de « poissons qu'il va pêcher à vingt ou trente « brasses de profondeur, et qu'il avale « tout entiers, quoique très-gros. On ne « le tue ordinairement que lorsqu'il est

* *Histoire générale des voyages*, tome VI, page 604.

« occupé à faire sa pêche; car il a, pour « veiller à sa sûreté, de grands yeux saillans et très-vifs, couronnés d'un cercle « jaune et rouge [1]. »

XX. Le *tornoviarsuk* des mêmes mers glaciales en Groenland, qui est un oiseau maritime de la taille d'un pigeon, et approchant du genre du canard. Il paroît difficile de déterminer la famille de cet oiseau, dont Eggède ne dit rien davantage [2].

XXI. Outre les oiseaux de Pologne connus des naturalistes, et dont Rzaczynski fait l'énumération, il en nomme quelques uns, « qu'il ne connoît, dit-il, que « par un nom vulgaire, et qu'il ne rapporte à aucune espèce connue. Il y en a « particulièrement trois qui, à leurs habitudes naturelles, paroissent être de la « tribu des aquatiques fissipèdes. »

Le *derkacz*, « ainsi nommé de son cri, « *der*, *der*, fréquemment répété. Il habite « les prés bas et aquatiques. Sa taille est

[1] *Histoire générale des voyages*, tome XIX, page 45.

[2] *Diction. Groenl.* Hafniæ, 1750.

« approchante de celle de la perdrix ; il a « les pieds hauts et le bec long (ce pour-« roit être un râle). »

Le *haystra*, « qui est d'assez grande taille, « de couleur rembrunie, avec un gros « et long bec. Il pêche dans les rivières, « à la manière du héron, et niche sur les « arbres. »

Le troisième est le *krzyczka*, « qui pond « des œufs tachetés dans les joncs des « marais. »

XXII. L'*arau* ou *kara* des mers du Nord. « C'est un oiseau plus gros que le canard ; « ses œufs sont très-bons à manger, et « sa peau sert à faire des fourrures. Il a « la tête, le cou et le dos noirs, le ventre « bleu, le bec long, droit, noir et poin-« tu[1]. A ces traits, l'*arau* ou *kara* doit « être une espèce de plongeon. »

XXIII. Le *jean-van-Ghent* ou *jean-de-Gand*, des navigateurs hollandois au Spitzberg[2], « lequel est, disent-ils, au moins

[1] *Histoire générale des voyages*, tome XIX, page 270.

[2] *Recueil des voyages du Nord*, tome II, page 110.

« aussi gros qu'une cigogne, et en a la « figure. Ses plumes sont blanches et « noires; il fend l'air sans remuer presque « les ailes ; et dès qu'il approche des « glaces, il rebrousse chemin. C'est une « espèce d'oiseau de fauconnerie; il se « jette tout d'un coup et de fort haut « dans l'eau, et cela fait croire qu'il a la « vue fort perçante. On voit de ces mêmes « oiseaux dans la mer d'Espagne, et pres- « que par-tout dans la mer du Nord, « mais principalement dans les endroits « où l'on pêche le hareng. »

Ce *jean-de-Gand* pourroit bien être la grande mouette ou grand goéland, que nous avons surnommé le *manteau noir*.

XXIV. Le *hav-sule*, que les Écossois, dit Pontoppidan, appellent *gentilhomme*, et qui nous paroît être aussi une espèce de mouette ou de goéland, peut-être la même que le *ratzher* ou *conseiller* des Hollandois. Quoi qu'il en soit, nous transcrivons ce que dit Pontoppidan de son oiseau gentilhomme, mais avec le peu de confiance qu'inspire cet évêque norvégien, toujours près du merveilleux

dans ses anecdotes, et loin de l'exactitude dans ses descriptions. « Cet oiseau, « dit-il, sert de signal aux pêcheurs du « hareng. Il paroît en Norvége à la fin de « janvier, lorsque les harengs commen- « cent à entrer dans les golfes; il les suit « à la distance d'une lieue de la côte. Il « est tellement avide de ce poisson, que « les pêcheurs n'ont qu'à mettre des ha- « rengs sur le bord de leurs bateaux pour « prendre des gentilhommes. Cet oiseau « ressemble à l'oie; il a la tête et le cou « comme la cigogne, le bec plus court et « plus gros; les plumes du dos et du des- « sous des ailes, d'un blanc clair; une « crête rouge; la tête verdâtre et noire; « le cou et la poitrine blancs *. »

XXV. Les *pipelines*, dont je ne trouve le nom que dans Frézier (page 74), et qui ont, dit-il, de la ressemblance avec l'oiseau de mer appelé *mauve* : la mauve est la mouette. Mais il ajoute que les pipelines sont de très-bon goût; ce qui ne

* *Histoire naturelle de Norvége*, par Pontoppidan; *Journal étranger*, février 1757.

ressemble plus aux mouettes, dont la chair est très-mauvaise.

XXVI. Les *margaux*, dont le nom, usité parmi les marins, paroît désigner des fous ou des cormorans, ou peut-être les uns et les autres. « Le vent n'étant pas « propre pour sortir de la baie de Saldana, dit Flaccourt, on envoya deux fois « à l'îlet *aux margaux*, et à chaque voyage « on emplit le bateau de ces oiseaux et de « leurs œufs. Ces oiseaux, gros comme « une oie, y sont en si grande quantité, « qu'étant à terre, il est impossible qu'on « ne marche sur eux. Quand ils veulent « s'envoler, ils s'empêchent les uns les « autres ; on les assomme en l'air à coups « de bâton lorsqu'ils s'élèvent *. »

« Il y avoit en la même île (*des oiseaux*, « près du cap de Bonne-Espérance), dit « François Cauche, des margots plus gros « qu'un oison, ayant les plumes grises, « le bec rabattu par le bout comme un « épervier, le pied petit et plat, avec « pellicule entre les ergots. Ils se reposent

* *Voyage à Madagascar*, par Flaccourt; Paris, 1661; page 250.

« sur mer. Ils ont une grande croisée « d'ailes, font leurs nids au milieu de « l'île, sur l'herbe, dans lesquels on ne « trouve jamais que deux œufs [1]. »

« En un canton de l'île (*aux oiseaux*, « route du Canada), dit Sagar Théodat, « étoient des oiseaux se tenant séparés « des autres et très-difficiles à prendre, « pour ce qu'ils mordoient comme chiens, « et les appeloit-on *margaux* [2]. »

A ces traits, nous prendrions volontiers le margau pour le *shagg* ou *nigaud*, petit cormoran dont nous avons donné la description.

XXVII. Ces mêmes *nigauds* ou *petits cormorans* nous paroissent encore indiqués dans plusieurs voyageurs sous le nom d'*alcatraz*, bien différent du véritable et grand alcatraz du Mexique, qui est un pélican [3].

[1] *Voyage à Madagascar*; Paris, 1651; page 135.

[2] *Voyage au pays des Hurons*; Paris, 1632; page 37.

[3] Voyez l'article du *pélican* dans le tome XVI, page 204.

XXVIII Les *fauchets*, que nous rapporterons à la famille des hirondelles de mer. « Le désordre des élémens (dans « une grande tempête), dit M. Forster, « n'écarta pas de nous tous les oiseaux; « de temps en temps un fauchet noir vol- « tigeoit sur la surface agitée de la mer, « et rompoit la force des lames en s'ex- « posant à leur action. L'aspect de l'Océan « étoit alors superbe et terrible [1]. — Nous « appercevions de hautes terres hachées « (à l'entrée ouest du détroit de Magellan), « et couvertes de neige presque jusqu'au « bord de l'eau : mais de grosses troupes « de fauchets nous faisoient espérer de « prendre des rafraîchissemens si nous « pouvions trouver un havre [2]. » — Fauchets par les 27 degrés 4 minutes de latitude sud, et 103 degrés 56 minutes longitude ouest, les premiers jours de mars [3].

XXIX. Le *backer* ou *becqueteur* des habitans d'Oéland et de Gothland, que nous reconnoissons plus sûrement pour une

[1] *Second Voyage de Cook*, tome II, page 91.

[2] *Idem*, tome IV, page 13.

[3] *Idem*, tome II, page 179.

hirondelle de mer, aux particularités qu'on nous apprend de son instinct. « Si « quelqu'un va dans l'endroit où ces oi- « seaux ont leurs nids, ils lui volent au- « tour de la tête, et semblent vouloir le « becqueter ou le mordre; ils jettent en « même temps un cri, *tirr, tirr*, sans cesse « répété. Le backer vient tous les prin- « temps en Oélande, y passe l'été, et « quitte ce pays en automne. Son nid lui « coûte moins de peine que celui des hi- « rondelles ordinaires. Il pond deux œufs, « et les met à plate terre dans le premier « endroit où il se trouve; cependant il a « l'instinct de ne jamais les déposer au « milieu des herbes hautes. S'il pond sur « un terrain sablonneux, il y fait seule- « ment un petit creux de peu de profon- « deur. Ses œufs ont la grosseur de ceux « de pigeon, grisâtres et tachés de noir. « Cet oiseau couve pendant quatre se- « maines. Si on met sous lui de petits « œufs de poule, il les fait éclore en trois « semaines, et les poulets nés ainsi sont « très-méchans, sur-tout les mâles. Le « vent, même le plus fort, ne peut l'em-

« pêcher de se tenir immobile en l'air ; et « quand il a miré sa proie, il tombe plus « vîte qu'un trait, et accélère ou ralentit « son mouvement, selon la profondeur à « laquelle il voit le poisson dans l'eau : « quelquefois il n'y enfonce que le bec ; « quelquefois aussi il s'y plonge telle-« ment, que l'on ne voit plus au-dessus « de l'eau que la pointe de ses ailes et « une partie de sa queue. Il a le plumage « gris, toute la moitié supérieure de la « tête d'un noir de poix ; le bec et les « pieds couleur de feu ; la queue sem-« blable à celle de l'hirondelle. Plumé, il « n'est guère plus gros qu'une grive* »

XXX. Le *vourousambé* de Madagascar, ou *griset* du voyageur Flaccourt (page 165), est vraisemblablement aussi une hirondelle de mer.

XXXI. Le *ferret* des îles Rodrigue et Maurice, dont Leguat fait mention en deux endroits de ses Voyages. « Ces oi-« seaux, dit-il, sont de la grosseur et à « peu près de la figure d'un pigeon. Leur

* Description d'un oiseau aquatique de l'île de Gothland; *Journal étranger*, février 1758.

« rendez-vous général étoit le soir dans « un petit îlot entièrement découvert ; on « y trouvoit leurs œufs pondus sur le « sable, et tout proche les uns des autres ; « néanmoins ils ne font qu'un œuf à « chaque ponte..... Nous emportâmes « trois ou quatre douzaines de petits ; et « comme ils étoient fort gras, nous les « fîmes rôtir. Nous leur trouvâmes à peu « près le goût de la bécassine ; mais ils « nous firent beaucoup de mal, et nous « ne fûmes jamais depuis tentés d'en goû- « ter.... Étant retournés quelques jours « après sur l'île, nous trouvâmes que les « ferrets avoient abandonné leurs œufs « et leurs petits dans tout le canton où « nous avions fait notre capture.... Au « reste, la bonté des œufs nous dédom- « magea de la mauvaise qualité de la « chair des petits. Pendant notre séjour, « nous mangeâmes plusieurs milliers de « ces œufs. Ils sont tachetés de gris, et « plus gros que des œufs de pigeon *. »

* *Voyage de François Leguat ;* Amsterdam, 1708 ; tome I, page 104 ; et tome II, pages 43 et 44.

Ces ferrets paroissent être des hirondelles de mer, et il seroit doublement intéressant d'en reconnoître l'espèce, par rapport à la bonté de leurs œufs et à la mauvaise qualité de leur chair.

XXXII. Le *charbonnier*, ainsi nommé par M. de Bougainville, et qu'aux premiers traits on prendroit pour une hirondelle de mer, mais qui, aux derniers, s'ils sont exacts, en paroît différent. « Le « charbonnier, dit M. de Bougainville *, « est de la grosseur d'un pigeon : il a le « plumage d'un gris foncé, avec le dessus « de la tête blanc, entouré d'un cordon « d'un gris plus noir que le reste du corps; « le bec effilé, long de deux pouces, et « un peu recourbé par le bout; les yeux « vifs ; les pattes jaunes, semblables à « celles des canards; la queue très-fournie « de plumes arrondies par le bout ; les « ailes fort découpées, et chacune d'en- « viron huit à neuf pouces d'étendue. Les « jours suivans, nous vîmes beaucoup de « ces oiseaux (c'étoit au mois de janvier,

* *Voyage autour du monde*, tome I, in-8°, pages 21 et 22.

« et avant d'arriver à la rivière de la « Plata). »

XXXIII. Les *manches de velours, mangas de velado* des Portugais, qui, suivant les dimensions et les caractères que lui donnent les uns, sembleroient être des pélicans, et, suivant d'autres indications, offrent plus de rapport avec le cormoran. C'est à l'anse du cap de Bonne-Espérance que paroissent les manches de velours. On leur donne ce nom, ou parce que leur plumage est uni comme du velours [1], ou parce que la pointe de leurs ailes est d'un noir velouté [2], et qu'en volant, leurs ailes paroissent pliées comme nous plions le coude [3]. Suivant les uns, ils sont tout blancs, excepté le bout de l'aile qui est noir; ils sont gros comme le cygne, ou, plus exactement, comme l'oie [4]. Selon d'autres, ils sont noirâtres

[1] *Histoire générale des voyages*, tome I, page 248.

[2] Tachard, page 58.

[3] *Histoire générale des voyages*, tome I, page 248.

[4] Mérolla, dans l'*Histoire générale des voyages*, tome IV, page 534.

en-dessus, et blancs en-dessous (Tachard).

M. de Querhoent dit qu'ils volent pesamment, et ne quittent presque jamais le haut-fond. Il les croit du même genre que les margaux d'Ouessant *. Or ces margaux, comme nous l'avons dit, doivent être des cormorans.

XXXIV. Les *stariki* et *gloupichi* de Steller, qu'il dit être « des oiseaux de mauvais « augure sur mer. Les premiers sont de la « grosseur d'un pigeon ; ils ont le ventre « blanc, et le reste de leur plumage est « d'un noir quelquefois tirant sur le bleu. « Il y en a qui sont entièrement noirs, « avec un bec d'un rouge de vermillon, « et une huppe blanche sur la tête.

« Les derniers, qui tirent leur nom de « leur stupidité, sont gros comme une « hirondelle de rivière. Les îles ou les « rochers situés dans le détroit qui sépare « le Kamtschatka de l'Amérique, en sont « tout couverts. On dit qu'ils sont noirs « comme de la terre d'ombre qui sert à « la peinture, avec des taches blanches

* Remarques faites à bord du vaisseau du roi *la Victoire*, par M. le vicomte de Querhoent.

« par tout le corps. Les Kamtschadales ; « pour les prendre, n'ont qu'à s'asseoir « près de leur retraite, vêtus d'une pelisse « à manches pendantes. Quand ces oiseaux « viennent le soir se retirer dans des trous, « ils se fourrent d'eux-mêmes dans la « pelisse du chasseur, qui les attrape sans « peine.

« Dans l'espèce des *stariki* et des *glou-* « *pichi*, ajoute Steller, on compte le *kaio-* « *ver* ou *kaior*, qu'on dit être fort rusé. « C'est un oiseau noir, avec le bec et les « pattes rouges ; les Cosaques l'appellent « *iswoschiki*, parce qu'il siffle comme les « conducteurs de chevaux *. »

Ni ces traits ni ces particularités, dont une partie même sent la fable, ne rendent ces oiseaux reconnoissables.

XXXV. Le *tavon* des Philippines, dont le nom *tavon* signifie, dit-on, *couvrir de terre*, parce que cet oiseau, qui pond un grand nombre d'œufs, les dépose dans le sable et les en couvre. Du reste, sa des-

* *Histoire générale des voyages*, tome XIX, page 271.

cription et son histoire, dont Gemelli Carreri est le premier auteur [1], sont remplies de tant de disparates, que nous ne croyons pas pouvoir les rapporter ici.

XXXVI. Le *parginie*, nom que les Portugais donnent, suivant Kæmpfer, à une sorte d'oiseau que le Japonois *Kanjemon* trouva sur une île en allant de Siam à Manille. Les œufs de ces oiseaux sont presque aussi gros que des œufs de poule; on en trouve pendant toute l'année sur cette île, et ils furent d'une grande ressource pour la subsistance de l'équipage de ce voyageur japonois [2]. On voit que l'on ne peut reconnoître, sur cette seule indication, le *parginie* des Portugais.

XXXVII. Le *misago* ou *bisago*, que le même Kæmpfer compare à un épervier (tome I, page 113). Il n'est guère plus reconnoissable que le précédent; mais nous croyons néanmoins devoir le ranger parmi les oiseaux aquatiques, puisqu'il

[1] *Voyage autour du monde*; Paris, 1719; tome V, page 266.

[2] Kæmpfer, *Histoire naturelle du Japon*, tome I, pages 9 et 10.

se nourrit de poisson. « Le *misago*, dit-il, « vit principalement de poisson : il fait « un trou dans quelque rocher sur les « côtes, et y met sa proie ou sa provision, « et l'on a remarqué qu'elle se conserve « aussi parfaitement que le poisson ma- « riné ou l'*altiar;* et c'est la raison pour- « quoi on l'appelle *bisagonohusi* ou l'*altiar* « *de Bisago.* Elle a le goût extrêmement « salé, et se vend fort cher. Ceux qui « découvrent cette espèce de garde-man- « ger en peuvent tirer un grand profit, « pourvu qu'ils n'en prennent pas trop à « la fois. »

XXXVIII. Enfin les *açores,* sur lesquels nous n'avons point d'autre renseignement que celui-ci. « Le nom d'*açores* fut « donné aux îles qui le portent, à cause « du grand nombre d'oiseaux de cette « espèce qu'on y apperçut en les décou- « vrant * »

Ces oiseaux açores ne sont pas sans doute d'une espèce inconnue ; mais il-

* *Histoire générale des voyages,* tome I, page 12.

n'est pas possible de les reconnoître sous ce nom, que nous ne trouvons indiqué nulle autre part.

FIN.

Nota. On trouvera à la fin de l'*Histoire naturelle des quadrupèdes*, une table dans laquelle tous les quadrupèdes et les oiseaux dont Buffon a traité, seront inscrits dans l'ordre et dans le genre auxquels ils appartiennent, d'après la méthode du citoyen Lacepède, publiée dans les *Mémoires de l'Institut national*, et que l'on a suivie pour l'arrangement des collections du Muséum d'histoire naturelle.

Cette table donnera à l'immortel ouvrage de Buffon toute l'utilité du traité d'histoire naturelle le plus méthodique, sans que nous ayons été obligés de déplacer aucune partie de ce grand et bel ensemble.

Et, afin qu'aucun naturaliste ne regrette les notes relatives à la *synonymie*

que nous avons été forcés de retrancher; pour diminuer le nombre des volumes et le prix de l'*Histoire naturelle*, on trouvera dans la table méthodique, à côté du nom donné par Buffon à chacune des espèces qu'il a décrites, non seulement les dénominations générique et spécifique établies par le citoyen Lacepède, mais encore les noms spécifique et générique employés pour ces mêmes espèces, dans la treizième édition de Linné, que l'on doit au professeur Gmelin, et qui présente la synonymie la plus complète, relativement aux quadrupèdes et aux oiseaux.

TABLE

Des articles contenus dans ce volume.

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans les dix-huit volumes de l'Histoire naturelle des oiseaux.

Nota. Les chiffres romains indiquent le tome, et les chiffres arabes indiquent la page.

A

B

C

D

E

F

G

H

I—J

K

L

M

N

O

Q

R

S

T

V

W

X

Y

Z

Fin du dix-huitième et dernier volume.



DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN.

